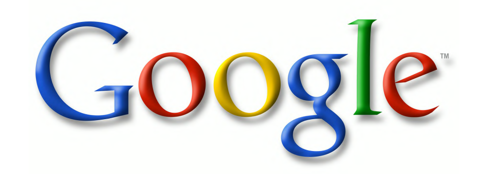
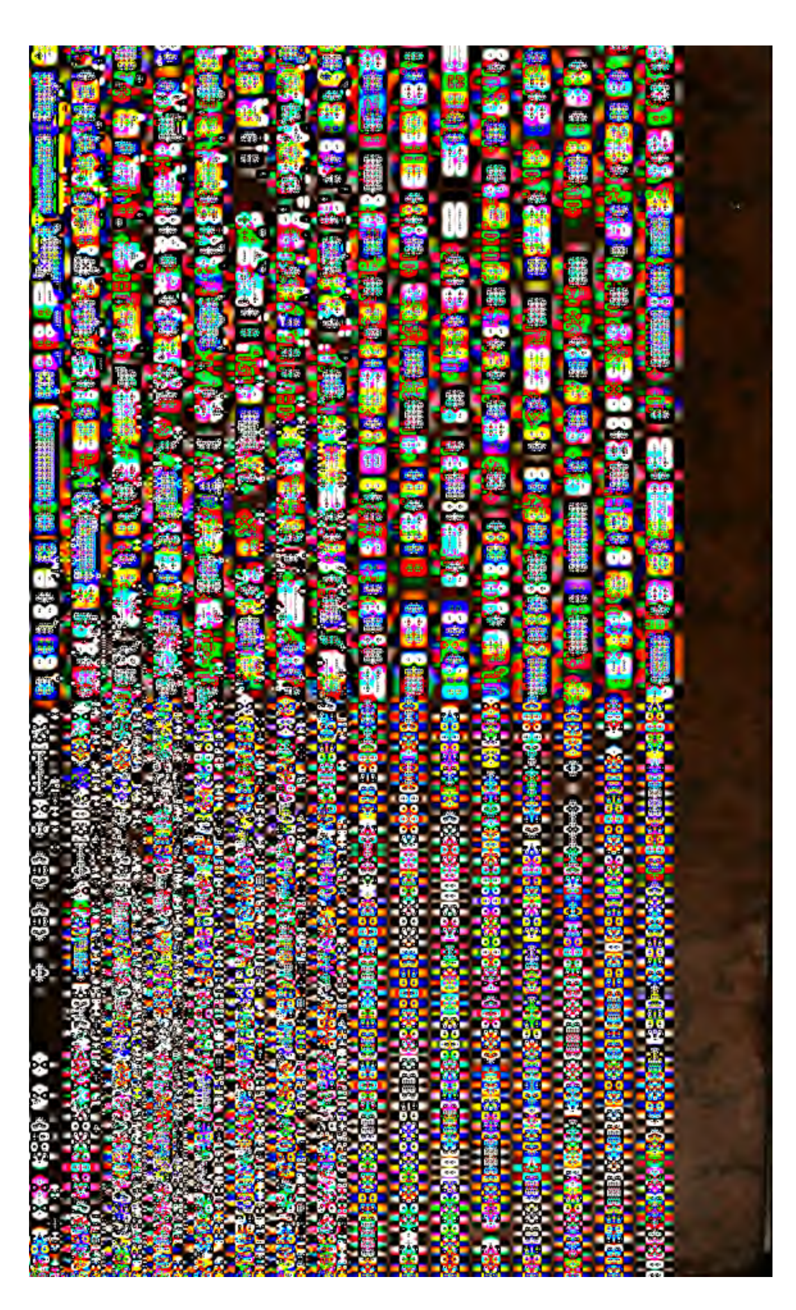
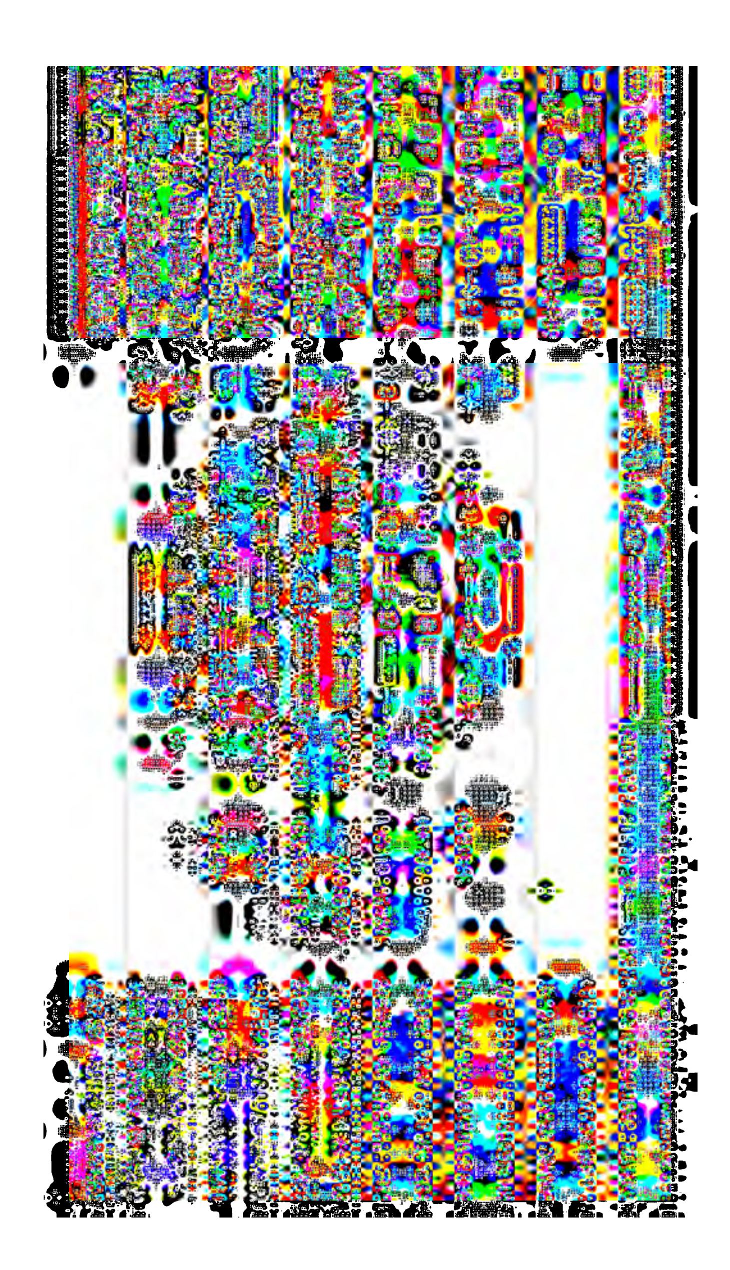
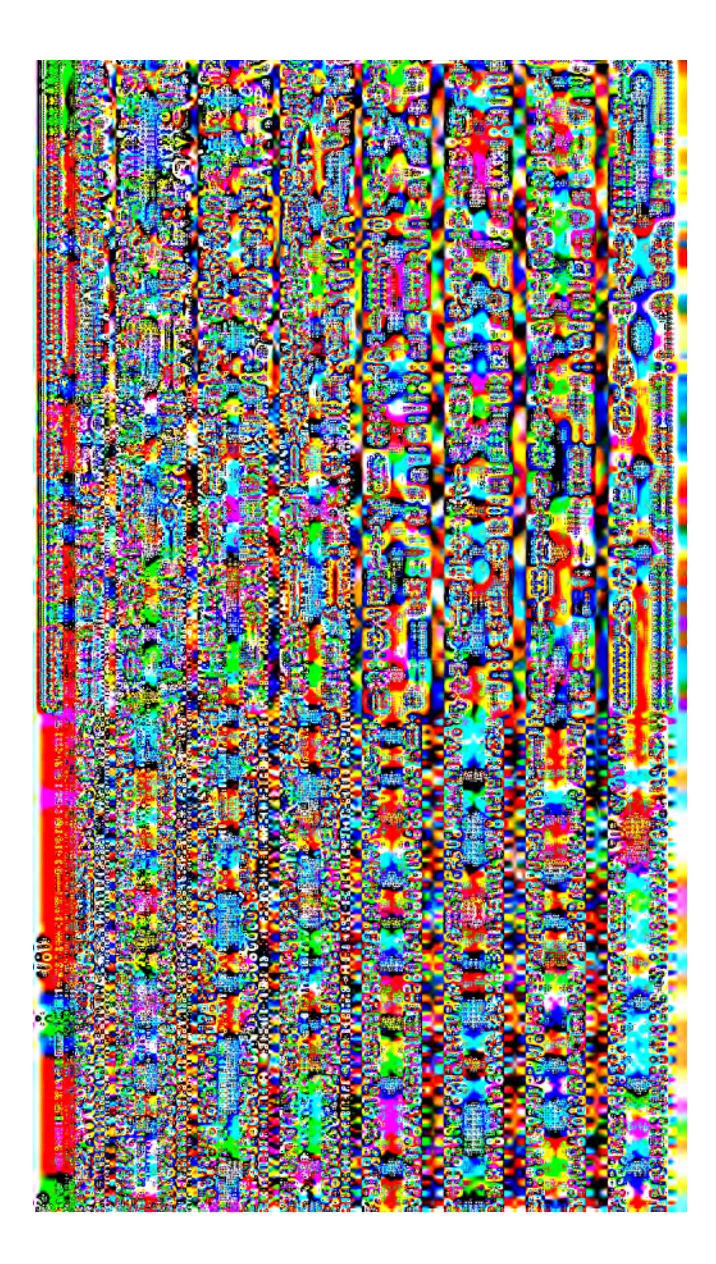








ÉLITE
DE
POËSIES
FUGITIVES.

TOME TROISIEME.

ÉLITE
DE
POËSIES
FUGITIVES.

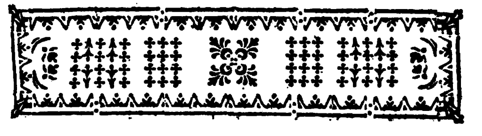
TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation.



ÉLITE
DE
POÉSIES FUGITIVES.

ODE.
ÉLOGE DES VERS.

Mauvais goût né de l'habitude,
Faux enchantement du lecteur,
Rime, mesure, vaine étude,
Le peuple Goth fut ton auteur:
Non, tu n'es point la poésie:
D'un plus beau feu l'ame saisie,
En prose s'énonce bien mieux;
Les vers, dans les siecles barbares,
Ont eu de nos ayeux ignares,
Le nom de *langage des dieux*.

Tel eſt l'audacieux blaſphême
Qu'on profere contre Apollon :
Eh qui ? c'eſt la Mothe lui-même,
Déſerteur du ſacré Vallon :
Mais, cette erreur qu'il nous propoſe,
En vain de ſa ſubtile proſe,
Emprunte un éclat ſpécieux ;
Par la rime & par la cadence,
Sur le Parnaſſe il a d'avance
Expié ſon tort à nos yeux.

✱

Cenſeur de notre tragédie,
Il oſe, en ſes réflexions,
Croire qu'une proſe hardie
Peut nous peindre les paſſions ;
Que c'eſt violer la nature,
Que d'aſſervir à la meſure,
Et de rimer un ſentiment ;
Oubliant que c'eſt par ce charme,
Qu'Inès communique l'allarme
Qu'elle éprouve pour ſon amant.

✱

Quoi ! de l'ode dont Polymnie
A ſes amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers !
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe

Par leurs immortelles chanſons ;
J'entends Malherbe qui ſoupire
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les ſuperbes ſons.

*

La ſageſſe des premiers âges,
En vers voulut dicter les loix ;
Digne prix des plus grands courages,
Les vers chanterent les exploits :
Qu'on liſe au temple de mémoire
Les noms conſacrés à la gloire,
Calliope les a tracés :
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lus ou ſont effacés.

*

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes ſons enchanteurs,
L'emportes-tu ſur l'énergie
Dont ſe vantent les orateurs ?
Dans Rome, bravant la nature,
Octave, inſenſible & parjure,
La remplit de ſang & d'horreurs :
Eh ! qui ne ſçait qu'à l'harmonie
Du divin chantre d'Auſonie,
Il ne put refuſer des pleurs ?

*

Marcellus, dont les destinées
Priverent trop tôt l'univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas qu'à ses beaux vers.
O poésie ! à ta puissance
Que peut opposer l'éloquence ?
Quel miracle a-t-elle à citer ?
Seroit-ce un fougueux Démosthene
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter ?

*

Ami né de la symmétrie,
L'homme en recherche l'agrément ;
Des merveilles de l'industrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille, la musique
Offre un mouvement symmétrique
Des tons dont l'ordre fait les loix.
L'impression plus délicate
De cet ordre en beaux vers nous flatte,
Et sur l'esprit même a ses droits.

*

« Mais cet art frivole & pénible,
» Est, dit-on, méchanique en soi ;
» De plus d'un obstacle invincible,
» Souvent l'esprit subit la loi :
» La cadence ou le sens vous gêne ;
» Quelquefois la recherche est vaine

» D'un mot qui les ferve tous deux :
» La rime à cette autre s'oppofe ;
» D'un autre qui plairoit en profe
» Le choix ne feroit pas heureux ».

*

O combien le fage eft loüable,
Qui, s'abaiffant à ce détail,
Pour rendre fa fageffe aimable,
N'en dédaigne pas le travail!
Des attraits d'Hélicon parée,
Il peut nous ramener Aftrée :
L'homme va goûter l'équité.
Ainfi, de la main de fa mere,
L'enfant boit la liqueur amere,
Par quelque douceur attiré.

*

De la contrainte rigoureufe,
Où l'efprit femble refferré,
Il acquiert cette force heureufe
Qui s'éleve au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preffée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs ;
Et la regle qui femble auftere,
N'eft qu'un art plus certain de plaire,
Inféparable des beaux vers.

*

Non, le travail n'eſt point futile,
Quand la raiſon en eſt l'objet :
Qu'elle plaiſe en ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet;
Médite, polis, remanie;
Des dons du dieu de l'harmonie,
Aucun ſans peine ne jouit :
C'eſt l'encens qu'Apollon deſire;
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.

LA FAYE.

VERS
SUR LA MORT.

Roses en qui je vois paroître
Un éclat ſi vif & ſi doux,
Vous mourrez bientôt; mais, peut-être,
Je dois mourir plutôt que vous.

✱

La mort, que mon ame redoute,
Peut m'arriver inceſſamment.
Vous mourrez en un jour, ſans doute;
Et moi peut-être en un moment.

CASSAGNES.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE SALLÉ.

LES Amours pleurant votre absence,
Loin de nous s'étoient envolés ;
Enfin les voilà rappellés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis ces enfants aîlés
Voler en foule sur la scene,
Où, pour voir triompher leur reine ;
Leurs états furent assemblés.
Tout avoit déserté Cythere ;
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mere
Et la ceinture & les atours.
Dieux ! quel fut l'aimable concours
Des jeux qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Graces,
Et composés par les Amours.
Des Ris l'essaim vif & folâtre
Avoit occupé le théatre,
Sous les formes de mille amants ;
VÉNUS & ses nymphes parées

De modernes habillements,
Des loges s'étoient emparées :
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre en pestant leur hommage,
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de TERPSICHORE,
L'Amour est las de voltiger ;
Laissez soupirer l'étranger
Brûlant de vous revoir encore :
Je sçais que, pour vous attirer,
Le solide Anglois récompense
Le mérite errant que la France
Ne sçait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie
Il veut en vain vous rappeller :
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie ?

M. BERNARD.



ÉPITRE
A MADEMOISELLE ***,
Actrice de la Comédie Françoise.

CHASSÉ deux fois, c'est trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne ;
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne :
Ce sont les droits de la beauté.
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages:
Nous autres sots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus, que Dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse, autour de toi,
Frémir, tousser, faire sa ronde,
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien allarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse ;
J'ai mon congé ; c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamenter,

Te reprochant tes injuſtices.
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc, qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des Amours?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours?
Donne-t-on des chaînes à Flore?
Elle éparpille ſur ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore:
Un ſeul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphyr,
Comme Zéphyr court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
O toi, Rozïre fraîche & belle,
Ce décrépit, ce lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas?
Qui, pour t'outrager, ſe tourmente;
Oſe unir l'hyver au printemps,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante?
Je crois voir ce cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui de ſes antres ténébreux,
Tout en boîtant vient à Cythere

Attrister les ris & les jeux ;
De Vénus salir la ceinture ;
Effaroucher la volupté ;
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah ! ramene enfin sur tes traces,
Et la folie & l'agrément ;
Allons, Rozire, au nom des Graces,
Chasse-nous ce froid surveillant.
Il t'ennuira pendant ta vie,
S'il t'enrichit après sa mort.
Eh ! n'es-tu point jeune & jolie ?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accents victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble & les feux ;
Ta taille élégante & légere,
Ton œil frippon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'Amour préfere,
Mille talents voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos desirs,
Crois-moi, voilà ton héritage ;
Enrichis-toi par les plaisirs.

M. DORAT.



VERS
SUR LA CRITIQUE.

CET art de déprifer, toujours fi condamnable,
Par fes propres fuccès eft bien fouvent trahi :
Critique on eft bientôt haï,
Moqueur on devient méprifable.

Le Prince CANTEMIR.

MADRIGAL
A Madame la Ducheffe DE VILLARS.

AH ! c'eft en vain, parures empruntées,
Que VILLARS fuit vos profanes fecours ;
En elle, hélas ! les Graces font reftées :
Que je la plains ! elle plaira toujours.

M. DE MONCRIF.



FABLE.

LA LINOTTE.

A certaine linotte un jour on enleva
Le précieux trésor qui tenoit enfermée
Sa tendresse avec sa couvée.
Une perfide main avoit fait ce coup-là :
C'étoit le premier fruit d'un heureux hyménée ;
C'étoit sa richesse, son bien,
C'étoit tout. Jugez donc combien fut affligée
Cette bonne mere, à qui rien
N'étoit au monde entier plus cher que sa nichée.
Son amour étoit grand, bien qu'en un petit cœur.
Elle va conter son malheur
Dans tout le voisinage ; on la plaint ; mais qu'y faire ?
« Il faut vous consoler, lui dit-on. Vos petits
» Sont peut-être en bon lieu, bien choyés, bien nourris. . .
» S'ils vivoient seulement, répond la tendre mere ?
» Ah ! croyez que les dieux en auront eu pitié ;
» Croyez que de leurs jours le fil si délié
» N'a point senti la main de la Parque cruelle.
» Eh ! quand celà seroit, dit-elle,
» Quand la main du trépas les auroit respectés,
» Leur perte, pour mon cœur, en est-elle moins dure ?

» D'une autre ils prennent leur pâture ;
» Par une autre ils sont caressés.
» Une autre a le plaisir de les voir à toute heure.
» J'en suis seule privée ; il faudra que j'en meure ;
» Mais si l'on a pour eux des soins vifs, empressés...
» On n'en aura jamais assez.
» Cette autre, est-ce une mere, attentive, zélée,
» Sçachant ce qu'il leur faut & ce qui leur nuiroit ?
» Cette main qui sous eux arrange le duvet,
» Par l'Amour est-elle guidée » ?

Pour ceux qui lui doivent le jour,
Tels sont les soucis d'une mere :
Sa tendresse est jalouse, inquiette & sincere,
C'est le chef-d'œuvre de l'Amour.

M. l'Abbé AUBERT.

MADRIGAL

A Madame DE NOINTEL.

A ses écarts NOINTEL allie
L'amour du vrai, le goût du bon.
En vérité c'est la raison
Sous le masque de la folie.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPITAPHE
A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

Ci gist l'actrice inimitable,
De qui l'esprit & les talents,
Les graces & les sentiments
La rendoient par-tout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit à l'immortalité,
Qu'aucune héroïne ou déesse,
Qu'avec tant de délicatesse
Elle a souvent représenté ;
L'opinion étoit si forte,
Qu'elle devoit toujours durer ;
Qu'après même qu'elle fut morte ;
On refusa de l'enterrer.



PRIERE
A L'AMOUR.

AMOUR ! venge un fidele amant
Des trahisons d'une infidelle :
Fais-lui perdre quelque agrément
A chaque inconstance nouvelle.
Tu ne m'écoutes point, hélas !
Tu fais triompher la cruelle :
Loin d'ôter rien à ses appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

VERS
Pour mettre au bas du portrait de BENSERADE.

CE bel-esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands, il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers :
Il fut vieux & galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

DE SENÉCÉ.

FABLE.

FABLE.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

Le tendre rossignol & le galant moineau,
L'un & l'autre amoureux de la jeune fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle :
« Je serai, lui dit-il, toujours tendre & fidelle
» Si vous voulez me rendre heureux ;
» De mes douces chansons vous sçavez l'harmonie,
» Elles ont mérité le suffrage des dieux ;
» Désormais je les sacrifie
» A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux ;
» Les échos de ces bois le rediront sans cesse,
» Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
» Que votre cœur sera content
» De voir l'excès de ma tendresse.
» Et moi, dit le moineau, je vous baiserai tant »....
A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant,
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire :

On renvoya l'oiseau chantant :
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la morale, & qu'il faut retenir.
Beautés qui tous les jours voyez, dans vos ruelles,
Un tas d'amants transis ne vous entretenir
Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles,
Et d'autres fades bagatelles :
Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnette.
Le talent du moineau, voilà le vrai talent.
Je sçais mainte Cloris du goût de la fauvette,
A moins qu'il ne se trouve un tiers oiseau donnant :
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

FONTENELLE.

MADRIGAL.

Je porte un cœur fidele & tendre :
Mais à qui veut le posséder,
Il faut des charmes pour le prendre,
Et des faveurs pour le garder.

LA FARE.

SONNET.

QUAND d'un esprit sage & discret,
Toujours l'un à l'autre on défere,
Quand on se cherche sans affaire,
Et qu'ensemble on n'est point distrait :

Quand on n'eut jamais de secret,
Dont on se soit fait un mystere,
Quand on ne cherche qu'à se plaire,
Quand on se quitte avec regret :

Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne pense dire,
Et souvent moins qu'on ne voudroit :



Qu'appellez-vous cela, la belle ?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

SAINT-PAVIN.



MADRIGAL.

LA maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'Amour est son portrait ;
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus, assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'Onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

M. LE C. DE B***.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de Cordelier.

FRERE Ange de CHAROLOIS,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de Saint François
Sert à Vénus de ceinture ?

M. DE VOLTAIRE.

SONNET.

LE MIROIR.

MIROIR, peintre & portrait, qui donnes, qui reçois,
Et qui portes par-tout avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix.

*

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage ;
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changements jamais ne te déçois :

*

Les mains d'un artisan, au labeur obstinées,
D'un pénible travail font, en plusieurs années,
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

*

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours & n'est jamais semblable.

M. le Comte D'ÉTELAN.

Ce sonnet a de grandes beautés, quoiqu'il tombe dans l'affectation.

MADRIGAL

A MADAME LA MARQUISE *DE RUPELMONDE.*

QUAND Apollon, avec le dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un ſçut ſi bien cacher ſa treſſe blonde,
L'autre ſes traits, qu'on méconnut les dieux :
Mais c'eſt en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus, comme eux, veut ſe cacher au monde,
On la connoît au pouvoir de ſes yeux,
Dès que l'on voit paroître RUPELMONDE.

FERRAND.



ÉPIGRAMME.

Un maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne se heurta;
Dans l'instant sa colere émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc & de taille
A ferrailler contre le mur:
« Il porte une cotte-de-maille,
Disoit-il », je crois qu'il est dur »
En s'escrimant tout de plus belle,
Et pan, & pan, il avançoit,
Lorsqu'il sortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit;
Sa valeur en fut constipée:
« Oh ! oh ! ceci passe le jeu;
» Rengaînons vîte notre épée,
» Le vilain porte une arme à feu.

LA FAYE.



MADRIGAL.

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuisant les rigueurs,
Vivoient contents & mouroient sans se plaindre.
Les traits d'amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.
Hélas! pourquoi suis-je encor du vieux temps!

BERRAND.

MADRIGAL.

Le soleil ici bas ne voit que vanité,
De vices & d'erreurs tout l'univers abonde:
Mais aimer tendrement une jeune beauté,
Est la plus douce erreur des vanités du monde.

MALHERBE.



ÉLÉGIE

ÉLÉGIE

SUR LA DISGRACE

DE M. FOUQUET,

Surintendant des Finances.

REMPLISSEZ l'air de cris, en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Lanqueil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
On ne blâmera plus vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux,
Les destins sont contents, Oronte est malheureux.

Vous l'avez vu n'a guere aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,

Hôtes infortunés de sa triste demeure ;
En des gouffres de maux le plongent à toute heure :
Voilà le précipice où l'ont enfin jetté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans le palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents & les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses desirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carriere :
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arriere ;
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le sçauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas, sans la perte d'Oronte ?

Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre & du silence,

Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle;
Vous, dont il a rendu la demeure si belle;
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas;
Si le long de vos bords LOUIS porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux.
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime HENRI qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à LOUIS cette même douceur:
La plus belle victoire est de vaincre son cœur;
Oronte est à présent un objet de clémence;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LA FONTAINE.

Cette élégie est un chef-d'œuvre de poésie, de sentiment & d'éloquence; M. Fouquet, du fond de sa prison, inspiroit à la Fontaine des vers sublimes, tandis qu'il n'inspiroit pas même la pitié à ses amis. Cette leçon est bien frappante pour les grands, & bien glorieuse pour les lettres.

M. de Marmontel prétend que les plus beaux traits de cette élégie sont aussi bien exprimés dans la pre-

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE *DE LA VALLIERE.*

ETRE femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup sçavoir,
Et bien parler sans le vouloir;
Ni hautaine, ni familiere,
Exempte d'inégalité,
C'est le portrait de LA VALLIERE;
Il n'est ni fini ni flatté.

M. DE VOLTAIRE.

miere élégie du troisieme livre des Tristes, mais qu'ils n'y sont pas aussi touchants : Poétique, tom. II, page 522. Il croit que la raison de cette différence vient de ce qu'Ovide parloit pour lui, & que la Fontaine parloit pour un autre; c'est que tous les vers de la Fontaine partoient du cœur, & qu'Ovide n'écoutoit que son esprit.



SONNET.

PEINTURE DE LA COUR.

SERVIR le ſouverain, ou ſe donner un maître,
Dépendre abſolument des volontés d'autrui,
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être,
Pour un peu de plaiſir, ſouffrir beaucoup d'ennui;



Ne témoigner jamais ce qu'en ſon cœur on penſe,
Suivre les favoris, ſans pourtant les aimer:
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'eſpérance,
Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien eſtimer:



Entretenir un grand d'un diſcours qui le flatte,
Rire de voir un chien careſſer une chatte;
Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour;



N'avoir pas un ami, bien que chacun on baiſe,
Être toujours debout & jamais à ſon aiſe,
Fait voir en abrégé comme on vit à la cour.

SAINT-MARTIN.

MADRIGAL.

Qu'on puiſſe oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant,
Non cela ne ſe peut, j'en juge par moi-même ;
Je ſonge à mon Iris & la nuit & le jour,
Je ſoupire après ſon retour,
Et je connois bien que l'abſence
Eſt un prétexte à l'inconſtance
Plutôt qu'un remede à l'amour.

LA FARE.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de Mademoiſelle SALLÉ.

De tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus :
De Diane c'eſt la prêtreſſe,
Danſant ſous les traits de Vénus.

M. DE VOLTAIRE.

ODE
SUR LE LUTH D'ANACRÉON.

FATIGUÉ des chants héroïques,
J'avois obtenu d'Apollon,
Pour des airs tendres & bacchiques,
Le luth badin d'Anacréon.

*

Je me délassois de mes veilles,
Et j'osois chanter au hasard,
Tantôt le fruit joyeux des treilles,
Tantôt le prix d'un doux regard.

*

Feint déserteur de la sagesse,
Je tirois des sons si charmants,
Qu'on m'eût cru dans la double ivresse
Et des buveurs & des amants.

*

Mais avec l'Amour en colere
A mes regards s'offrit Bacchus :
» Nous voulons un tribut sincere ;
» Aime & bois, ou ne chante plus.

*

» Cesse, dans tes faux badinages,
» De faire briller nos appas :
» Tes chants pour nous sont des outrages,
» Dès que ton cœur ne les sent pas ».



Ils m'arrachent, à ces paroles,
Le luth qu'ils croyoient profané.
Bacchus fuit; Amour, tu t'envoles:
Ils m'ont tous deux abandonné.



Adieu, luth, qu'à force de feindre,
Mon cœur trouvoit déja trop doux.
Qui ne veut rien sentir, doit craindre
De badiner même avec vous.

LA MOTHE.

ÉPIGRAMME.

HABILLER la fable en histoire,
Et, causant toujours de mémoire,
Propos sur propos enfiler,
Vous croirez que ce caractere
Est facilité de parler,
C'est impuissance de se taire.

J. B. ROUSSEAU.

SONNET.

L'ILLUSION.

Je flattois mes ennuis dans les bras du sommeil,
Quand l'adorable Iris m'apparut toute nue,
Comparable, en son teint délicat & vermeil,
A celle qui du jour annonce la venue.

Jamais plaisir au mien ne peut être pareil,
Et jamais passion ne fut mieux reconnue,
Puisque je l'embrassois, & que, sans mon réveil,
J'étois prêt à forcer toute sa retenue.

Ici je vous appelle à mon soulagement,
Astres qui présidez au bonheur d'un amant,
Et je t'invoque aussi, doux pere du mensonge,

Faites, si vous pouvez me donner du secours,
Que je voie en effet ce que je vis en songe,
Ou faites pour le moins que je dorme toujours.

CHEVREAU.

MADRIGAL.

Dans l'univers tout aime, tout desire,
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légéreté,
Un autre papillon l'attire;
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser:
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser;
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

M. FAVART.

CHANSON.

Pauvre hermite, je veux t'en croire,
C'est un grand bien
De n'avoir rien, de ne desirer rien;
Mais desirer du vin, d'en avoir & d'en boire,
C'est, ce me semble, un plus grand bien.

DU FRÉNY.

RONDEAU

Sur l'Abbé DE BOIS-ROBERT.

COIFFÉ d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere RENÉ devient Messire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet caluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coeffé.

Ce n'est pas que frere RENÉ
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit sçavant, qu'il sçache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coeffé.

MALLEVILLE.

Ce rondeau est un chef-d'œuvre; il a la beauté que l'on souhaite dans ces sortes de pieces, qui est que le mot répété soit pris en trois sens différents. L'abbé de Bois-Robert, contre lequel il fut fait, jouissoit du plus grand crédit auprès du cardinal de Richelieu.

MADRIGAL.

Thémire, au gré de mes desirs
J'ai cru vous voir abandonnée,
J'ai cru m'enivrer des plaisirs
De la nuit qui suit l'hyménée;
Mais à mon réveil j'ai connu
Que je m'étois entretenu
D'illusions & de mensonges.
Que j'aurai de félicités,
S'il est vrai, ce qu'on dit des songes,
Qu'ils promettent des vérités!

FERRAND.

ÉPIGRAMME.

En vain tu fais le petit-maître,
Tu n'as pas ce qu'il faut pour l'être,
L'amour propre t'aveugle en vain:
Sois modeste, rends-toi justice:
Quand on a les traits de Vulcain,
Doit-on s'aimer comme Narcisse?

ÉPITRE
A UNE INCONSTANTE.

J'AVOIS prévu votre inconſtance.
Vous feriez mourir Céladon ;
Mais je vous avertis d'avance
Que je n'ai pas ainſi le don
D'immoler ma frêle exiſtence
A la gloire d'un beau renom.

L'aſtre qui luit à ma naiſſance,
Soumit mon être à la puiſſance
De deux tyrans pis qu'un démon ;
Tous deux ayant par excellence
Une charmante déraiſon :
Si vous n'en ſçavez pas le nom,
L'un eſt l'Amour, l'autre Apollon.

On peut m'aimer en aſſurance ;
Car je n'ai point le faux jargon
D'un petit-maître de finance,
Ni la langueur de Coridon,
Ni d'un marquis l'impertinence,
Ni les aîles d'un papillon.

Quand je dis, *j'aime :* je le pense.
Mais quand je courtise un tendron
Qui sans cesse à ma vive instance
Veut oppofer trop de façon ;
Si son cœur au mien ne répond,
Je vous lui fais la révérence,
Et disparois de l'horison.

Fussiez-vous belle comme Hortense,
Que célébra Saint-Évremond,
Eussiez-vous l'esprit de Ninon,
Si près de vous un sot oison
Vous enchantoit par sa présence,
S'il obtenoit la préférence,
Mon amour feroit le plongeon ;
Je me retire avec prudence :
Je n'aime point sans espérance ;
La plus petite résistance
Me fait tout mettre à l'abandon :
Je n'ai point de persévérance.

Quand je changeois en apparence,
Je vous semblois un peu fripon ;
Vous m'aviez monté sur ce ton :
J'affectois une indifférence
Dont vous m'aviez donné leçon.
Il faut punir qui nous offense,
Mais je me mets à la raison.

Mon cœur est pour vous sans défense ;
Une si longue pénitence
Ne peut être loin du pardon.
Unissons-nous d'intelligence :
Mais si vous dites encor *non*,
Vous devinez bien ma vengeance.

MADRIGAL.

L'AUTRE jour l'enfant de Cythere,
Sous une treille à demi gris,
Disoit en parlant à sa mere :
« Je bois à toi, ma chere Iris ».
Vénus le regarde en colere.....
« *Maman*, calmez votre courroux ;
» *Si* je vous prends pour ma bergere,
» J'ai pris cent fois Iris pour vous ».

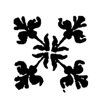


ÉPITAPHE

DE M. LE MARQUIS *DE CRÉQUI.*

Par le dieu des combats à l'honneur immolé
    Dans le milieu de sa carriere,
    Créqui dont on a tant parlé,
    Créqui n'est qu'un peu de poussiere;
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants
    Auroient enrichi nos histoires!
    Mais, au lieu de compter ses ans,
    La Parque a compté ses victoires.

De Sénécé.



VERS

VERS
AU ROI,
A l'occasion de la paix de 1762.

SOUFFREZ, SIRE, souffrez qu'un citoyen fidele,
Qui fait de l'art des vers ses uniques emplois,
S'abandonnant sans crainte aux fougues de son zele,
Jusques à votre trône ose élever sa voix.

Le même jour que vous, SIRE, j'ai pris naissance,
J'ai vu par deux fois naître & mourir treize hyvers;
Le sort, d'un bras d'airain, a plongé mon enfance
Dans un abîme de revers.

Dans un cercle de maux j'ai vu languir mon être.
SIRE, je suis obscur; l'astre qui m'a fait naître
N'a point inscrit mon nom aux fastes des honneurs:
Mais par la noblesse de l'ame,
Mais par l'amour qui pour mon roi m'enflâme,
Je le disputerois à vos plus grands seigneurs.



Du maître des destins la prudente sagesse,
En me privant de tout, m'apprit à me borner.
Souvent je vois avec tristesse,
Que le sort contre moi se plaît à s'acharner.
Mais, quand le ciel sur vous répand quelqu'avantage,
Au monde entier quand vous donnez la paix,
Quand je vois tous les cœurs heureux par vos bienfaits,
SIRE, je suis content, & j'ai tout en partage.

ENVOI

Des vers précédents à Madame la Marquise DE POMPADOUR.

Du dieu du Pinde un jeune nourrisson,
Bon citoyen, sujet fort mince,
De tout son cœur aimant son prince,
Voudroit lui présenter des vers de sa façon.
Pénétrer jusqu'à lui, n'est pas chose facile;
Ce n'est pas que mon roi se plaise à se cacher;
Je sçais qu'à ses sujets sa bienfaisance utile
De son trône aisément permet de s'approcher;
Mais moi, comment percer la foule qui l'assiége,
Parmi ces princes si puissants?

Simple sujet, comment pourrai-je
Jusqu'à ses pieds porter mon grain d'encens ?
O vous, dont la main généreuse,
Sur les talents & sur les malheureux,
Aime à répandre une lumiere heureuse,
Daignez au roi faire agréer mes vœux ;
Offrez-lui de mon cœur cette image imparfaite ;
Vous, dont l'ame sensible égale les beautés,
Protégez-moi : malheureux & poëte,
J'ai double droit à vos bontés.

MADRIGAL.

Vous me voyez, tendre fougere,
Avec mon berger chaque jour,
Mourir dans les bras de l'Amour.
Ah ! cachez bien ce doux mystere ;
Mais Bacchus fait tant d'indiscrets,
Que si l'on vous changeoit en verre,
Hélas ! sur ces plaisirs secrets
Vous ne pourriez jamais vous taire.



CHANSON.

Un certain Evêque a repris
Et puni ma jeunesse :
Mais le Roi très-chrétien a pris
Le soin de ma vieillesse ;
L'histoire n'en finiroit pas,
En deux mots je l'acheve ;
La crosse m'avoit mis à bas,
Le sceptre me releve.

M. Piron.

MADRIGAL.

Quand je revis celle que tant j'aimai,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé,
N'en fît le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif,
A qui le sort fait rencontrer son maître.

Bertault.

ODE ANACRÉONTIQUE.

A Thémire ne doit-on pas,
Sans hésiter, donner la pomme?
De son sexe elle a les appas,
Et les vertus d'un galant homme.

Sans vouloir plaire, elle en plaît mieux,
Et n'est coquette ni farouche;
Les graces brillent dans ses yeux,
Et la vérité sur sa bouche.

Son cœur sensible à l'amitié
Est incapable de foiblesse;
Le nom d'amour lui fait pitié,
Mais sans offenser sa sagesse.

Cette louange est un encens
Que l'on est forcé de lui rendre;
Mais elle aime mieux en tout temps
La mériter que de l'entendre.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

MADRIGAL.

En vain la brillante Aurore
S'éleve d'un vol léger,
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il est nuit encore;
C'est l'astre de mon amour:
Lorsque ce berger sommeille,
Le soleil a fait son tour,
Et le moment qu'il s'éveille
Est pour moi le point du jour.

Madame la Comtesse DE B***.

MADRIGAL.

O Dieux! que mon Iris est belle,
Et que je l'aime tendrement!
Je meurs de douleur, absent d'elle,
Et de plaisir en la voyant.

A MADAME DE FRANCE,

En lui présentant une ode adressée au ROI sur sa convalescence.

Premiere Princesse du monde,
Fille d'un Monarque adoré,
Oh ! que je vais être honoré
Si votre bonté me seconde !
J'apporte mon tribut d'encens
Aux pieds de votre auguste pere ;
Et comme les moindres présents
Ne sont jamais indifférents,
Quand la main qui les offre est chere ;
De la vôtre, pour ce tribut,
Léger si jamais il en fut,
J'ose implorer le ministere ;
Si je l'obtiens, j'irai m'asseoir
Près des Racans & des Horaces,
Et je croirai bien les valoir.
Présenté de la main des Graces,
On ne peut manquer d'en avoir.

M. Piron.

MADRIGAL.

Etre l'Amour quelquefois je desire,
Non pour régner sur la terre & les cieux,
Car je ne veux régner que sur Thémire,
Seule elle vaut les mortels & les dieux;
Non pour avoir son bandeau sur les yeux,
Car de tout point Thémire m'est fidelle;
Non pour jouir d'une vie immortelle,
Car à ses jours survivre je ne veux;
Mais seulement pour épuiser sur elle,
Du Dieu d'Amour & les traits & les feux.

FERRAND.

Ce madrigal est une imitation fort ingénieuse de celui de Marot, qui commence par ce vers :

Etre Phœbus quelquefois je desire ;

& cette imitation est plus fine que l'original



ÉPITRE

ÉPITRE

A M. LE MARQUIS DE THERMES.

TANT qu'ici de concert Bacchus avec Pomone
Fourniront aux plaisirs que la campagne donne,
Epris d'un doux repos qu'on ignore à la cour,
MARQUIS, n'espere pas de me voir de retour,
Que lorsque les frimats, enfants de la froidure,
Reviendront en novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux & du bruit de Paris,
Dans ma maison d'Auteuil, je dors, je bois, je ris;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en prose;
Là, sans ambition, contemplant toute chose,
Sans dettes, sans procès, sans femme, sans enfants,
Rien ne sçauroit troubler les plaisirs que j'y prends.

Que Damis dans son parc enrichi de statues,
Regarde avec mépris mes poires, mes laitues;
Que tout bouffi d'orgueil de son nouvel emploi,
Ce rusé courtisan sans honneur & sans foi,
S'engraissant à l'abri du nom sacré du prince,

Fasse pleuvoir chez lui tout l'or d'une province ;
Que le marbre & l'azur brillent dans son palais,
Qu'il se voye obéï d'un monde de valets,
Qu'avec luxe en tout temps sa table soit servie :
Son bonheur prétendu ne me fait point envie.

Le calme aux yeux riants, qui regne en ma maison,
Montre assez que mon cœur, soumis à la raison,
Aime à se contenir dans de justes limites,
Et ne va point former de desirs illicites.
Par-là des soins cuisants les traits sont émoussés,
Et leurs noirs escadrons loin de moi repoussés ;
Ainsi, ni les remords, ni les fâcheuses craintes
Ne me font point sentir leurs cruelles atteintes ;
Ni du luxe effronté les séduisants appas,
Ni l'âpre soif de l'or ne me tourmentent pas.
L'on ne voit pas non plus la hideuse lézine
De son étique souffle infecter ma cuisine,
Et m'inspirant toujours d'être plus ménager,
Avec ses doigts crochus m'arracher le manger.
Car, MARQUIS, ne crois pas que je reste au village
Pour pouvoir sans témoins épargner davantage ;
Je veux avec honneur me servir de mon bien ;
Oui, pour me contenter, je n'épargnerai rien.

Ce n'est pas toutefois, d'une humeur financiere,
Que j'aille dépeupler & forêts & riviere,
D'ortolans délicats me gorger les buffets,

Ou donner cent écus d'un litron de pois verds?
Chacun, selon son bien, doit régler sa dépense :
C'est-là sur-tout, c'est-là qu'éclate la prudence.
Tu te vois de grands biens, fais grand'chere & grand feu;
Mais, si tu n'en as pas, contente-toi de peu.
Sois simple en tes habits, & sois frugal à table :
Cette juste mesure est d'autant plus louable,
Qu'il est, en toute chose, un doux tempérament,
Que le plus ou le moins détruit également.

Pour moi, grace à LOUIS, dont les mains bienfaisantes,
Tous les ans, sans manquer, viennent grossir mes rentes,
Je brave la misere, & la crainte du vain;
Je dépense aujourd'hui ce qui revient demain;
Employant sagement ce que le ciel m'envoie,
Je recueille les fruits d'une innocente joie;
Et sçachant me livrer à des plaisirs permis,
Ma table quelquefois régale mes amis.
C'est ce que ne fait point, dans sa manie étrange,
Ce baron pâle & sec, qui se plaint ce qu'il mange;
Faute du nécessaire on le verroit mourir,
Si sa fille, pour vivre & pour le secourir,
Ne faisoit prudemment de fréquentes saignées
Au trésor que, sans risque, elle prend à poignées.
L'amas en est si grand, que des vols qu'elle a faits,
Cet or ne semble point recevoir de déchets;
L'aveugle cependant, parmi ces biens immenses,
Dans la peur de manquer, essuie d'affreuses transes.

Puisque Cérès remplit chaque été ses greniers,
Qu'un payeur deux fois l'an lui compte ses deniers,
Qu'a-t-il à redouter d'une rente assurée?
Ne peut-il étancher sa soif démesurée?
Cet argent pour lequel il craint tout aujourd'hui,
Durât-il encor moins, durera plus que lui.

» Mais quoi, dira d'abord quelqu'autre vieux avare,
» Sçavons-nous les malheurs que le ciel nous prépare?
» Sur ses gardes toujours l'homme doit se tenir,
» Et prévoir avec soin ce qui peut avenir:
» Ah! si dix ans entiers la goutte nous alite;
» Nous fuyons les procès, si l'on nous en suscite;
» Si le feu par malheur se prend à nos maisons,
» S'il nous faut essuyer de mauvaises saisons;
» Dans ces pressans besoins que devenir? que faire?
» Aller chez l'usurier exposer sa misere,
» Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux;
» Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux?
» Moi que j'allasse ainsi dissiper mes richesses!
» Laissons faire aux M*** de pareilles bassesses.
» Eh! que diroient de moi mes pâles héritiers,
» Me voyant engloutir, maisons, champs, fiefs entiers?
» Ma mort ne leur laissant qu'un bien triste & modique,
» Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
» Où l'airain pût transmettre à la postérité
» En termes fastueux, mes soins & ma bonté;
» A peine ils marqueroient ma tombe vers la porte,

» Et m'y feroient porter sans convoi » ... Mais qu'importe
Qu'on vous ensevelisse ou plus près ou plus loin ?
Vous qui n'avez de vous maintenant aucun soin,
Vous craignez, quand la mort aura sçu vous surprendre,
Qu'on ne respecte pas votre inutile cendre ?
Songez plutôt, bon homme, à jouir de vos biens...
» Non, non, l'ambition d'enrichir tous les miens,
» Est le noble aiguillon qui plus que tout me presse :
» Courage, me dit-elle, accumulons sans cesse...
» Car quel secret plaisir ne ressentons-nous pas,
» A voir de jour en jour croître un tas de ducats ;
» Puisque c'est à ce poids, dans le siecle où nous sommes,
» Qu'à la cour, à la ville, on pese tous les hommes ».

Il est vrai que l'on voit des esprits opposés,
Qui, par un faux honneur follement abusés,
Mangent tout, donnent tout à qui veut bien les suivre,
Comme s'ils n'avoient plus que quelques jours à vivre ?
Mais qu'y faire ? Ici bas chacun suit son penchant ;
Le mieux est d'épargner. Est-ce un crime si grand ?
Quand, à force de soins, de travaux & de peines,
On se voit de louis une cassette pleine,
Sçachant ce que ce bien a coûté d'amasser,
Il faudroit être sot pour l'aller dépenser ;
Car, pour peu qu'on l'entame, adieu toute la somme,
L'argent s'en va bientôt, sans sçavoir quand, ni comme.
Ainsi, quand d'un tonneau le flanc est entr'ouvert,
Le vin, qu'on y gardoit, coule, fuit & se perd.

Mais, si vous n'y touchez, avare insatiable,
Qu'a pour vous ce trésor d'utile & d'agréable?
Apprenez que l'argent est fait pour en jouir,
Et non pas pour aller, en tremblant, l'enfouir;
Qu'il nous sert à parer les traits de la misere;
Qu'on doit en acheter au moins le nécessaire;
Mais un avare est sourd; on a beau lui prêcher,
Le mépris du public ne sçauroit le toucher.
« On me siffle, dit-il: bon! comptant mes pistoles,
» Je m'applaudis chez moi de ces contes frivoles.

Quoi donc! l'homme peut-il, de soi-même ennemi,
Pour quelque peu de bien ne vivre qu'à demi;
Souffrir le chaud, le froid, altérer sa nature,
Par d'éternels soupçons se donner la torture,
Redouter à la fois le vol, l'embrasement:
Si le bien avec soi traîne tant de tourment?
J'aime mieux à jamais me voir vivre à Bicêtre.
Pour vous, mes héritiers, qui que vous puissiez être,
Neveux, cousins, parents, je vous l'annonce au moins,
Je ne suis point d'humeur à prendre tant de soins;
Car enfin je suis vieux; bientôt d'un coup funeste
La Parque va couper la trame qui me reste;
Ainsi, prêt à subir cette commune loi;
Loin de vivre pour vous, je veux songer à moi;
Me faire des trésors dont Pluton se contente,
Et qui puissent fléchir Eaque & Rhadamante.
Il me feroit beau voir; sans meubles, sans habits;

Me nourrir tristement d'oignons & de pain bis;
Poussant encor plus loin ma sotte complaisance,
Vous rendre, jour par jour, compte de ma dépense,
Afin qu'après ma mort, au gré de vos desirs,
Vous puissiez vous plonger dans de honteux plaisirs.
En vous laissant nos biens, nous sommes responsables
Des malheurs dont l'excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous est pernicieux,
L'abondance a rendu les hommes vicieux;
La mollesse, sa sœur, nuit & jour les amorce;
La médiocrité nous rend sages par force.
Tant qu'Arbas ne se vit qu'un simple revenu,
Ce fut un magistrat vigilant, retenu,
Ami de l'équité, extirpateur du vice;
Le bandeau sur les yeux il rendit la justice.
Mais, depuis qu'héritier d'un fermier général,
Il nage dans les biens, amassés bien ou mal,
Abandonnant le soin de ses propres affaires,
Il s'est initié dans de nouveaux mysteres;
Il joue avec fureur; il boit avec excès;
S'agit-il de juger quelqu'important procès:
L'intérêt ou l'amour, dans sa moindre sentence,
Par des poids altérés font pencher la balance.
Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai;
Le voici tel qu'il est, je vous le laisserai.
Entraîné par mon astre au bord de l'Hipocrene,
Et forcé dès quinze ans d'y boire à tasse pleine,
Je préférai l'étude au plaisir d'amasser;

Ayant ainsi vécu, que puis-je vous laisser ?
Les zélés courtisans des filles de mémoire
Ne songent qu'à goûter les plaisirs de la gloire,
Et par un vers nombreux, neuf & non répété,
Qu'à se faire une route à l'immortalité.
Leurs esprits élevés au-dessus de la terre,
Ne vont point s'abaisser aux faux biens qu'elle inserre;
Toujours aiguillonnés du desir de l'honneur,
Sur l'espoir d'un beau nom ils fondent leur bonheur.
Un peu de laurier verd dont Phœbus les couronne,
Est tout ce qu'au Parnasse on promet & l'on donne.
Si, loin d'être attirés par les chastes douceurs
Que répand à longs traits la troupe des neuf sœurs,
Un poëte, animé d'un gain lâche & sordide,
N'avoit, dans ses chansons, que l'intérêt pour guide;
Bientôt au bruit aigu de ses sons discordants,
Pégaze effarouché prendroit le mors aux dents.
Les muses en courroux, le repoussant loin d'elles,
Lui défendroient l'abord de leurs eaux immortelles,
Et peut être à jamais lui glaceroient la voix.
De plus nobles motifs font rêver dans les bois.
Oui, Marquis, pour produire un immortel ouvrage,
Il faut dans ses desirs qu'un poëte soit sage.
La sagesse est la source & l'ame des beaux vers;
On l'hume avec l'air pur de ces bois toujours verds.
Content de peu, c'est-là qu'on apprend à bien vivre;
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'on doit suivre;
Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir,

C'est-là qu'on prend le temps du biais qu'il veut venir.
Mais, il faut l'avouer, tous les hommes esclaves,
Ne sont pas plutôt nés qu'ils forgent leurs entraves.
En vain nous nous vantons, dans nos rauques écrits,
A l'abri du sçavoir d'affranchir nos esprits;
Cet amour pour les vers qui nous lie à l'étude,
Pour un joug glorieux, n'est pas un joug moins rude;
C'est une passion qui, naissant au berceau,
S'accroît de jour en jour, & nous suit au tombeau.
Pour nous en délivrer, il n'est point de remede;
L'importun Apollon nuit & jour nous obsede.
Sans égard pour le temps, sans respect pour le lieu,
Il nous faut obéir aux fureurs de ce dieu.
Triste condition que celle d'un poëte!
Il est esclave né de sa verve indiscrette.
En vain, pendant au croc & lyre & violon,
J'avois long-temps promis de quitter Apollon;
J'y reviens: c'est l'effet d'un ascendant bizarre,
En cela le poëte est semblable à l'avare;
En vain l'un nous promet d'abandonner Phœbus,
Et l'autre jure en vain qu'il n'amassera plus.

DESPRÉAUX.

Cette épître n'est pas dans les œuvres de cet illustre poëte. On sent aisément que Boileau n'étoit plus jeune lorsqu'il la fit; mais on le retrouve souvent. C'est sa maniere affoiblie, mais c'est toujours sa maniere.

ÉPIGRAMME.

JEAN, qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors,
Plus qu'il n'en espéroit de sa bonne fortune ;
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien ;
Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

MAYNARD.

Cette épigramme est une imitation de l'épigramme de Martial, *prædia solus habes*, liv. 5, v. 73.



LE MÉRITE PERSONNEL.

ODE

A ROUSSEAU.

ON ne se choisit point son pere:
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu.
Oui: quoique le vulgaire en pense,
ROUSSEAU, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.

*

N'envions que l'humble sagesse;
Seule elle fait notre noblesse,
Le vice, notre indignité;
Par-là se distinguent les hommes;
Et que fait à ce que nous sommes
Ce que nos peres ont été?

*

Que j'aime à voir le sage Horace,
Satisfait, content de sa race,
Quoique du rang des affranchis!

Mais je ne vois qu'avec colere
Ce fils tremblant au nom d'un pere
Qui n'a de tache que ce fils.



Le ſang s'altere & ſe répare :
Ainſi Caſtor, né de Tyndare,
Prit place entre les immortels :
Ainſi le hideux Polyphême,
Fils indigne d'un dieu qui l'aime,
N'a pu partager ſes autels.



Connois-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe, où réſide
La calomnie au ris malin ;
Ce cœur, dont la timide audace,
En ſecret ſur ceux qu'il embraſſe,
Cherche à diſtiller ſon venin ?



Lui, dont les larcins marotiques,
Craints des lecteurs les plus cyniques,
Ont mis tant d'horreurs ſous nos yeux ;
Cet infâme, ce fourbe inſigne,
Pour moi n'eſt qu'un eſclave indigne,
Fût-il ſorti du ſang des dieux.

Mais nous, que d'un peu de génie
Doua le dieu de l'harmonie,
N'avilissons point ce beau feu,
Et n'arrachons à notre muse
Rien dont le remords nous accuse,
Et nous interdise l'aveu.

*

Rousseau, sois fidele, sincere,
Pour toi seul critique sévere,
Ami zélé des bons écrits;
Tu vas, pour la race future,
Ennoblir ta famille obscure,
Et je suis ton frere à ce prix.

M. de la Mothe.

MADRIGAL

A une Musicienne, le jour de Saint-Louis.

Du saint roi que la France honore,
Vous auriez embelli le regne glorieux;
Au son de votre voix il descendroit des cieux:
Vous écoutant, il s'y croiroit encore.

M. Reloncue de la Louptiere.

CHANSON.

FAUT-IL être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis, las! quel domage!
Dès qu'on a pû te saisir.

Ce plaisir tant régrétable
Me répond : rends grâce aux dieux;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

La Comtesse DE MURAT.

CHANSON.

De la philosophie austere
J'ai trop écouté la leçon ;
Elle dit, que ce qui peut plaire
Des tendres cœurs est le poison.
Aimable Iris, de la philosophie,
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raison
Qu'à vous aimer à la folie.

*

Vos yeux, où regne la tendresse,
Donnent de plus aimables loix ;
Ils inspirent moins de sagesse,
Mais ils m'inspirent mieux cent fois.
Ah ! qu'aisément de la philosophie
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raison
Qu'à vous aimer à la folie.

*

Dans ces moments où, l'un de l'autre,
Deux tendres cœurs sont enchantés,
Où, mon ame unie à la vôtre,
Se livre à mille voluptés ;
Qu'avec plaisir de la philosophie
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raison
Qu'à vous aimer à la folie.

On attribue cette chanson à une princesse illustre, qui joignoit les graces de son esprit aux charmes de sa figure.

ÉPIGRAMME

A une Dame qui se plaignoit à un Auteur, qu'il n'avoit point fait de vers pour elle.

Cessez de vous mettre en courroux,
Iris, pardonnez mon silence :
Si je n'ai point parlé de vous,
C'est que je hais la médisance.

ÉPITRE

A M. le Vicomte D'ANDRESEL, Ambassadeur de France à la Porte, présenté le premier janvier 1725.

Un pauvre scribe d'Apollon,
Dupe amateur de l'harmonie,
Amant transi, sur l'Hélicon,
Des sçavantes sœurs d'Uranie :
Un petit marchand nouveau né,
Qui, par une étoile perverse,
Est déja de trois quarts ruiné,
Pour son début dans le commerce ;
Enfin D***, MONSEIGNEUR,
Votre inutile serviteur,
Malgré sa prompte décadence,
Qui le réduit à presque rien,
Malgré sa prochaine indigence,
Qu'il regarde en stoïcien,
Ose offrir à VOTRE EXCELLENCE
Le peu qui lui reste de bien,
Consistant en dix-huit bouteilles ;
Qui peut-être encor, par malheur,

Sont des liqueurs à deux oreilles,
Quoique de Jacques la Faveur ;
La Faveur ; c'eſt pourtant tout dire :
C'eſt le plus fin diſtillateur,
Et le plus doux empoiſonneur
Qu'en débauches on puiſſe élire ;
Il ſçait ; par ſon art enchanteur,
Soumettre à l'amoureux empire
Une belle, dont la rigueur
Contre ſon tendre amant conſpire,
Et d'un petit-maître en fureur
Perfectionner le délire.
Ah ! maudit art, art aſſaſſin,
Tu ſerois de tous arts le pire,
N'étoit celui du médecin.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, enfin,
Pour revenir à nos bouteilles,
Vous en aurez douze pareilles
D'eau forte, qu'on nomme *cédra*,
Propre à jetter dans les brouſſailles
Celui qui par trop en boira,
Et lui corroder les entrailles,
Le cœur, le foie, & *cetera*.
Plus, deux autres de citronelle,
Qu'accompagnent deux de canelle,
Auſſi bien que deux d'eſcubac,
Le tout ami de l'eſtomac,

Et tres-délicieux à boire,
Au dire du sieur la Faveur ;
Reste à sçavoir s'il l'en faut croire ;
Vous en jugerez, MONSEIGNEUR.

Quant à moi, sincere en mes rimes,
Marchands de vins & de liqueurs ;
Charlatans, bigots & menteurs,
Sont à-peu-près mots synonymes.....
Mais c'est trop long-temps s'écarter
Des devoirs de cette journée ;
Il s'agit de vous souhaiter,
Outre le cours de cette année,
Exempt de tout fâcheux hasard ;
Une vie en tout fortunée
Et qui se termine fort tard ;
Qu'elle soit aussi loin menée
Que celle de Mathusalem ;
Puis (car c'est-là le grand *item*),
Au bout de votre destinée
La céleste Jérusalem.

De ces souhaits, je le confesse,
Il en est d'inconsidérés,
Et qui par l'esprit de justesse,
N'ont pas été bien mesurés :
Mais, quoiqu'ils paroissent outrés,
Leur hyperbole est naturelle ;

Ce sont des fougues de mon zele
Qui, trop rempli de sa grandeur,
Brise son frein, sort de tutelle.
Et s'abandonne à son ardeur.
C'est de mon tendre intérieur
Une image naïve & pure,
Dont l'art, par son pinceau flatteur,
N'a point embelli la peinture.
Aussi j'espere, MONSEIGNEUR,
Que, le tableau venant du cœur,
Vous ferez grace à la bordure.

Mais ces bouteilles, vertuchou!
Me donnent de la tablature,
Je ne sçais comment ni par où
Leur trouver une couverture.
« Il faut, direz-vous, être fou,
» Pour se donner telle licence.
» Comment! pour étrennes à moi
» Qui représente ici le Roi,
» Encor quel Roi! le Roi de France?
» A moi doublement Excellence,
» Par ma personne & mon emploi,
» On ose outrer l'extravagance
» Jusqu'à m'offrir au jour de l'an.
» Dix-huit ampoulettes chétives,
» Dont deux sont pleines de safran,
» Et les autres d'eaux corrosives!

» Hé fi ! le trait est impudent :
» Jamais on ne fit tel présent,
» Qu'à quelque préfet de collége ».

A ces beaux dits, que répondrai-je ?
Rien : car d'abord j'accorde tout ;
Mais si pourtant jusques au bout,
Votre EXCELLENCE me protege ;
N'avoûra-t-elle pas aussi,
Que chacun, dans ce monde-ci,
Jouit du triste privilége
De ne faire que ce qu'il peut,
Et pas un zeste davantage ?
Dame, on ne fait pas ce qu'on veut,
Vous le sçavez, & j'en enrage.
Si j'étois maître des trésors
Qu'enferme le sein de la terre,
Ou que pour moi seul, sur ses bords,
La mer jettât ceux qu'elle enserre,
Alors, vous me verriez alors
Répandre pour vous ces merveilles,
D'aussi bon cœur que mes bouteilles.
De même, si, par le secours
De mes ferventes patenôtres,
J'obtenois du ciel que mes jours
Se pussent coudre au bout des vôtres ;
Dès demain, divisant leur cours,
Je vous gratifierois des autres.

Mais hélas ! frivoles discours ;
Ces vœux passent mon espérance ;
Ainsi n'ayant rien à mon choix
Qui cadre à ma reconnoissance,
J'imite, dans mon impuissance,
Ce que fit un jour autrefois
Le bon FRÉDÉRIC de Florence,
Qui, comme fait VOTRE EXCELLENCE,
Après avoir tout fricassé
Auprès de l'ingratte Clitie,
N'avoit, de son bien éclipsé,
Qu'un faucon plus cher que sa vie ;
Que fit-il le pauvre garçon ?
Contraint de festoyer sa mie,
Et n'ayant rien à la maison
Que du pain sec & bonne envie,
Il lui fit manger son faucon.
Un tel ragoût pour telle hôtesse,
N'étoit pas, sans doute, trop bon :
Cependant la belle tigresse
En fut touchée avec raison ;
Et de ce seul trait de tendresse,
Lui sçut cent fois plus gré, dit-on,
Que de ceux de toute autre espece.
Venez à la comparaison,
Nos fortunes sont fort pareilles ;
Il n'avoit plus que son faucon,
Et je n'ai plus que mes bouteilles.

ODE

IMITÉE D'HORACE.

Nos bois reprennent leurs feuillages ;
Après les noirs frimats ; le printemps a son tour ;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le berger laisse errer ses troupeaux bondissants ;
Et du son de sa flûte Écho même attendrie,
En imite les doux accents.

Cythérée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas léger, danse au bord des ruisseaux ;
Tandis que son époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles ;
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;
Profitons du printemps qui passera comme elles ;
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous ; tout nous y convie,
Saisissons le présent sans soin de l'avenir,
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne,
Tout l'effort des humains n'interrompt point ses loix ;
Et de la même faulx la cruelle moissonne
Les jours des bergers & des rois.

Si-tôt que, froids & vains fantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes ;
Il n'est point d'amours chez les morts.

On n'y sçait plus chanter, ni rire,
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux,
Ces festins où, des rois contrefaisant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus ;
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile ?
Il faudroit autant n'être plus.

LAMOTHE.

CONTE

CONTE.

MÉTAMORPHOSE

D'UN HOMME EN OISEAU.

MARS est passé : voici le premier jour
Du mois propice à la mere d'Amour.
Dites, oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants,
Réjouissez les forêts & les champs ;
Moi, cependant ici gissant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de votre nombre,
Lequel *jadis* entre *nous a vécu*
C'est un oiseau qu'on appelle *Cocu*....
Ce cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux & sujet à la quinte,
Puissant d'amis, pere aux écus comptants ;
Mais il avoit passé son meilleur temps.
Ce vieux barbon épousa jeune fille,
Belle en sa fleur, fine, accorte & gentille,
Dont Cupidon le sçut tant enflammer,
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer.

Il ne tâchoit sinon qu'à lui complaire;
Voire faisoit plus qu'il ne pouvoit faire....
Comme il sentit bientôt que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Il eut recours à sainte remontrance.
De mari donc devenu sermoneur,
Il ne prêchoit que vertus & qu'honneur,
Que bon renom. C'étoit tout son langage:
Qu'il faut garder la foi de mariage,
Que du logis femme ne doit sortir,
Sans son époux. Il l'eût pu convertir,
A ce qu'on dit, si l'archerot qui vole,
Se contentoit seulement de parole;
Ce qu'il ne fait: il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemi de repos,
Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre & moisisse en paresse.
Elle ne put en montrer le semblant,
Dont le mari par la fievre tremblant,
Laissa glisser dedans sa fantaisie
Un certain mal qu'on nomme *jalousie*.
Si-tôt qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met aux fronts choses qu'on ne voit point;
Sot, il voulut tenir sa femme en mue,
Lui défendit de se montrer en rue,
Veilloit après, ne cessoit d'épier,
A son œil même il n'osoit s'en fier.

Mal *eſt* gardé ce que garde la crainte ;
Le corps étoit au logis par contrainte,
L'eſprit dehors à ce ſeul but tendoit
De faire en bref ce qu'on lui défendoit ;
C'eſt la coutume : il ſe pique & s'offenſe,
Plus aigrement de plus aigre défenſe.
Ainſi voit-on les villageois troublés,
Contre un torrent qui vient gâter leurs blés,
Dreſſer remparts de branches & d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile.
Cela ne ſert, ſinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter ;
Il pouſſe, ayant ſon onde courroucée ;
Puis, quand il a renverſé la chauſſée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'eſpoir du laboureur.
Pour abréger, dès la premiere année,
Elle trouva parti par ſa menée ;
Alors conclut de quitter ſon griſon,
Quoi qu'il en fût, & ſortir de priſon ;
Aſſigne un jour. Vénus, c'étoit ta fête.
Tous ſes habits, dès le ſoir elle apprête,
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bon-homme endormi.
A ſon réveil, qu'il ſe trouve ſans elle,
Saute du lit, ſes valets il appelle,
Puis ſes voiſins, leur conte ſon malheur ;
S'écrie au feu, au ſecours, au voleur.

Chacun y court : la nouvelle entendue,
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque gausseur, de rire s'éclatant,
Va dire : « O dieux ! qu'il m'en advienne autant ».
La perte, jointe avec la moquerie,
Firent tourner sa douleur en furie.
Hors de lui-même, ayant perdu le sens,
Par les chemins, il demande aux passants :
« Sçavez-vous bien là où elle est allée ?
» Ma femme, hélas ! ma femme on m'a volée ».
Il arrachoit sa barbe & ses cheveux,
Remplissoit l'air de regrets & de vœux ;
Contoit aux vents, au soleil, à la lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.
Menant tel deuil, sept grands jours tout entires ;
Alla, revint, par voie & par sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage & par lande,
Sans avaler ni breuvage ni viande,
Et n'ayant plus que les os & la peau,
Sembloit un corps déterré du tombeau.
Le ciel, qui voit un si cruel martyre,
En prend pitié, & enfin l'en retire ;
Car une fois, de douleur consumé,
Comme il menoit son deuil accoutumé,
La voix lui fault, & par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change :
Tirer pensoit barbe & cheveux chenus ;
Barbe & cheveux plume étoient devenus.

Plume devint sa robe par derriere,
Et chaque bras est une aîle légere;
Lors il prend terre, & s'élevant en l'air,
Coucou parfait il commence à voler,
Bien ébahy de perdre sa figure
En un moment, par sa mésaventure....
Ainsi soudain ce misérable amant
Est fait oiseau, & si ne sçait comment:
Il fuit soi-même, & sa forme nouvelle,
Qui tient du sacre & de la colombelle,
S'envole aux bois, aux bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché;
Et néanmoins, quand le printemps renflâme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passants, & ne peut dire qu'*où*;
Rien que ce mot ne retient le coucou
D'humain parler. Mais par œuvres il montre,
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre,
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Pour se venger il pond au nid d'autrui;
Voilà comment sa douleur il allége:
Heureux ceux-là qui ont ce privilége.

PASSERAT.



MADRIGAL.

Quand je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus;
Je n'ai point de regret que ce soient-là des fables.
Mais quand je lis l'*Astrée* où, dans un doux repos,
L'amour occupe seul de plus charmants héros,
Où l'amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zelé partisan,
Jusques dans Adamos le souverain Druide:
Dieux! que je suis fâché que ce soit un roman!

FONTENELLE.



ODE

A FONTENELLE.

L'ÉMULATION.

DÉPOUILLONS ces respects serviles,
Que l'on rend aux siècles passés :
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine,
Que celle du fils de Climene
Ou de l'amoureux Ixion,
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

*

Jadis, l'Italie & la Grece
Ont produit de rares esprits :
De ses premiers traits la sagesse
Nous éclaire dans leurs écrits ;
Mais le jour doit suivre l'aurore :
De l'honneur de les vaincre encore
Conservons l'espoir généreux ;

G iv

Malgré l'intervalle des âges,
Osons, en lisant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.



Eh! pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus dieux dont je sors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts;
Croît-on la nature bisarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?



Non, n'outrageons point la nature
Par des reproches indiscrets,
Elle qui, pour nous moins obscure,
Nous a confié ses secrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois, malgré son étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferme nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme est pénétré.

*

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre ses droits,
Avons-nous au vaste Neptune
Imposé de nouvelles loix!
Jusqu'en quels climats la boussole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaisseaux!
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Etonné des peuples nouveaux?

❋

Jusqu'aux régions azurées,
Nous conduisons d'heureux secours,
Et des étoiles mesurées
Nous allons épier le cours.
A l'aide d'un verre fidele,
Tout le firmament se décele
A nos regards ambitieux;
Et mieux que l'art des Zoroastres,
Nous semblons contraindre les astres
A venir jusques sous nos yeux.

❋

N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avoûrons des vainqueurs?
N'osons-nous disputer l'empire
Que cet art donne sur les cœurs?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,

A nôtre honte, en soient les maîtres ?
Vain respect qu'il faut étouffer !
Il est encor de nouveaux charmes ;
C'est même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.

❋

Leurs travaux ont tiré, dès mines,
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui restent à cueillir.
Disciple assidu sur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même secours.
Leur chûte me rend plus sévere,
Et l'assoupissement d'Homere
M'avertit de veiller toujours.

❋

Vous, qu'une aveugle estime abuse,
Et qu'elle engage trop avant,
N'espérez pas contre ma muse
Soulever le peuple sçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proscrire un poëme fertile,
Par les muses même dicté.
Je viens seulement, comme Horace,
Rallumer l'espoir & l'audace
De surpasser l'antiquité.

❋

Si ce noble eſpoir ne vous tente,
Tout diſparoît de l'univers ;
L'émulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même qui, loin du Permeſſe,
Avoûrai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'enivre en ce moment,
Et je cede à l'inſtinct ſuperbe
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.



Fontenelle, par qui l'églogue
Étale de nouveaux appas ;
Toi que, dans le fin dialogue,
Lucien même n'atteint pas ;
Toi qu'enfin la raiſon éclaire,
Soutiens-moi contre le vulgaire,
De mon audace tout ſurpris :
Il eſt encor des beautés neuves ;
Et j'oſe pour dernieres preuves
Le renvoyer à tes écrits.

LA MOTHE.

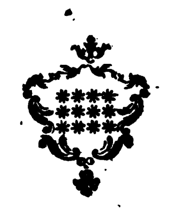


CHANSON.

Vous n'avez pas, humble fougere,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps:
Mais leurs beautés ne durent guere,
Les vôtres plaisent en tout temps.

Vous offrez des secours charmants
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre:
Vous servez de lit aux amants,
Aux buveurs vous servez de verre.

ROCHEBRUNE.



POËME.

LA SAGESSE.

PRODIGUE à mes rivaux, Dieu puissant du Permesse,
Prodigue, j'y consens, tes fougues, ton ivresse;
Dégoûté dès long-temps de tes vaines fureurs,
Je les dédaigne encore, & je hais tes faveurs;
Je hais de tes grands mots le pompeux assemblage,
Où la raison languit & meurt dans l'esclavage.
La gloire de l'Olympe est mon plus ferme appui:
L'objet de mon amour que j'invoque aujourd'hui,
La déesse des arts, la sçavante Minerve,
D'une flamme plus pure échauffera ma verve,
Soutiendra mon effort, m'inspirera des chants
Dignes d'elle, de moi, sublimes & touchants,
Et qui, portant au loin sa gloire & mon hommage,
Seront, à leur beauté, connus pour son ouvrage.
Mais quel transport charmant, & qu'est-ce que je voi?
Quel est ici le dieu qui s'empare de moi?
Où suis-je? Quels jardins! La féconde nature
A-t-elle pris pour moi sa plus riche parure?
Jamais un ciel si beau n'éclaira l'univers.
Que ce zéphyr est doux! que ces côteaux sont verds!

Où m'as-tu transporté, séduisante sagesse ?
Avec la volupté regne ici la paresse ;
Que dis-je ? C'est ici le tranquille séjour,
Où de sages heureux tu composes ta cour.
Tu m'avois donc trompé, ridicule stoïque,
Enflé d'une vertu superbe & chimérique ;
Tu disois que, toujours insensible à nos vœux,
La sagesse fuyoit sur des rochers affreux ;
Tu nous la dépeignois triste, sombre, cruelle :
Tu la connoissois mal ; Vénus n'est pas si belle :
Tout charme en ma déesse. Une tendre langueur,
Du respect qu'elle inspire adoucit la rigueur.
Jamais sa majesté n'effaroucha les Graces ;
Contentes à chercher, à démêler ses traces,
Elles vont à l'envi relever les attraits
De ce charme inconnu, qui ne doit rien aux traits ;
Et quelquefois les Ris, ennuyés à Cythere,
Pour suivre la déesse abandonnent leur mere.
Ils te quittent pourtant, ces perfides mortels,
Et, quand les insensés désertent tes autels,
Toujours tendre pour eux, pour eux toujours aimable,
Tu tends à ces ingrats une main secourable ;
Tu leur prescris encor les craintes, les desirs ;
Tu sçais que c'est par eux qu'on arrive aux plaisirs.
Sagesse, tu nous fais un bien plus doux partage,
Jamais des passions tu n'interdis l'usage :
Tel qu'Eole, du sein de ses antres profonds,
Régit les fiers Autans, commande aux Aquilons ;

Sage, il ne les tient pas esclaves dans la chaîne :
Par son ordre on les voit, modérant leur haleine,
Rafraîchir les vallons, se jouer dans les airs,
Et d'un doux mouvement animer l'univers.
Borée en vain frémit : son maître le resserre ;
Un vent trop effréné ravageroit la terre.
Sagesse, c'est ainsi que ton aimable voix
Regle nos passions, leur impose des loix.
Sur elles attentive exerce ta puissance,
Mais c'est pour réprimer leur fougueuse insolence ;
Ton zele à nous servir & tes soins généreux
Nous en laissent toujours assez pour être heureux.
Hélas ! n'est-ce pas là ce qu'on nous fait entendre ?
Dès nos premiers soleils, dès l'âge le plus tendre,
On nous dit qu'à l'amour en naissant destinés,
Par ton ordre à le fuir nous sommes condamnés.
Eh quoi ! n'est-il donc pas une sage foiblesse ?
N'est-il donc de vertus qu'au sein de la tristesse ?
Et veut-on qu'à nos goûts mettant toujours un frein,
Que, contre nous toujours les armes à la main,
Nous perdions à combattre, à nous vaincre sans cesse
Des jours que nous devons au dieu de la tendresse ?
Cédons, cédons plutôt & laissons-nous charmer ;
Eh ! pouvons-nous assez & trop long-temps aimer ?

Osons plus : livrons-nous à de douces chimeres.
Sagesse, tu le veux ; toutes sont nécessaires.
C'est par elles qu'un bien qu'on n'espéra jamais,

Se laissant espérer, brille de mille attraits:
Par elles fuit l'ennui, la pâle nonchalance,
Le poison lent des cœurs, la triste indifférence.
Par elles l'univers sans relâche agité,
A sa grace, son ordre & toute sa beauté.

Ce sont-là tes bienfaits, adorable sagesse:
Et quand à nous servir un nouveau soin te presse,
Comblés de tes faveurs, nous les méconnoissons;
Et ce n'est qu'en ingrats que nous en jouissons.
Contre toi chaque jour tu n'entends que murmure,
C'est toi qui, disons-nous, corrompant la nature,
Fais germer dans des cœurs destinés au repos,
Le puérile honneur de mourir en héros.
Ah! n'entends pas nos cris, il y va de ta gloire:
La palme qu'à nos yeux fait briller la victoire,
Cette fureur de vivre au-delà du trépas,
De plaire à nos neveux que nous ne verrons pas;
Cette illustre manie, aux arts si salutaire,
Fait, nourrit nos vertus, en est l'ame & la mere.

Mais quoi! des passions où sont donc les bienfaits?
Sources de nos vertus, elles sont nos forfaits.
Combien de fois l'utile à leurs yeux légitime,
A-t-il perdu son nom & n'a plus été crime!
Soleil! toi qui vois tout, tu vois leurs attentats,
Tu les vis à grand bruit ébranler nos états;
Aujourd'hui même encor, germes féconds de guerre;
Nous

Nous les voyons de sang rougir ici la terre,
Et fieres de traîner le carnage & l'horreur,
Dans l'univers entier promener leur fureur.
Qu'importe ? respectons un utile ravage :
Pour se purifier, l'air a besoin d'orage.

Viens donc, toi qu'ici bas on doit seule implorer,
Sagesse, vois nos cœurs, & viens t'en emparer;
Qu'avec toi le plaisir incessamment habite :
Déesse, l'univers par moi t'en sollicite.
Tu le peux, tu n'es point cette triste raison,
Dont un mortel heureux craint le fatal poison :
Non, non, tu ne veux point nos chagrins pour hommage,
A de plus hauts projets s'éleve ton ouvrage.
De nos besoins touchée, ils ne sont que les tiens :
Tu fais, (& c'est pour nous le plus beau de tes biens),
Qu'une douce folie en tout temps nous possede;
Que pour nous amuser une autre lui succede.

Tu fais plus : c'est sur toi que le sage appuyé,
Attend sa fin, la voit, & n'est pas effrayé;
Tranquille, il se présente aux ciseaux de la Parque,
Saute d'un pas léger dans l'infernale barque :
Fier de son innocence, affronte les destins,
Et se rit, en partant, des frayeurs des humains.

RÉMOND DE S. MARC.



MADRIGAL

A Mademoiselle CLAIRON, *Actrice de la Comédie Françoise, sur son portrait, peint par* VANLOO, *que Madame la Princesse* DE GALLITZIN *a fait faire.*

QUEL charme te suit en tous lieux ?
Au théatre, dans ta parure,
Dans ton tableau, dans tes beaux yeux,
L'art est toujours semblable à la nature.

Madame DU BOCCAGE.



ODE

PRÉSENTÉE A LA REINE.

LE CHRIST.

Fit Deus hostia.

LOIN de moi, divinités frivoles,
Muses, Phœbus, fuyez mes vers;
Fuyez, chimériques idoles;
Je ne veux point de vos concerts.
Esprit sacré, Dieu que j'atteste,
Du haut de ton trône céleste
Souffle ton feu sur mes esprits;
Viens, descends; & que ta lumiere,
Épurant en moi la matiere,
Éclate seule en mes écrits.

*

Terre, pare-toi de verdure;
Astres, brillez des plus beaux feux;
Rois vains, courbez-vous sans murmure;
Prosternez-vous, anges des cieux.
Et toi, Sion, long-temps captive,
Leve ton front; le jour arrive

Où ton Dieu va briser tes fers.
Le fils de l'Éternel va naître :
Peuple, venez le reconnoître.
C'est le sauveur de l'univers.

*

C'est au sein d'une Vierge mère
Que le CHRIST doit être enfanté.
Il va supporter la misère
Que doit souffrir l'humanité,
Eh quoi ! la plus humble chaumière,
Du jonc, de la paille grossière
Vont recevoir le fils de Dieu !
Palais, chef-d'œuvres magnifiques,
Séjour des rois, vastes portiques,
Égalez-vous ce simple lieu ?

*

Il naît ce Dieu que les oracles
Ont annoncé depuis long-temps :
Il naît ..... & les plus grands miracles
Vont signaler ses premiers ans.
Déja, dans sa plus tendre enfance,
Sa foible voix, de l'ignorance
Au temple détruit les erreurs ;
Et la vérité triomphante,
Qui sort de sa bouche éloquente,
Brille & confond les faux docteurs.

*

Jésus parle, les vents se taisent,
Les morts renaissent des tombeaux,
Les vagues en courroux s'appaisent,
Et Pierre marche sur les eaux.
L'aveugle né voit; sur ses traces
Le boiteux aller rendre graces
Au puissant Dieu qui les guérit;
Et le sourd est surpris d'entendre
Le muet en tous lieux répandre
Les miracles de Jésus-Christ.

*

Reine des villes, cité sainte,
Jérusalem, réjouis-toi;
Tu vas bientôt dans ton enceinte
Posséder ton maître & ton roi.
Il vient.... quels transports d'allégresse!
Le peuple seme avec ivresse
Des fleurs sous ses pas triomphants:
On le chérit, on le révere:
Jésus-Christ est un tendre pere
Environné par ses enfants.

*

Ne vante plus, superbe Rome,
Tes triomphes impérieux,
Celui du Dieu qui s'est fait homme,
Est plus juste & plus glorieux.
Là, fumant encor de carnage,

Le vainqueur traîné en esclavage,
Des rois dans la poudre abattus :
Ici, le CHRIST à sa puissance ;
Soumet les cœurs par la clémence,
Et triomphe par ses vertus.

*

Que vois-je ?... Un supplice s'apprête.
Grand Dieu ! quels affreux changements !
Eh quoi ! la plus superbe fête
N'annonçoit donc que des tourments ?
Jérusalem, verse des larmes ;
Gémis, voici le jour d'allarmes,
Revêts-toi de sombres couleurs.
Le CHRIST, innocente victime,
Va d'un trépas illégitime
Subir la honte & les douleurs.

*

Eh quoi ! c'est lui, cœurs insensibles,
Que vous chargez ainsi de coups ?
Arrêtez, bourreaux inflexibles,
C'est votre Dieu, que faites-vous ?
Je parle en vain... on le déchire :
Dans les tourments le CHRIST expire.
Frappe, Dieu vengeur, il est temps :
Est-ce en vain que tu tiens la foudre ?
Détruis la terre, & mets en poudre
Ses sacriléges habitants !

*

Quel bruit horrible ! . . . Je frissonne . . . .
M'exauces-tu, terrible Dieu ?
La terre tremble, le ciel tonne,
L'air embrasé vomit du feu.
Parmi les flots la flamme roule,
Le temple tout-à-coup s'écroule,
Le soleil recule d'effroi :
Tout s'ébranle dans la nature . . . .
Toi seule, ingrate créature,
Peux-tu méconnoître ton Roi ?



Ton fils n'est plus . . . . Seigneur, acheve. . . .
Mais son tombeau s'ouvre, il en sort,
Et soudain aux cieux il s'éleve,
Vainqueur des temps & de la mort.
Tel, en finissant sa carriere,
L'astre brillant de la lumiere
Paroît s'engloutir dans les mers ;
Et tout-à-coup sortant de l'onde,
Il revient éclairer le monde,
Et ranimer tout l'univers.



Mais que vois-je ? Le ciel s'entrouvre,
Le CHRIST encor s'offre à mes yeux.
Quels lieux inconnus je découvre !
Qui me transporte dans les cieux ?
Là, spectateur de sa victoire,

Je vois ce Dieu, brillant de gloire,
Assis sur un trône éternel :
Le chœur des anges qui s'incline
Devant sa Majesté divine,
Célèbre un jour si solemnel.



O vous, cœurs ingrats, troupe injuste,
Venez, incrédules mortels ;
Voyez, c'est votre maître auguste
Qu'on immole sur nos autels.
N'en doutez pas ; oui, c'est lui-même ;
Rougissez d'une erreur extrême,
Devant ce Dieu prosternez-vous ;
Ou redoutez le jour terrible,
Où vous le verrez, inflexible,
Vous livrer à tout son courroux.



TRADUCTION

TRADUCTION
DE
L'ODE D'HORACE,

Donec gratus eram tibi.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

PLUS heureux qu'un monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie,
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs;
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincere!
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux,
Chloé n'auroit pas sçu vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organes des amours,
Chloé seule me paroît belle:
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les Amours,
Plaît seul à mon ame ravie.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! si mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Étouffoient une amour fatale ;
Si, perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laissoit sans rivale....

LYDIE.

Calaïs est charmant : mais je n'aime que vous ;
Ingrat, mon cœur vous justifie ;
Heureuse également, en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie !

M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Cette ode est un modele de délicatesse ; M. Rousseau l'a imitée en homme de génie dans le Devin du village : la traduction de M. le Duc de Nivernois est une imitation bien plus fidelle. *Marm. Poët. tom. 2, seconde partie, pag. 451.*



ÉPITRE

De THÉOPHANE, *Archevêque de Nowogorod, au Prince* CANTEMIR, *ſur les Satyres dont il ne s'étoit point encore déclaré l'auteur.*

POURSUIS ta brillante carriere,
Mépriſe de vaines clameurs,
Oſe répandre la lumiere
Sur la turpitude des mœurs.
Mais, quelle crainte t'importune!
Pourquoi veux-tu vivre ignoré?
Quel tort t'auroit fait la fortune
Que ton talent n'ait réparé?

Initié dans les myſteres
Où ſe dévoile l'art des vers,
Fais entendre tes ſons auſteres
Aux mortels hautains & pervers.
Dès que ta voix les interroge,
Ils ſont plus tremblants qu'un roſeau;
Pour toi leur haine eſt un éloge,
Comme ta verve eſt leur fléau.

Par tes chants l'ignorant vulgaire
Sent enfin le prix du sçavoir ;
Et la vertu, sûre de plaire,
Sur les cœurs répand son pouvoir.
Tout cede à son intelligence,
Apollon aime à t'inspirer ;
Tu forces l'envie au silence,
Et la contrains de t'admirer.

ÉPIGRAMME.

Lubin dit à Cloris un jour :
« Qu'on souffre quand on aime !
» Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
» Votre inconstance extrême.
» Je sçais, lui dit-elle, à tes maux
» Un remède suprême.
» Veux-tu n'avoir plus de rivaux,
» Il faut t'aimer toi-même ».



ODE

ANACRÉONTIQUE.

Le doux printemps a ranimé nos plaines ;
Zéphyre & Flore enfin sont de retour ;
Faut-il toujours vous parler de mes peines,
Quand les oiseaux ne chantent que l'amour !

A quoi vous sert cette aimable figure ?
Pour qui sont faits ces yeux si pleins d'appas ?
C'est abuser des dons de la nature,
Aimable Iris, que de n'en user pas.

Flatteuse erreur ! j'ai vu, cette nuit même,
Que vous étiez favorable à mes vœux ;
Vous me disiez : « Cher Tircis, je vous aime » ;
Vous étiez prête à couronner mes feux.

Un prompt réveil écartant le mensonge,
Ne m'a laissé qu'un frivole regret ;
Soyez pour moi plus inhumaine en songe,
Ou devenez moins cruelle en effet.

Cueillons les fleurs que la saison nouvelle
Fait doucement éclore sous la main.
La rose passe & cesse d'être belle,
Quand on remet son usage à demain.

ÉPIGRAMME.

Lorsque le chantre de la Thrace
Dans les sombres lieux descendit,
On punit d'abord son audace
Par sa femme qu'on lui rendit.
Mais bientôt par une justice
Qui fit honneur au dieu des morts,
Ce dieu lui reprit Euridice
Pour prix de ses divins accords.

M. Pannard.



ÉPITRE

A M. LE COMTE

MAURICE DE BRULH.

Quoi ! cher comte, si jeune encore,
Vous sentez le prix des talents !
Dieux ! qu'une si riante aurore
Promet aux arts de jours brillants !
A votre aspect chacun s'étonne
De voir chez vous, en même temps,
Les fruits aimables de l'automne,
Mêlés aux roses du printemps.

Votre amitié devient le gage
Et du génie & du sçavoir ;
Et souvent même elle encourage
Le noble desir d'en avoir.
Le goût des arts est le présage,
Et le vrai sceau de la grandeur :
Un nom célebre avec splendeur,
De qui les aime est le partage :
L'éclatant regne des Césars,
Aux grands hommes dut tout son lustre :

Mécène protégea les arts,
Et Mécène devint illuſtre.
Vous qui joignez un goût ſi ſûr
Au ſentiment, à la fineſſe,
Et la raiſon d'un âge mûr
Aux agréments de la jeuneſſe :
Allez, volez, prenez l'eſſor,
Suivez le feu qui vous enflâme,
Montrez au monde le tréſor
Que vous renfermez dans votre ame.
Mûri par le flambeau des cieux,
Ainſi le gland caché ſous terre,
Chaque jour croiſſant ſous nos yeux
De la priſon qui le reſſerre,
S'éleve en chêne faſtueux
Juſques aux voûtes du tonnerre,
Et de ſon front majeſtueux
Semble ombrager tout l'hémiſphere.
Soyez l'ornément de la cour :
On réuſſit, quand on ſçait plaire.
Aſſis au rang de votre pere,
Vous brillerez à votre tour,
Des peuples vous ſerez l'amour,
Et des arts le dieu tutélaire.
La vertu qu'un haut rang éclaire,
Se montre aux yeux dans tout ſon jour.
Dans les combats faites revivre,
Ce grand guerrier, ce fier Saxon,

Dont vous portez déja le nom,
Et de qui vous brûlez de suivre
En tout l'exemple & la leçon.
Mais ce courage qu'on admire,
Dont rien ne put borner le cours,
Se vit dompté par les Amours,
Et vous riez de leur empire.

Lorsque la déesse aux cent voix
Publiera par-tout votre histoire:
Quand la trompette de la gloire
Retentira de vos exploits;
Ce Mentor * dont l'heureuse adresse
Par le plaisir forme les cœurs,
Qui va pour vous semant des fleurs
Sur le chemin de la sagesse,
Ce philosophe généreux,
Qui par un long apprentissage,
Comme un pilote habile & sage,
Sur cet océan dangereux,
Sçait vous conduire sans naufrage;
En vous voyant par-tout fameux,
Dira par-tout: c'est mon ouvrage.

* *M. de la Frenaie, colonel d'infanterie, & gouverneur de M. le Comte de Brulh.*

Allez ; vos ſuccès ſont certains ;
Votre gloire ſera parfaite ;
Rempliſſez vos brillants deſtins :
Mais aimez toujours le prophète.

M. BLIN DE SAIN-MORE.

ÉPIGRAMME.

Tircis preſſoit Iris qui réſiſta ;
Cet amant neuf ſaiſit une écritoire,
Et fit des vers où ſa muſe chanta
De ce refus la glorieuſe hiſtoire,
Et la vertu d'Iris égale à ſes appas :
« Ces vers, dit la belle tout bas,
» Ne m'en feront jamais accroire ;
» Car, ſi Tircis eût fait encore un pas,
» Il eût pu chanter ſa victoire ».

M. SEDAINE.



LE TILLEUL ET LE PINÇON.

A MONSIEUR LE C***,

Le jour de sa fête.

Un tilleul, l'honneur du rivage
Qu'il protégeoit de son ombrage,
Donnoit aux oiseaux d'alentour
L'hospitalité d'un feuillage
Impénétrable aux *yeux* du jour.
« Hôte charmant », lui dit dans son petit langage,
Certain pinçon reconnoissant,
« Vous nous préservez en naissant,
» Et de péril & de dommage :
» Avant même qu'un doux plumage
» Nous éleve au milieu des airs,
» Dans un nid suspendu sur vos feuillages verds,
» Nous croissons à l'abri des vents & de l'orage;
» Vous daignez écouter notre premier ramage,
» Et de nos timides concerts
» Recevoir le premier hommage.
» Vos bienfaits s'étendent plus loin
» Il semble que vous preniez soin
» De former le sallon des danses du village;
» L'innocente gaieté regne sous vos rameaux :

» La bergere s'y rend au son des chalumeaux ;
» Le voyageur charmé s'y repose au passage ;
» Et de ses pénibles travaux
» Le laboureur se dédommage.
» Du siecle d'or, de ce bel âge,
» Où l'homme étoit heureux, ainsi que les oiseaux,
» Cet asyle commun nous retrace l'image :
» Mais trop heureux vous-même, en faisant des heureux,
» Vous n'en tirez point avantage,
» Et vous êtes modeste autant que généreux.
» Pourquoi », dit le tilleul, « serois-je plus superbe
» Que ce roseau, que ce brin d'herbe ?
» Qu'aurois-je au dessus d'eux en vivant pour moi seul ?
» Quand je répands les dons que m'a fait la nature,
» Et mon ombrage & ma verdure,
» Je remplis le sort d'un tilleul :
» Il ne m'en coûte rien, on me cultive, on m'aime :
» Dispenser mes bienfaits, c'est en jouir moi-même,
» Et l'on a peu de gloire à suivre son penchant.
» Ah ! s'écria l'oiseau, du ton le plus touchant,
» Je vois que la bonté des vertus est la mere :
» Celles qui coûtent durent peu,
» C'est un travail, & je préfere
» Les vertus qui ne sont qu'un jeu ».
Je suis, mon bon ami, le pinçon de ma fable,
Il est aisé d'imaginer
Quel est ce tilleul adorable :
Vous seul n'osez le deviner.

RÉFLEXIONS
SUR LE TEMPS.

Une année est finie, un nouvel an commence :
Est-ce donc là pour tout homme qui pense
Un sujet de se réjouir ?
Plus vîte qu'un éclair qui ne fait que paroître,
Le temps s'enfuit, quand on croit en jouir.
De vains projets l'homme a beau se repaître;
Avec l'instant qui les voit naître,
Lui-même va s'évanouir.
Du temps que j'ai vécu, qu'est-ce donc qui me reste ?
Rien, si ce n'est un souvenir funeste
Que je l'ai consumé dans des soins superflus :
Qu'enfin pour moi ce temps n'est plus.
De l'avenir je ne suis point le maître :
Il n'est aucun mortel qui lui fasse la loi :
Et malgré mes efforts, je ne puis pas connoître
S'il est un avenir pour moi.
A jouir du présent je borne ma prudence,
C'est à quoi j'ai trop tard pensé.
Mais, hélas ! quelle est son essence ?
Il échappe à ma vigilance ;

Quand je veux le saisir, il est déja passé.
Depuis l'instant de ma naissance,
Vers un terme certain à grands pas je m'avance,
Et ce terme c'est le trépas.
Je ne puis sur ce point prétexter l'ignorance :
Si je vois chaque jour quelqu'un qui me devance,
Je sçais bien qu'à mon tour je franchirai ce pas.
Si le temps n'épargne personne,
Philis, il est encor bien plus cruel pour vous.
L'empire si flatteur que la beauté vous donne,
Ne peut fléchir son rigide courroux.
Hélas ! à ce discours tout votre corps frissonne ;
Avant que sa faulx vous moissonne,
Vos plus brillants attraits périront sous ses coups.

Ce morceau est plus philosophique que galant.



DISCOURS
A MADAME
DE LA SABLIERE.

DÉSORMAIS que ma muſe, auſſi-bien que mes jours,
Touchent de leur déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raiſon le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en conſumer les reſtes à me plaindre,
Et prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réſerve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillois en ma ſaiſon nouvelle,
Je la dois employer; ſuffiſamment inſtruit,
Que le plus beau couchant eſt voiſin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force ni priere,
Sacrifices ni vœux n'allongent ſa carriere :
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir;
Mais qui vois-je que vous ſagement s'en ſervir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne ſuis pas du nombre.
Des ſolides plaiſirs je n'ai ſuivi que l'ombre;
J'ai toujours abuſé du plus cher de nos biens.
Les penſers amuſants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loiſir, délices chimériques,
Les romans & le jeu, perte des républiques,

Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits ;
Ridicule fureur qui se moque des loix,
Cent autres passions des sages condamnées,
Ont pris, comme à l'envi, la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens répareroit ces maux,
Je le sçais, & je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre. On se fait une idole
De trésors ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si, faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent ;
Je recule, & peut-être attendrai-je trop tard !
Car, qui sçait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts. A quoi les emploirai-je ?
Si j'étois sage, Iris ; (mais c'est un privilége
Que la nature accorde à bien peu d'entre-nous)
Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose ;
Les suivre en tout, c'est trop. Il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter ;
Un chemin, dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir & s'empresser ;
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
» Douze lustres & plus ont roulé sur ta vie ;
» De soixante soleils ta course entresuivie,

Ne

» Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ;
» Quelque part que tu sois, on voit en tes propos
» L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légere,
» Inquiette, & par-tout hôtesse passagere.
» Ta conduite & tes vers, chez toi tout s'en ressent,
» On te veut là-dessus dire un mot en passant.
» Tu changes tous les jours de maniere & de style ;
» Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;
» Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains ;
» Hé bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins ;
» Invoque des neuf sœurs la troupe toute entiere ;
» Tente tout, au hasard de gâter la matiere ;
» On le souffre, excepté tes contes d'autrefois ».
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte ;
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légere, & vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet :
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire ;
J'irois plus haut, peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amour ;
En faisant mon portrait moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;

Je ne prétends ici que dire ingénument,
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma premiere flâme.
Plus d'une passion a depuis, dans mon cœur,
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sçais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre :
Car je n'ai pas vécu, j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit & l'amour ont prolongé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris ? Vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre.
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire usage du temps & de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dûs à l'Être suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour & les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

LA FONTAINE.



O D E.

LE TRIOMPHE DE LA RAISON.

Enfin vous êtes revenue,
Douce Raison, fille des cieux;
Pour une ame trop prévenue,
Vous êtes un présent des dieux.
Enfin j'abandonne Climene,
Honteux d'avoir pour l'inhumaine
Méprisé long-temps votre voix;
Je hais mon ancien esclavage,
Et pour jamais devenu sage,
Je viens me ranger sous vos loix.

*

Heureux qui toujours vous adore,
Malgré le feu des jeunes ans!
Heureux qui vous retrouve encore
Après de longs égarements!
La Paix, cette aimable immortelle,
Est votre compagne éternelle,
Vous nous comblez de mille dons;
Mais, infortunés que nous sommes,
Nous cessons d'être vraiment hommes,
Du moment que nous vous perdons.

*

Quelquefois Neptune docile,
Tient ses ondes dans le repos;
La nature paroît tranquille,
Le zéphyr joue avec les flots;
Déja la voile se déploie,
Déja poussant des cris de joie,
Le nocher s'éloigne du bord;
Mais bientôt l'affreuse tempête
Lui montre la mort toute prête
Et lui fait regretter le port.

*

Par de semblables artifices,
L'Amour trahit les jeunes cœurs,
Il conduit dans les précipices,
Par des chemins semés de fleurs.
Nous suivons une douce pente,
D'abord il flatte notre attente,
Par l'espoir d'un bien qui nous fuit;
Notre ame sans effort s'engage,
Et ne chérit rien davantage
Que le charme qui la séduit.

*

Grand Dieu! qu'un cœur tendre & sincere
Ressent de troubles en un jour!
Lorsque, par un objet sévere,
Il voit mépriser son amour!
En vain par des ruisseaux de larmes,
Par des soupirs, par des allarmes,

Nous exprimons nos déplaisirs :
L'ingrate, parmi ses caprices,
S'applaudit de ses injustices
Et se moque de nos soupirs.



Enfin notre dépit éclate,
Impatiens de nous venger ;
Non contens de quitter l'ingrate,
Nous osons encor l'outrager ;
Le désespoir seul nous possede,
L'Amour, qui pour un temps lui cede ;
Paroît expirer dans nos cœurs ;
Tandis que, caché dans notre ame,
Certain du pouvoir de sa flâme,
Il rit de nos vaines fureurs.

*

Bientôt cet amant si rebelle,
Quittant un impuissant courroux,
Revient en esclave fidele,
Reprendre ses fers à genoux :
Superbe alors de sa victoire,
L'ingrate, du haut de sa gloire,
Exerce des droits rigoureux :
Et l'infortuné qui l'adore,
Par ses respects lui donne encore
Le droit de mépriser ses feux.

*

Une divinité puissante
M'affranchit de ces maux divers :
C'est vous, ô raison bienfaisante,
Qui brisez aujourd'hui mes fers ;
Au fond de mon ame éperdue,
Votre voix enfin descendue,
Parle & m'instruit du haut des cieux ;
A cette voix l'amour docile
Fuit, ainsi que l'ombre mobile
Qui s'évanouit à nos yeux.

ÉPIGRAMME.

J'éprouve, en aimant Célimene,
Tout les maux qu'Amour fait souffrir ;
Mais quand on se plaît dans sa peine,
Qu'il est mal-aisé d'en guerir !

VERS

A Monsieur le Comte DE CHOISEUL, *Ministre & Sécretaire d'État, présentés le jour que le Roi l'a créé Duc & Pair de France, sous le nom de Duc* DE PRASLIN.

LA justice en ce jour récompense le zele;
L'envie applaudit à l'honneur;
Et votre dignité nouvelle
Est pour un peuple entier l'oracle du bonheur;
Dans son sein aujourd'hui la France
Compte deux ducs, ministres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang & la puissance,
Que par la gloire & les talents.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez annonça le succès;
Dans des temps malheureux de discorde & de haine *
Plessis-Praslin battit Turenne **;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

M. THOMAS.

* La Fronde.

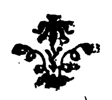
** César de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, maréchal de France en 1645, gagna, sur le grand Turenne, la bataille de Rhétel en 1650.

MADRIGAL

*Sur le Mariage de M. le C***, avec Madame la veuve C***.*

Inspirer le respect avec la liberté,
Joindre & l'esprit & la jeunesse,
Et les graces & la gaieté ;
Dans le sein de la volupté,
Concilier l'amour & la sagesse ;
Cet avantage, Églé, n'étoit fait que pour vous.
Voir par l'Hymen couronner sa tendresse,
Vous en prouver l'excès & la délicatesse ;
Ce bonheur étoit fait pour votre aimable époux.

M. S***.



IMITATION

IMITATION

D'une épître de M. POPE, à une jeune personne, sur son départ pour la campagne.

PAR l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corinne, il faut quitter la ville pour les champs,
Dans le temps où vos yeux commencent à comprendre
Comment par les regards les cœurs se font entendre;
Quand vous en ignorez le trouble & le danger,
D'un attrait si charmant il faut vous dégager,
Et quitter sans retour l'amant qui vous adore,
Après un doux baiser qu'il vous dérobe encore;
Abandonner le cours, le bal & les concerts,
Pour un château gothique & des jardins deserts;
Diner juste à midi, se coucher à dix heures;
N'avoir pour passe-temps, dans ces sombres demeures,
Que des nœuds, du caffé, des romans, un miroir,
S'y parer sans projets, desirer sans espoir.
Quel état à quinze ans! Quoi! n'avoir pour ressource
Qu'un campagnard voisin, prêt à finir sa course,
Ou son fils sot & fier, dont le triste entretien

Est de vanter son nom, son fusil & son chien;
Qui mêle à tous propos de grands éclats de rire,
Vous baise brusquement, promet de n'en rien dire,
A table fait l'amour en poussant vos genoux,
Et, hormis son cheval, n'aime rien tant que vous.
Les songes, qui souvent charment dans la retraite,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette,
Et votre souvenir vous rendra dans ces lieux
Le spectacle brillant qui plaisoit à vos yeux.
Des comtes, des barons, des ducs imaginaires,
Passeront devant vous : dans vos bois solitaires,
Vous croirez leurs regards fixés sur vos attraits;
Mais le jour au réveil confondra ces portraits :
Vous les verrez bientôt s'éteindre & disparoître;
Au fond de votre cœur vous sentirez renaître
L'ennui, le désespoir, la foule des desirs :
Ainsi se détruiront vos honneurs, vos plaisirs.

Tel est de votre amant le destin déplorable.
L'autre jour, pour charmer la douleur qui l'accable,
Mon esprit égaré s'envola près de vous.
Pour jouir plus long-temps d'un entretien si doux,
Je cherchai dans les bois un séjour plus tranquille;
Quel malheur ! à l'instant un fâcheux de la ville
Frappe sur mon épaule & rappelle mes sens.
Corinne ! sans pitié pour mes tendres accents,
Votre ombre disparut. Transporté de colere,

Je maudis l'importun qui m'ôta ma chimere,
Et restai, comme vous, plongé dans le chagrin
D'avoir, en un moment, vu changer mon destin.

Madame DU BOCCAGE.

ÉPITAPHE

D'un jeune homme enlevé à la fleur de son âge.

Le plaisir fut ma seule étude;
Je fus constant à le chérir:
Il m'a payé d'ingratitude,
Car c'est lui qui me fait mourir.



ÉPIGRAMME.

Tomba malade un ivrogne nommé,
Et ce martyr de la liqueur bacchique,
Par ses excès se voyoit consumé,
Lorsqu'à son lit arrive un empyrique.
« Faut commencer à renoncer au vin »,
Dit le docteur, « & sabler ma ptisanne ;
» La voyez-vous ?..... On me l'ordonne en vain ;
» J'aimerois mieux mourir, ou Dieu me damne....
» Eh bien ! mourez.... Mais du vin par moitié
» Avec de l'eau me seroit-il contraire ?....
» Mortel, mon cher, ah ! de bonne amitié,
» Avalez moi ce julep salutaire....
» Le cruel homme & sa ptisanne aussi !
» Que je la sente : ah fi ! c'est de l'absynthe ;
» Pour adoucir ma peine & mon souci,
» Que je la voye au moins dans une pinte » !

LA FAYE.



POËME.

LES QUATRE SAISONS, OU LES GÉORGIQUES FRANÇOISES.

LE PRINTEMPS.

CHANT PREMIER.

J'AI chanté les heures du jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie,
Vertumne, vainqueur des hyvers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfants d'Orithie.

En vain leurs affreux sifflements
Nous déclarent encor la guerre :
En vain, dans leurs soulevements,
Ils ébranlent les fondements
De la prison qui les resserre :
Le printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportements.

Le fils d'Eole & de l'Aurore,
Zéphyre enfin est de retour :
Ses transports ont réveillé Flore,
Et les fleurs qui n'osoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour.
La nuit cede au jour son empire :
L'hyver s'enfuit au fond du nord,
Et la nature qui respire
Sort des ténebres de la mort.

Immobile au centre du monde,
Le soleil que nous revoyons,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déja des lacs les plus profonds,
Ses feux ont fondu la surface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertilisent les vallons.
Les rochers découvrent leur cime :

Dodone leve un front ſublime
Que reſpectent les aquilons ;
Et, de l'hyver tendre victime,
Cérès, du ſein de nos ſillons,
Sourit au dieu qui la ranime.

Dans ſa cabane confiné,
Le berger, au pied des montagnes,
Célebre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes.
Tout renaît, tout brille à ſes yeux :
Les arbres ſe courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans ſa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il ſe leve, il s'écrie,
Et tandis que la bergerie
Se réveille & s'ouvre à ſa voix,
Le troupeau marchant ſous ſes loix,
Bondit déja dans la prairie.

Arbres dépouillés ſi long-temps,
Couronnez vos têtes naiſſantes,
Et de vos fleurs éblouiſſantes
Parez le trône du printemps :
Élevez vos pampres ſuperbes
Sur le faîte de ces ormeaux,
Vignes ; étendez vos rameaux :
Jaſmin, ſortez du ſein des herbes,

Montez, ombragez ces berceaux.
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux;
Que l'air se parfume & s'épure;
Que l'onde jaillisse & murmure:
Que rien ne trouble un si beau jour;
Que les bois, les fleurs, la verdure
Fassent, de toute la nature,
Un temple digne de l'Amour.

Sur un nuage de rosée,
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe s'enflamme & s'unit;
De l'univers qui rajeunit,
L'hymen heureux se renouvelle;
L'air s'embrase de nouveaux feux:
Les bois confondent leurs feuillages,
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.

O Vénus! qui peut résister
A la douceur de ton empire?
O Vénus! qui peut éviter

Le piége où ta voix nous attire ?
Au ſein des rochers les plus durs
Ta chaleur active & puiſſante
Force la terre languiſſante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénetre dans tous les reſſorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps:
Il fend les airs, nage dans l'onde;
Et la terre qu'il rend féconde,
Dans ſes bras aime à reſpirer;
Ce dieu charmant enſeigne au monde
Le ſecret de ſe réparer.

Sortez, indolents Sybarites
Du cercle étroit de vos plaiſirs;
Oſez étendre les limites
Où ſe renferment vos deſirs;
Abandonnez les faux ſpectacles
Qu'admirent la ville & la cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la nature & de l'amour.
Venez, ſous nos berceaux ruſtiques,
Délaſſer vos cœurs languiſſants,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos ſens;
Renaiſſez avec la nature,

Et, dans ses dons multipliés
Goûtez, sans trouble & sans mesure,
Des plaisirs purs & variés.

L'oiseau qu'une superbe cage
Captivoit sous un toît doré,
A supporté son esclavage
Tant que les frimats ont duré;
Mais, après leur regne funeste,
Le bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la déesse des beaux jours.
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître,
Qui, sous des myrtes amoureux,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux,
Resserré dans un palais vaste,
Brûle de traverser les airs,
Et regrette, au milieu du faste,
L'ombre des bois & les déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau
Dont il boiroit dans ce ruisseau,
Qui fait fleurir toute la plaine?
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté

De lui donner une compagne,
Tout l'irrite contre ses fers,
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui sont offerts;
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'univers.

Le lac, le vernis, la dorure,
Ont assez ébloui mes yeux:
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux.
Mon louvre est sous ces belles tonnes:
Un bois est le temple où j'écris,
Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.

Les arts, ces esclaves serviles
De nos desirs efféminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés:
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?

Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatants :
Pourquoi contraindre la nature ?
Laissons respirer le printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'asservir la variété
Au cordeau de la symmétrie !
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie !
Le plaisir qui change & varie,
Adore la diversité.

O toi ! commentateur suprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un systême,
Et de l'amour un froid traité :
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Desseche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable,
Et ton invincible argument ;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.
Vénus & Flore nous rappellent ;
Gardons la raison pour l'hyver,

Respirons le baume de l'air,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissants
Poursuivre Io dans les prairies :
Voyons ces troupeaux bondissants
Donner, par leurs jeux innocents,
Aux bergeres des rêveries,
Aux bergers des desirs pressants.
Ocyroë, dans les campagnes,
Enflamme, par ses fiers regards,
Le coursier, amant des hasards ;
Elle l'enleve à ses compagnes,
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer à l'entour.
Le fier dragon & le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révere Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'Amour préside à leurs noces.

Régnez fur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos ailes,
Les vents refpecteront vos nids,
Et les flots vous feront fideles.

Vous, qui dans l'humide féjour
Cachez vos brillants coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour,
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles foient les gages
Que l'Hymen préfente à l'Amour.

Déja, fous l'épine fleurie,
Philomèle exerce fa voix;
Progné voltige autour des toîts;
L'oifeau de Vénus fe marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le caftor, amant des rivages,
Trace le plan de fa maifon.
Les abeilles encor plus fages,
Dans le creux des rochers fauvages,
Élevent l'utile cloifon
Qui fépare leurs héritages.
Le vermiffeau, fous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'infecte
Étonnent la fiere raifon.

Le monde à nos yeux va renaître,
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers éléments,
Insectes, à qui la nature
Accorda si peu de moments.
Vengez-vous d'une loi si dure :
Naissez, vivez, mourez amants.
Qu'importe, au bout de la carriere,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli notre vie entiere,
Si le plaisir qui fait les dieux
Vous anima dans la poussiere ?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'Amour, sans jalousie,
Suit les loix que vous lui donnez ;
Aimez à votre fantaisie,
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Tirésie.
Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisseau,
Soyez à jamais un problême :
Tout entier dans chaque rameau,
Renaissez semblable & nouveau,
Et, par une faveur suprême,

Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

O que l'homme si dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les insectes cachés sous l'herbe,
Perdroit de son faste orgueilleux,
S'il sçavoit, quand il les écrase,
Que moins gênés dans leurs desirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs!

Telles sont les vives images
Que le printemps offre à nos yeux;
Les saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux;
La main invisible des dieux
Cache des conseils pour les sages;
Le printemps couronné de fleurs,
Pare l'amour qui le caresse;
L'été mûrit, par ses chaleurs,
Les dons brillants de la jeunesse;
L'automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore;
L'hyver à l'instant les dévore,
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore:
Ainsi l'on peut toujours saisir

Les

Les moments heureux qui s'envolent ;
Fuyons les dangers du loisir :
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.

Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergeres :
Avec des fleurs & des chansons
Achetons leurs faveurs légeres ;
L'été s'approche, jouissons.

Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons séditieux
Souffloient du fond de la Norwége,
N'assiégent plus l'astre des cieux.
Le soleil pénetre la terre,
Et pompe jusques dans ses flancs
Les esprits, les germes brillants
Dont va se former le tonnerre.
Déja l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées :
Déja les faunes revenus
Cherchent les nymphes égarées ;
Zéphyre, d'un souffle épuré,
Ride la surface de l'onde.
La Nuit, de son trône azuré,
Répand ses pavots sur le monde,

Et son char, d'amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de mai,
Le Sylphe, amoureux des mortelles,
Vient chercher, parmi les plus belles,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légeres,
Il descend, invisible aux yeux,
Sur ces étoiles passageres
Qu'on voit tomber du haut des cieux.
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires
Où l'ignorance & la fierté
Captivent, sous des loix austeres,
Et la jeunesse & la beauté.
Le scrupule & l'inquiétude,
Enfants craintifs des passions,
La peur & ses illusions,
Veillent dans cette solitude;
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la serrure;
Sans bruit les rideaux sont ouverts,
Un enfant aimable & pervers
Enleve aux graces leur ceinture:
Pudeur, jeunesse, amour, nature,

Tous vos secrets sont découverts.
Déja d'une beauté naissante
Le Sylphe interroge le cœur :
Sa main timide & caressante
Cherche les traces d'un vainqueur.
L'épreuve est douce & dangereuse :
Si la belle a connu l'Amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hasard d'être malheureuse ;
Mais si le cœur qu'il a sondé,
A toujours sagement gardé
Le foible sceau de l'innocence,
Alors le génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.
De la beauté qu'il a jugée,
Il devient l'invisible époux.
Dans les bras du sommeil plongée,
Elle va, sans être outragée,
Jouir des plaisirs les plus doux :
Un essaim fortuné de songes
Sert les vœux du Sylphe enchanté :
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs mensonges.

Bientôt, sur un trône argenté,
Le prince aimable des génies
Transporte la jeune beauté

Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Emue, inquiette & charmée;
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flatteur,
Soutient dans les airs son courage:
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes cieux qu'elle envisage.
Les graces de son conducteur
Cachent le danger du voyage;
Son œil, avec sécurité,
Du zodiaque redouté
Contemple les signes funestes;
Sa main, avec témérité,
Mesure les cercles célestes.
Ces grands objets la touchent peu;
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu;
Rien ne la frappe dans les astres:
Sur la terre elle a vu du feu.
Déja son oreille murmure
Contre les célestes accords:
Une voix secrette l'assure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,

Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asyle que l'Amour
Préfere à la céleste plaine.
A peine a-t-elle desiré,
Que le char brillant qui la mene,
S'arrête sous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'instant les buissons fleurissent,
La vigne embrasse les ormeaux,
Les palmiers amoureux s'unissent,
L'air est peuplé de mille oiseaux.
C'en est fait, la jeune Sylphide
S'enivre du bonheur des dieux.
Mais le soleil brille à ses yeux;
Le songe fuit d'un vol rapide,
Et le Sylphe remonte aux cieux.



L'ÉTÉ.

CHANT SECOND.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête ;
L'été, chargé de blonds épics,
Etale ses riches habits,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs & les rubis.
Leve-toi, répands ta lumiere,
Brille, triomphe à tous les yeux ;
Poursuis la nuit dans sa carriere,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle & tremblante courriere.

Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages,
Déja les disciples des mages
Chantent le retour de l'été.
Abattu, triste & solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,
Le printemps soupire & pâlit
En voyant l'éclat de son frere.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or ;
L'amant dont vous pleurez l'absence ;

Vient ranimer par sa présence
Les feux dont vous brûlez encor.

Malheureux sang de Montézume,
Filles du soleil, accourez,
C'est pour vous que son feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le roi du firmament:
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console, pour un moment,
De la chûte de votre empire.

Il paroît; l'olympe rougit.
Le front des montagnes se dore.
Le lion céleste rugit,
En voyant l'astre qu'il adore.
Il paroît; ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes;
Le premier feu de ses regards
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée
Par son éclat vif & charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidelle amant du soleil,

De fleurs, de perles couronnée ;
La nature sort du sommeil,
Comme une épouse fortunée,
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux ;
Il brille, & l'ardeur de ses feux
La rend plus belle & plus féconde.

Tandis qu'au sommet d'une tour,
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mere d'Amour
Epure l'argent de ses aîles ;
Tout brûle des feux de l'été.
Le froid serpent caché sous l'herbe ;
S'éveille & dresse avec fierté
La crête de son front superbe ;
Son corps, en replis ondoyants,
Roule, circule, s'entrelace ;
Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace,
S'arment de regards foudroyants.
Bientôt, levant sa tête altiere
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussiere,
Et fait briller à la lumiere
Son aiguillon envenimé.
Foibles mortels, que le jour blesse ;

Éveillez

Éveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le ſoleil embraſſant les cieux
S'indigne de votre molleſſe.

Que devient l'homme quand il dort?
Emporté ſur l'aîle des ſonges,
Il vole au pays des menſonges,
Il touche aux rives de la mort.
Enviſagez ce globe immenſe,
Image des dieux qui l'ont fait:
La flamme nourrit ſa ſubſtance,
Ses feux répandent l'abondance,
Chaque rayon eſt un bienfait.
Au ſein des plus profonds abîmes,
Il enfante ces purs métaux,
Triſtes auteurs de tous les maux,
Peres féconds de tous les crimes:
Mais qui, ſagement répandus
Sur les beſoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'induſtrie;
Satisfont à tous les deſirs,
Et, tels que des ſources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaiſirs.

O ſoleil! ame univerſelle!
Toi dont les regards amoureux

Éclairent ces astres nombreux,
Dont l'azur des cieux étincelle ;
O toi ! qui suspends dans les airs
Ces torrents, ces mers vagabondes,
Qui, par mille canaux divers,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers ;
De l'été qui vient de renaître
Mûris les fertiles moissons,
Et reçois les foibles chansons
Que t'offre ma muse champêtre.
Déja de tes rayons puissants
Les campagnes sont pénétrées,
Eole des bleds jaunissants
Agite les ondes dorées.

O Cérès, presse ton retour :
Sur nos plaines le dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui l'a ravie.
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paroît ; ton cœur palpite,
Tes pas volent devant ses pas.
Quand tu l'appelles dans tes bras,

L'Amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes.
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes!
Pour un cœur noble & généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbere,
De retrouver le monde heureux,
Par les seuls bienfaits de sa mere!

Chaste Proserpine, à tes yeux,
Déja la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux.
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets;
Plus loin leurs meules entassées
Élevent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pirame,
Le vers à soie ourdit sa trame
Qui pare les dieux & les rois.
Les fraises parfument les bois.
L'épine enfante la groseille.
Mille fruits naissent à la fois,
Et, prête à remplir sa corbeille,
La nymphe hésite sur le choix.
Par-tout l'abondance circule.
L'homme n'est heureux que l'été.

L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un sallon pavé de marbre,
Respire-t-on un air plus frais,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux déesses des forêts ?
La Dryade en robe légere,
Brave, sous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs :
Et Pallas, coëffée en bergere,
Pour égayer les moissonneurs,
Danse à midi sur la fougere.
Le travail joint à la gaieté
Souffre & surmonte toutes choses ;
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur,
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre :
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines ;
Le plaisir, la gloire & l'espoir,

Font supporter toutes les peines.
Mais, déja plus vif & plus clair,
Le soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air :
Et le feu du ciel qui s'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et, dans leurs lits plus resserrées,
Les nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur
Qui, dans les sables de l'Afrique,
Egaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du tropique.
La terre rougit sous ses pieds ;
Des torrents de feu se répandent :
Et, par le soleil foudroyés,
Les monts & les rochers se fendent.
Les arbres à demi-couchés,
Sans fruits, sans seve & sans verdure,
Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la nature.

Quel sort ! quels horribles moments !
Il entend les rugissements
Des lions que la soif dévore :

Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore.
Assis sur un sable enflammé
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.

Pour nous, que le soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laissons voyager l'avarice;
Sur le gazon reposons-nous:
Tandis que l'ardente écrevisse
Embrase le ciel en courroux,
Ainsi qu'à la céleste troupe,
Pendant le regne des chaleurs,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits, l'esprit des fleurs.
La neige avec art préparée,
Aiguise nos sens émoussés;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.

Vénus se permet en été
Une modeste nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,
La Pudeur, sans être allarmée,

Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire :
L'esprit de soins débarrassé,
On passe le jour sans rien faire,
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous :
Si la chaleur est accablante,
Tous les remedes en sont doux.

Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins :
Junon vient déclarer la guerre
Au dieu protecteur des raisins.
Les voûtes du ciel s'obscurcissent,
L'air siffle, les antres mugissent ;
Mais bientôt les vents sont calmés,
Et les tempêtes dissipées
Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues,
Fait briller son arc lumineux ;
Déja les nymphes revenues,
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déja pressé par sa rivale
Le roi des astres moins ardent,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.

L'extrémité de ses rayons
Éclaire au loin la mer profonde,
Et, tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincelants,
Il ouvre à ses coursiers brûlants
Les barrieres de l'autre monde.

Oh ! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui, du fond des fontaines,
S'échappe & n'ose murmurer.
Vole sur l'aîle du mystere,
Amour ! il est temps de régner;
Vénus se promene à Cythere,
Et les Graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher,
Et suivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés à l'entour,
La dérobent à l'œil du jour.
Un buisson fleuri l'environne:

La tubéreuse & l'anémone
Entourent ses bords séduisants,
Et l'oranger qui la couronne,
Est parsemé de vers luisants.

Que Plutus d'une main fantasque,
Orne les bains de Danaé:
Thalie, Euphrosine, Aglaé
N'aiment que les beautés sans masque:
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,
Elles se baignent dans ses bras;
L'onde, en caressant leurs appas,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant bassin,
L'Amour poursuit les immortelles,
Et frappant l'onde de ses aîles,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce & molle rosée
Remplit le calice des fleurs;
La nuit, du trésor de ses pleurs,
Rafraîchit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers,
Danser les nymphes vagabondes:
Le parfum de leurs tresses blondes,
Se mêle à la fraîcheur des airs;
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes;
L'olympe, sans être irrité,

Offre l'appareil d'un orage,
Et par cette effrayante image,
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'été,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeunesse, loin du rivage,
S'élance & poursuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuses,
La cour du frere de Pluton!
Tombez, Nayades dédaigneuses,
Dans les bras nerveux de Triton!

O nuit! que vous voyez de charmes!
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'Amour, dans vos flots amoureux,
Trempe la pointe de ses armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les amants cherchent les fontaines:
Le feu qui consume leurs veines
S'accroît dans l'humide séjour.
Le bain ne guérit point leurs peines;
L'Amour seul peut calmer l'Amour.

Jadis, près des bords du Bosphore,
Dans les jardins du vieux Sélim,
Un ruisseau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Asie
Touchoient au bord de ce ruisseau.

En été, la belle Aſpaſie
Venoit reſpirer dans ſon eau;
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivoit le Sultan révéré.
Que l'orgueil des rangs ſe confonde!
L'eſclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du page infidele;
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiſeau de l'Amour,
Au billet caché ſous ſon aîle.
Il l'ouvre, il lit avec tranſport:

« Jeune Icoglan, bénis ton ſort;
» Le ruiſſeau, dont l'onde incertaine
» Dans ces bois aime à s'enfermer
» Par une route ſouterraine,
» Au ſein des mers court s'abîmer.
» Aſpaſie eſt prête à te ſuivre,
» Sois ſon pilote & ſon vainqueur.
» Si tu crains de ceſſer de vivre,
» Tu n'es pas digne de ſon cœur ».

Zulim conçoit tout le myſtere;
Un ſeul mot inſtruit un amant.
Le doux meſſager de Cythere
Devant lui vole lentement.
Rempli des plus douces allarmes,

L'esclave, au milieu des roseaux,
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle, son cœur palpite,
Il s'élanèe, il se précipite...
Mais en plongeant dans le canal,
Quel aspect le trouble & l'irrite?
Il voit son maître & son rival....
Comment sauver la favorite
Du fer, ou du cordon fatal?
Un baiser de feu le rassure...
Sultan! à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux & parjure,
A comblé l'audace & l'injure!...
Tous deux unis & confondus
Fendent, de leurs bras étendus,
Le sein de l'onde qui murmure.
Errants de détour en détour,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour:
L'effroi qu'inspire la nature,
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde,
Ils entrent dans la mer profonde,
Leurs regards implorent les cieux;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux,
Au pied d'un rocher solitaire:
Tous deux y volent, & les dieux
Conduisent la barque à Cythere.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIEME.

QUELS parfums remplissent les airs?
Où porter mes regards avides?
Des tapis plus frais & plus verds
Renaissent dans nos champs arides;
La nature efface ses rides,
Tous ses trésors nous sont ouverts;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'univers.
C'en est fait, la vierge céleste,
En découvrant son front vermeil,
Adoucit d'un regard modeste
L'ardeur brûlante du soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux;
Vertumne ramene Pomone,
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'automne.

O sœur aimable du printemps,
Tu viens acquitter ses promesses;

L'art de la rime n'est qu'un jeu;
L'expression suit la pensée,
Et mon ame au ciel élancée,
Vole sur des aîles de feu.
Dans cette aimable solitude
L'esprit captif sort de prison :
Le plaisir abrége l'étude,
Tous deux étendent la raison.

Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugés, tyrans des mortels,
Cédez à la philosophie
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atômes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mysteres développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La vérité, fille du temps,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apperçois leurs habitants.

Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ses Néréides.

La lumiere, dont ses couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.

Là nature anime les marbres;
L'air, le feu, la terre & les eaux,
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'est inutile,
Et la reine des animaux
Unit par différents anneaux
L'homme superbe & le reptile.
Fiers amants de la liberté,
Les êtres l'un de l'autre esclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout cede à la commune loi.
Terre orgueilleuse & téméraire,
Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi;
Obéis, remplis ta carriere,
Adore la source premiere
Des beaux jours qui te sont donnés:
Reçois & répands la lumiere
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple & des grands.

Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différents.
Ainsi ma muse s'abandonne
A son caprice renaissant;
Et, tandis qu'un dieu caressant
D'un double myrthe la couronne,
Le soleil moins éblouissant
Abrège les jours de l'automne.

Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles,
La vigne éleve ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux.
Ses fruits si funestes aux Perses,
Et si délicieux pour nous,
Confondent leurs couleurs diverses,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés & de pavis,
Mille grenades entr'ouvertes
Sement la terre de rubis.
Orange douce & parfumée,
Limons & poncirs fastueux,
Et vous, cédras voluptueux,

Couronnez l'Automne charmée :
Raisins brillants, dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse,
Pommes dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,
Tombez & renaissez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.

L'Amour que l'Automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Nayades timides ;
Le fruit sur la terre tombé,
Brille, s'éleve en pyramides,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbeilles,
Allez offrir au dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second printemps vient d'éclore,
Le ciel répand des rayons d'or.
L'amaranthe & le tricolor
Rappellent le regne de Flore ;
Et la campagne brille encor
Des douces couleurs de l'aurore.
Hesper commence à rayonner,
Io mugit dans les villages.

Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le soleil tombe & s'affoiblit ;
Montons sur ces rochers sauvages,
Allons revoir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit :
Ici des champs où la culture
Etale ses heureux travaux,
Une source brillante & pure,
Qui, par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois & des côteaux.
Là, des jardins & des berceaux
Où regnent l'art & l'imposture,
Des tours, des flèches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure :
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une mâsure ;
Plus loin, des villes, des châteaux,
Couverts d'une vapeur obscure.

Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horison que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris de la nature.

Mais la nuit au trône des cieux,
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images.
La sœur aimable du soleil
Se leve sur l'onde appaisée,
Et répand de son char vermeil
Le tendre jour de l'Elisée.
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'astre du monde ;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent sur la mer profonde.
La vague tremblante de l'onde
Brise & dissipe les rayons
De sa lumiere vagabonde ;
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes :
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité
Lorsqu'il en montre tous les charmes ;
Son regne est celui de l'Amour.

Sur les mers d'écume blanchies,
Neptune marche avec sa cour,
Et de nos flottes enrichies
Eole presse le retour.
Conduits par la main des Syrenes,
On voit de loin nos pavillons

Tracer d'innombrables fillons
Sur le fein des humides plaines.

Tandis que l'océan charmé,
Contemple fon vafte rivage,
Le nord tout-à-coup enflammé
Devient le fpectacle du fage,
Et l'effroi du peuple allarmé.
Une lumiere étincelante
Embrafe le voile des airs,
Avant-couriere des hyvers.
Quelle autre aurore plus brillante
S'éleve au milieu des éclairs ?
Les dieux ont ils, dans leurs balances,
Pefé le fort des nations ?
Emu par nos divifions,
Le ciel fait-il briller fes lances ?
Ses feux & fes rayons épars,
Ses colonnes, fes pyramides,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux fanglants du dieu Mars.

Voilà les nombreufes armées,
Voilà les combats éclatants,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les préfages conftants.
La frayeur naiffoit du preftige,
Mais nos regards plus fatisfaits.

Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.

Brillez, aurore boréale,
De la nuit éclairez la cour,
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour,
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.

Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux;
Vulcain rallume ses fourneaux;
Et la troupe du vieux Silene
S'éveille au pied de nos côteaux.

Au bruit des meutes de Diane
Les bacchantes ouvrent les yeux;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane:
Ce dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scene des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'Amours qui chantent ses louanges.
On voit danser devant son char
Les Satyres & les Dryades.
Un Faune enivré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades.
Les Jeux qui le suivent toujours,

Répandent des fleurs sur ses traces.
Ses tigres, conduits par les Graces,
Sont caressés par les Amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Egipans, Centaure, Silvains,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.

Le soleil voit, en se levant,
La marche du vainqueur du Gange,
Et porté sur l'aîle du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les présents de l'Automne;
A ses yeux, la jeune Erigone
Folâtre & n'ose l'approcher.
Le nectar tombe par cascade,
L'onde & le vin sont confondus:
Et l'urne de chaque Nayade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée:
Tout boit, tout s'enivre, tout rit;
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.

Le myrthe aux amours favorable;
A dérobé moins de plaisirs,

Que

Que cet arbuste vénérable
N'a vu couronner de desirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi :
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges :
Ses charmes ramenent toujours
La folie au temple des sages,
La raison au sein des amours.

Arcis aussi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant,
Où l'ame éprouve le tourment
De desirer ce qu'elle ignore.
Plus belle & moins jeune que lui ;
Thémire, semblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne.
L'Amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déja charmée ;
Acis avoit besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits,
Les roses du teint se flétrissent :
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis.

Aimer de nouveau c'eſt renaître ;
Ce fût ſous ce berceau champêtre ;
Que ſon cœur long-temps indécis,
Choiſit enfin ce jeune maître.

Etouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage ſombre
S'éleve & retombe à l'entour.
La raiſon demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conſpires
A rendre ce berceau charmant !
Viens cacher l'amante aux ſatyres ;
Aux nymphes dérobe l'amant.

Malheureuſe d'être inhumaine ;
Honteuſe de ne l'être pas,
Thémire repouſſe, avec peine,
Acis qu'elle appelle en ſes bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de ſéduire la candeur :
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée, éperdue,
Tour à tour ſe laiſſe emporter
Au plaiſir de s'être rendue,
A la gloire de réſiſter.
Eclairés d'un jour favorable,
Les yeux de ſon amant aimable,

Sur les foibles traces du temps,
N'ont vu que les fleurs du printemps.
Heureux âge de l'indulgence,
Où les dégoûts sont inconnus;
Où tous les feux, d'intelligence,
Conspirent pour la jouissance;
Où toute mortelle est Vénus.

Thémire n'a point de rivale,
Le feu dont Acis est brûlé,
De leurs ans remplit l'intervalle:
Et l'Amour, aux cieux envolé,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du regne de Bacchus
Annonce ces combats aimables,
Où les satyres sont vaincus
Par les nymphes infatigables.
Jours fortunés, mais peu durables!
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ses aîles redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées,
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.

Entassés comme des nuages,
Mille oiseaux traversent la mer.
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris sauvages;
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes,
Et Vertumne, en pleurant nos pertes;
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde:
Borée en sa prison rugit.
La mer qui s'enfle, écume, gronde;
Et son rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des deserts;
Et les Hyades, dans les airs,
Ont renversé leurs froides urnes;
Vents, triomphez en liberté.
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté:
Que sert un reste de parure,
Quand on a perdu la beauté?
Dispersez ces feuilles séchées,
Dévorez ces plantes couchées,
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaisois à tous les yeux,
Saison si belle & si féconde,
Automne, reçois mes adieux.

L'HYVER.

CHANT QUATRIEME.

Les vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs désolés,
Et de nos humbles bergeries
Les fondements sont ébranlés.
Déja les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons;
L'Amour vient réchauffer ses aîles
Au feu mourant de nos tisons:
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses freres volages
L'empire bruyant des cités.

Foibles esclaves de Cythere,
Fuyez nos plaisirs innocents,
Dérobez-vous aux traits perçants
Que lance le noir sagittaire.
Le regne de l'art imposteur
Commence où la nature expire.
Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient son empire.

La nouvelle Perſépolis
Vous ouvre ſes portes dorées :
Chaſſez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées,
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.

Pour nous, que la paix & les ris
Enchaînent ſous des toîts ruſtiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaiſirs aſiatiques.
Croyez qu'au fond de ce château
La joie invente auſſi des fêtes.
Malgré les torrents du verſeau,
Le ſouffle glacé des tempêtes
Epargne le myrte nouveau,
Dont les plaiſirs parent nos têtes.

Ce n'eſt pas à la cour des rois
Qu'habite la paiſible Aſtrée :
Il faut que l'ame quelquefois
Au ſein du tumulte enivrée,
Revienne dans le fond des bois,
Trouver ſa raiſon égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de ſon ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un cenſeur qui le blâme :

Peut-on se fuir & s'estimer !
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même
A perdu le droit de s'aimer.

Pourquoi déserter nos campagnes,
Quand les sauvages aquilons
Chassent du sommet des montagnes
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aspect des miseres humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux ;
Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse ;
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit.
Trop fiere de ses avantages,
La ville détourne les yeux
Du sombre tableau des villages
Dont les toîts, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des cieux.

Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point, dans nos hameaux,
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.

Auprès d'un foyer magnifique,
On bénit le farouche Hyver,
Qui, dans un sallon pacifique,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misantropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas.

Ainsi le Luxe, dans ses bras,
Engourdit notre ame assoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans des intrigues puériles
Nous épuisons nos cœurs stériles,
Moins sensibles que délicats.
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatients & bientôt las:
Nous traînons nos jours inutiles;
Nous rêvons, nous ne vivons pas.

Loin de moi le triste systême
De censurer d'heureux loisirs:
C'est en faveur du plaisir même
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'hyver pour le sage:
La terre, qu'Eole ravage,
Plaît encor dans sa nudité;
Les monts entourés d'un nuage,
Imposent par leur majesté;
L'aspect de Neptune irrité

Frappant en fureur son rivage,
Répand sur tout un paysage
L'ame, la vie & la fierté;
Et la campagne plus sauvage,
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des éléments,
L'hyver lui-même a des moments
Où les ruines de la nature
Plaisent encore à ses amants.
Nos hameaux auroient plus de charmes
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arrosoient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les cités.

La terre, en esclave servile,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs ses bienfaits!
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,
Si nos laboureurs, qui frissonnent
Sous leurs toîts de chaume couverts,
Jouissoient, du moins les hyvers,
De l'abondance qu'ils nous donnent;
Si le fleuve de nos trésors,
Long-temps égaré dans sa course,
Remontoit enfin vers sa source
Pour enrichir ses premiers bords;
Alors la misere effrayante,

Dont la main foible & suppliante
Implore un secours refusé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prosperes,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos peres,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux esclaves involontaires,
Que le fer sanglant du vainqueur,
Ou que la bassesse du cœur,
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili.
Chassez l'indigence importune,
Et le village est ennobli.
La gloire y suivra la fortune,
J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybele,
Forçons la paresse rebelle
A surmonter la pauvreté;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons sa fécondité.
Déja, sur la neige endurcie,
L'hyver commence ses travaux;
Déja la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit aux pieds des montagnes.

Et le plus groſſier des métaux
Devient le tréſor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguiſe ſur la meule agile ;
La chaſſe diſpoſe ſes rets ;
La fournaiſe épure l'argile ;
Vulcain change en verre fragile
La fougere de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient.
Pour former nos ſimples tapis,
La paille & le jonc ſe marient ;
Nos vœux, nos beſoins qui varient,
Réveillent les arts aſſoupis.

L'ennui, ce tyran domeſtique,
Dans nos hameaux eſt ignoré :
Ici le paſteur déſœuvré
Façonne ſon ſceptre ruſtique ;
Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuſeau gothique ;
Et ſur un banc mal aſſuré,
La bergere la plus antique
Chante la mort du Ballafré,
D'une voix plaintive & tragique.
O que ces objets innocents
Ont de droit ſur l'ame d'un ſage !
La campagne la plus ſauvage
Porte le calme dans nos ſens.

Les loix de la philosophie
Naissent du principe du goût :
Ce qu'on aime on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude.

Jadis l'hyver, loin de Paris,
Effrayoit ma folle jeunesse :
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimats,
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats,
Qui, pour embrasser la prairie,
Ouvre, étend & courbe ses bras ;
Ces lieux pour moi remplis d'appas,
Etoient jadis la Sibérie.
Jusques dans l'ombre des déserts,
Le bruit séduisant des théatres
Venoit étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe environné des arts,
Roi d'une ville singuliere,
Changeoit le village en chaumiere,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs campagnards.

Marqués du crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un ſpectacle aimable & fantaſque,
Où l'on prodigue, ſous le maſque,
Le menſonge & la vérité :
L'aſyle élégant & champêtre,
Où deux amants ſont renfermés,
Moins par le plaiſir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître ;
Ces longs ſoupers où l'on redit
Toute l'hiſtoire de la veille,
Où l'enjoûment ſe refroidit
Si la ſatyre ne s'éveille ;
Où le vaudeville fatal
Eſt modulé par les orphées ;
Où le vin verſé par les fées,
Coule dans l'or & le criſtal ;
Enfin le tumulte & l'orgie,
Vénus & ſes temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos deſerts ;
Tout, au ſéjour de la licence,
Appelloit mon cœur égaré :
La ville avoit défiguré
L'heureux ſéjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conſeils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'eſt guéri

Les loix de la philosophie
Naissent du principe du goût:
Ce qu'on aime on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout;
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude.

Jadis l'hyver, loin de Paris,
Effrayoit ma folle jeunesse:
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimats,
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats,
Qui, pour embrasser la prairie,
Ouvre, étend & courbe ses bras;
Ces lieux pour moi remplis d'appas,
Etoient jadis la Sibérie.
Jusques dans l'ombre des déserts,
Le bruit séduisant des théâtres
Venoit étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe environné des arts,
Roi d'une ville singuliere,
Changeoit le village en chaumiere,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs campagnards.

Marqués du crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un ſpectacle aimable & fantaſque,
Où l'on prodigue, ſous le maſque,
Le menſonge & la vérité :
L'aſyle élégant & champêtre,
Où deux amants ſont renfermés,
Moins par le plaiſir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître ;
Ces longs ſoupers où l'on redit
Toute l'hiſtoire de la veille,
Où l'enjoûment ſe refroidit
Si la ſatyre ne s'éveille ;
Où le vaudeville fatal
Eſt modulé par les orphées ;
Où le vin verſé par les fées,
Coule dans l'or & le criſtal ;
Enfin le tumulte & l'orgie,
Vénus & ſes temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos deſerts ;
Tout, au ſéjour de la licence,
Appelloit mon cœur égaré :
La ville avoit défiguré
L'heureux ſéjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conſeils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'eſt guéri

Moins notre eſprit a de lumiere ;
Moins il éclaire nos vertus.

Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naiſſants de toutes parts ?
Loin de moi ſemblable impoſture,
Les arts fécondent la nature,
Nos vices corrompent les arts.

Telles ſont les ſages penſées
Dont j'aime à nourrir ma raiſon,
Tandis que les neiges preſſées
Couvrent le toît de ma maiſon.
Seul, & ſouvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre ſembloit, au printemps,
Régner ſur tout le payſage :
La mouſſe & la rouille du temps
Déceloient ſeules ſon grand âge :
Ses rameaux penchés à l'entour
Formoient un temple pour les Graces ;
A ſon pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre

Des aquilons impétueux ;
Inébranlable & fastueux,
Il fouloit le sein de la terre :
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majestueux.
Quels dieux ont causé sa ruine ?
Un bûcheron foible & courbé
A frappé l'arbre en sa racine,
Le roi des forêts est tombé.

Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemblé, police & gouverne
Tous les bergers de ces états.
Dans cette grotte mal taillée,
La sœur aimable de l'Amour,
Appelle sur la fin du jour
Nos bergeres à la veillée.
L'amant d'Io débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé,
Lizette & la jeune Philene.
Des arbres en cercle arrondis,
Forment le rustique théatre
Où la villageoise & le pâtre

S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumiere,
Que l'air agîte & fait pencher,
Découvre à l'assemblée entiere
La profondeur de ce rocher.

C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des moments;
Nos fêtes dans ces lieux charmants
Naissent sans être préparées:
La Romance, le Fabliau
Nous content leurs douces fornettes.
Ici les fastes de Clio
Sont des recueils de chansonnettes.
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infideles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galants & les plus belles:
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accusé doit répondre.
Le juge ordonne, on obéit;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un soir dans ce sénat champêtre,
Eglé, bergere de vingt ans,
Nous dit qu'elle sçauroit, peut-être,
Une histoire de son printemps;

Alors toute la troupe émue
Se rapprocha pour écouter ;
Le seul Myfis baiffoit la vue,
Eglé commença de conter :

« Une bergere affez jolie
» Donna fon chien à fon vainqueur ;
» Quand elle eut fait cette folie,
» Il fallut bien donner fon cœur.
» En aimant on fe croit aimée ;
» Comment ne l'eût-elle pas cru ?
» Le pouvoir qui l'avoit charmée,
» A chaque inftant s'étoit accrû.
» Plus fa foibleffe étoit extrême,
» Plus l'amant devint impofteur ;
» Hélàs ! comment croire menteur
» Un berger qui dit, *je vous aime* ?
» Un cœur fincere ne craint rien,
» Mais cette affurance eft fatale :
» La bergere apperçut fon chien
» Sur les genoux de fa rivale.
» Le voile alors fe déchira :
» Tout fut changé dans la nature ;
» L'amour, le temps, rien ne pourra
» Guérir fa profonde bleffure ;
» Je la connois, elle en mourra »....
A ces mots Eglé fond en larmes,
Et Myfis tombe à fes genoux :

» Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes
» Mon cœur s'est éloigné de vous ?
» Le supplice est égal au crime ;
» J'étois aimé, je suis haï ;
» Je vivrai, je mourrai victime
» De mon amour que j'ai trahi....
» Mon cher Mysis, Eglé t'adore ;
» Jamais tu ne fus condamné :
» Si ma fierté t'accuse encore,
» Mon cœur t'a déja pardonné ».
Elle dit, sa voix affoiblie
Expire, & Mysis à ses pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célebre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur,
Deviennent, quand il les répare,
La source de notre bonheur.

Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans les plaisirs ;
L'art d'adoucir sa destinée,
Est l'art d'occuper son loisir.
Le sauvage de la Norwége,
Cet automate fainéant,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant,

Dans nos plus tristes solitudes,
Croiroit voir l'isle des Amours;
Les nuits que nous trouvons si rudes,
Seroient pour lui les plus beaux jours.

Jouissons de nos avantages;
Quittons en foule nos villages!
Le vent se leve à l'orient,
Et le ciel vainqueur des orages,
Nous montre un visage riant.
L'hyver plus vif & moins à craindre
A levé son voile odieux;
La terre cesse d'être à plaindre.
Quand le soleil brille à ses yeux.
Déja les neiges des montagnes.
Resplendissent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes
Etale ses plis argentés;
La goutte d'eau que l'air épure
Se change en perle en se formant.
L'hyver dans toute sa parure
Nous montre sa riche ceinture,
Et des chaînes de diamant,
Semblent resserrer la nature.

Fleuve dont le cours inégal
Arrose nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cristal

Borée emprisonne tes ondes !
Nos villageoises vagabondes,
Osent parcourir ton canal.
Et toi ! montagne infortunée,
Séjour éternel des hyvers,
Où la nature abandonnée
Regne sur des tombeaux ouverts;
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abîmes si profonds,
Que la faim rend impitoyables,
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monstres sauvages,
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages.
Foudroyons ces lions dévorants,
Ces ours destructeurs de la terre;
Que la chasse, ainsi que la guerre,
Nous arment contre nos tyrans!
Défendons nos hameaux tranquilles;
Sauvons nos bergers & nos biens,
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos citoyens.
La santé, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux,
Et nous verrons, avec l'année,
Eclorre des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'univers,

Bientôt la seve renaissante
Fondra les glaces des hyvers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le nord,
S'endormiront dans la caverne
Où regnent Borée & la Mort.
La beauté, la force, la vie,
Rendront à la terre ravie,
Et ses trésors & ses couleurs.
La peine du plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.

Délice de la double cime,
Toi, dont les vers mélodieux
Rendirent Euterpe sublime,
Et les hameaux dignes des dieux;
Virgile! reçois mon hommage;
Ma muse, au pied de ton autel,
Dépose, en tremblant, un ouvrage
Que ton nom peut rendre immortel.

MADRIGAL.

QU'ON a de peine à se guérir
D'une amoureuse frénésie :
En vain, quand l'ame en est saisie,
La raison vient nous secourir ;
Elle a beau compter & nous dire
Qu'un sage jamais ne soupire ;
Les amants en font peu de cas ;
Ce mal est grand autant qu'à craindre ;
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le souffre pas.

SAINT-PAVIN.

MADRIGAL.

UN aveugle au matin vous remit en mémoire,
Qu'aujourd'hui, de mon saint, on célebre la gloire,
Et vous fait m'envoyer les présents les plus doux.
Ah ! mon bonheur seroit extrême,
Si cet aveugle étoit le même,
Qui nuit & jour me fait penser à vous.

ÉPITRE

ÉPITRE

*A M. le Comte de P***, à Metz.*

VOUS qu'Amour n'embrasa jamais
Que d'une ardeur folle & légere,
Qui, de sa faveur passagere,
Vous fit trop payer les attraits :
Au pays de la synagogue
Vous avez bien changé de ton ;
Vous parlez comme Céladon,
Et votre lettre est une églogue
Digne des rives du Lignon.
Déja ce nouveau zele éclate ;
As-tu cru que le désespoir
Me fît échapper à l'ingrate ?
Ah ! n'est-ce rien que de la voir ?
Quoi ! de mon printemps qui commence,
Perdrois-je ainsi le plus beau jour,
A gémir des maux de l'absence,
A soupirer pour le retour ?
Laisse-moi, sagesse sévere ;
Loin de moi porte la lumiere
Qu'épand ton lugubre flambeau ;

Pour mieux nous cacher nos disgraces ;
Le dieu dont j'ai suivi les traces,
Couvre nos yeux de son bandeau ;
Qu'il regle encor mes destinées,
Qu'il m'inspire encor des chansons ;
Et pour mes dernieres années,
Vous aurez d'utiles leçons.

Ovide banni d'Italie
Par le maître de l'univers,
Mais toujours amant de Julie,
Soupire ses plus tendres vers ;
Et, sans qu'il arme son courage
Contre le sort & ses rigueurs,
Pour lui, dans ce climat sauvage,
L'Amour qu'il a chanté fera naître des fleurs.

Arbitre de délicatesse,
Maître habile en l'art du plaisir,
Pétrone, au tyran qui le presse,
Accordera-t-il un soupir ?
Non, comme au sein de la mollesse,
Il semble goûter le repos.
Héros que forma la sagesse,
Sçûtes-vous mieux braver les maux ?
Ici comme eux, auprès d'une maîtresse,
Brave le sort moins irrité ;
De cette coupe enchanteresse

Goûte à longs traits la volupté,
Et tant que durera l'ivresse
Laisse ignorer à ta jeunesse
Si, c'est erreur ou vérité.
Heureux si la coquetterie,
Les soupçons du repos enfants séditieux,
De cette chaîne qui vous lie,
Ne viennent point rompre les nœuds.
Puisse à jamais la jalousie
S'éloigner de vos tendres jeux;
Que sa beauté toujours fleurie
Fasse le plaisir de tes yeux,
Et ton amour, le bonheur de sa vie!

DE GÉNONVILLE.

MADRIGAL.

DEVANT moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, me regarde avec peine.
Loin de moi, j'apprends que son cœur,
Rend à mes feux plus de justice:
« Amour! souffres-tu ce caprice?
» Ne serai-je jamais présent à mon bonheur »?

LA SABLIÈRE.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DUBOIS,

Actrice de la Comédie Françoise.

LE Sentiment, ce dieu si tendre,
Et le Goût, ce dieu séducteur,
Applaudissoient au spectateur
Qui se plaisoit à vous entendre.

« C'est mon souffle qui l'anima »,
Disoit l'un, « Dubois me doit l'être.
» Moi, dit l'autre, « je suis son maître;
» Car c'est Clairon qui la forma.

M. DE SAUVIGNY.



ÉLÉGIE.

Où fuyez-vous, plaisir? où fuyez-vous, amours?
De mon printemps compagnons si fideles,
Vous sembliez à mes pas attachés pour toujours.
Commencez-vous à déployer vos aîles
Pour m'enlever votre secours,
Lorsque le reste de mes jours
Est menacé d'ennuis & de langueurs mortelles?
J'oppose en vain l'abri de mille cheveux blonds
Aux redoutables aquilons:
Du long hyver qui cause nos allarmes,
Je ne sçaurois vous rassurer,
Et vous me privez de doux charmes
Qui, contre les assauts que l'âge vient livrer,
Pourroient être mes seules armes.
Eh, quoi! le tendre souvenir
De notre liaison constante,
Ne sçauroit-il vous retenir?
Lui qui, dans sa douceur charmante,
Ne cesse de m'entretenir;
Et que je ne sçaurois bannir,
Quoique les biens qu'il me présente
Grossissant les maux à venir,
Redoublent ma peine présente!

R ij

Hélas ! dans cette autre saison,
Où la sagesse & la raison,
A vos projets se montrent si contraires ;
Dans les temps rigoureux de vos divisions,
Préférai-je jamais leurs avis salutaires
A vos douces illusions ?
Mais de cette vieille querelle
Il faut perdre le souvenir.
Vos intérêts communs doivent vous réunir,
Pour soutenir ensemble une guerre nouvelle.
Plaisirs, amours, ah ! daignez revenir :
C'est la raison qui vous appelle.
Lasse déja de sa tranquillité,
De ses propres états bannie,
Elle craint plus sa propre autorité,
Que votre douce tyrannie ;
Et consent avec vous de voir la volupté,
Quelquefois même la folie.
Mais rien ne vous réconcilie....
Entr'elle & vous, il n'est point de traité ;
Soit que la raison gronde, ou que la raison prie
Les volages amours n'ont jamais écouté.
Déja cette troupe indocile,
Loin de moi commence à voler ...
Aidez-nous à la rappeller,
O muse légere & facile !
Qui, sur le côteau d'Hélicon,
Vintes offrir au vieil Anacréon, ...

Cet art charmant, cet art utile,
Qui sçait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison.
Vous qui, de mille fleurs sur le Parnasse écloses,
Amusiez près de lui les graces & les ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris,
Sous tant de couronnes de roses;
Vous qui, malgré la pesanteur des ans,
Aux belles danses de la Grece,
Donniez à ses pas chancelants,
Et la cadence & l'allégresse;
Vous qui, pour réparer l'absence des amours,
Vintes offrir cette charmante lyre,
Et gracieusement sourire
A l'Anacréon de nos jours;
Qui lui prêtez les couleurs vives,
Dont il peint les divinités
De ces délicieuses rives
Qui de Saint-Maur couronnent les beautés;
Qui, dans des antres écartés,
Parmi d'agréables convives,
Faites asseoir à ses côtés
Les graces simples & naïves:
Qui le conduisez par la main
Du doux séjour de la paresse,
Dans le difficile chemin
De la plus sublime sagesse;
Qui, sur son air & ses discours,

Répandez une douce joie,
Et fourniſſez l'or & la ſoie
Dont la Parque file ſes jours.
Ah ! ſi vous preniez ſoin du reſte de ma vie
Avec cette même bonté,
Je la croirois en ſûreté ;
Mais, fille du ciel, je vous prie,
Ne me livrez jamais à celle de vos ſœurs
Qui fait payer ſi cher ſes plus froides douceurs :
Par qui, comme d'une furie,
Un malheureux eſt agité ;
Et qui détruit les douceurs de la vie,
Sous le frivole eſpoir de l'immortalité.
De ce deſir je ne ſuis point tenté.
Pour adoucir les maux de la vieilleſſe,
Je voudrois ſeulement, avec facilité,
Sçavoir mêler quelque délicateſſe,
A beaucoup de ſimplicité.

Ce fut ſur cette piece, faite à l'âge de 80 ans, que le Marquis de Saint-Aulaire fut reçu à l'Académie Françoiſe.



ALEXANDRINE.

ALLÉGORIE

A Madame la Duchesse DE VILLARS,

Qui a quitté le rouge à vingt-deux ans.

DAME d'esprit, de corps qu'elle étoit belle!
Trop belle, hélas! de plus de la moitié:
Comment le ciel rassembla-t-il en elle
Ce qu'on envie & ce qui fait pitié?



Alexandrine, objet tant admirable,
Trésor d'esprit, de talents & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable;
Oui tous les dons, & ne le sçaviez pas.



On me dira: « Voyez la belle histoire!
» On est charmante; on l'ignore: non, non:
» Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
» La plus modeste en a quelque soupçon ».

*

Non ; celle-ci ne connoît, ne reſpire
Rien que vertu, c'eſt ſa beauté, ſon bien.
Comment ſonger aux erreurs qu'elle inſpire !
Elle jugeoit tous les cœurs ſur le ſien.

*

Je vis encor, lorſqu'elle alloit au temple,
Les yeux s'ouvrir & les cœurs ſe troubler :
Un ſeul moment, ſi-tôt qu'on la contemple,
Adieu raiſon, il n'en faut plus parler.

*

L'un ſe diſoit : « Moi, ſa vertu m'enchante ;
» Non ſa beauté ; c'eſt un frêle ornement.
» L'autre penſoit : que mon ame eſt contente !
» J'aime l'eſprit, & le ſien eſt charmant. »

*

O gens de bien ! c'eſt ainſi qu'on s'abuſe.
Repect, eſtime eſt langage emprunté.
Sous un faux nom le ſentiment s'excuſe,
Tout eſt amour auprès de la beauté.

*

Mais ſes amants, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, diſſimulent leurs maux.
On la connoît ; le devoir ſeul l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

*

L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat se produit sur ses pas;
Brillants atours, mines, mots à la mode
Sont employés; on ne l'apperçoit pas.

*

De tels muguets que l'engeance est méchante!
Malheur à qui s'en laisse environner!
Ils vont lorgnant une rose naissante,
Se disputant l'honneur de la faner.

*

En vers galants, faits pour Alexandrine,
Notre indiscret son amour étala:
Les voici tels qu'un jour, à la sourdine,
Sur sa toilette un grison les coula.

*

»Si vous jugez crimes impardonnables
»Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
»Vous ne verrez jamais que des coupables;
»Mais, croyez-moi, je le suis plus qu'eux tous».

*

Fuyons, dit-elle, en sa douleur profonde,
Allons gémir au fond des monuments:
Comment peut-on vivre encor dans le monde,
Quand, par malheur, on y fait des amants?

*

Dès cet instant, voilant toujours ses charmes
Dans l'appareil du plus funebre deuil,
Pour passe-temps, elle versoit des larmes,
Et pour sopha elle avoit un recueil.



Dans son printemps voir le talent de plaire
Comme un malheur; vouloir s'en délivrer:
Quel rare exemple! Un ange de lumiere
Vint, tout exprès, du ciel pour l'admirer.



O chérubins! tremblez, elle est trop belle;
Fermez les yeux, craignez un tel écueil:
La chûte, hélas! est bien plus naturelle
De succomber à l'amour qu'à l'orgueil.

M. DE MONCRIF.

La naïveté, la finesse & le naturel qu'on remarque dans cette piece, la rendent très-piquante.



ÉPITRE

A MADEMOISELLE ARNOULT,

Actrice de l'Opéra.

FLORA jadis brilloit dans Rome;
Confuls, édiles & queſteurs,
Tous ces héros que l'on renomme
Etoient ſes humbles ſerviteurs.
On briguoit l'honneur de ſes chaînes;
A ſa voix naiſſoient les beaux jours;
A ſes pieds les aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En loix érigeant ſes caprices,
Elle ſoumit ces fiers vainqueurs;
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la reine des fleurs,
Et lui fonda des ſacrifices.
Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre ſa couronne;
Détruiſant ce que Rome a fait
C'eſt tout Paris qui te la donne.

Reçois notre hommage & nos vœux ;
Livre ton cœur à nos careſſes ;
C'eſt la crainte qui fit les dieux ;
Mais l'amour ſeul fait les déeſſes.
Que dis-je ? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de SOPHIE ?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laiſſe l'Olympe radieux
A la céleſte bourgeoiſie,
Que l'on adore & qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux.
C'eſt là que je te déifie,
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Pſyché, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour ſi tu peins les flâmes,
Si tu fais gémir la douleur ;
Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi, par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma SOPHIE,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchants de Polymnie,

Et le silence de Vénus ?
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorsque, rendue à ses amants,
Jamais heureux, toujours contents;
Tu sçais, par ton humeur folâtre,
Suspendre & charmer leurs tourments!
Lorsqu'on te voit, sans étalage,
Sans apprêts & sans dignité,
Prêtresse de l'Amour volage,
Cueillir, avec légéreté,
Cette fleur de libertinage
Qui ressemble à la volupté:
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux despotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours si bien faits pour l'être.

Tu proscris les airs imposants,
Les tons burlesques, les caprices
Des altesses de nos coulisses,
Qui traitent en impératrices,
Et leurs valets & leurs amants.

Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de Ninon,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture.

Chez toi l'on badine & l'on rit
La gêne y semble supportable ;
Et l'on y cache son esprit,
Afin d'en être plus aimable.

Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystere,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin d'un public triste & févere,
Dont l'œil persécuteur nous suit.
C'est-là que, sur une ottomane
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est-là que, plus vive & plus belle,
Le feu, la gaieté dans ses yeux,
Hébé verse le punch aux dieux
Qui ne s'enivrent qu'avec elle.
C'est-là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table,
Entre le plaisir & l'amour.

Quelle volupté, ma SOPHIE!
Que sont les biens & la grandeur ?
Va, ce délire est le bonheur ;
Il est le charme de la vie.

Crains

Crains de former de nouveaux nœuds :
Toujours folle, & toujours tranquille,
Laiſſe errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux ;
Ton indifférence en fait mille.

M. DORAT.

MADRIGAL.

APRÈS de longs ſoupirs, j'ai fléchi ma Climène ;
Depuis cet heureux jour, je ſens mourir un feu
Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine :
Hélas ! ſi tes plaiſirs doivent durer ſi peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine ?

CHAULIEU.



ÉPIGRAMME.

Au mois de mai, se baignant dans la Seine,
Certain badaut y tomba dans un creux.
Quelques nageurs se donnerent la peine
De l'en tirer : c'en étoit fait ; sans eux
Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappella ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin ayant repris courage,
« Beau Sire-Dieu ! cria-t-il hautement,
» De me baigner si désormais l'envie
» Me revenoit, daignez me la changer :
» Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie
» Qu'auparavant je ne sçache nager ».

BARATON.



LEÇONS

AUX ENFANS DES SOUVERAINS.

Aux fils des souverains je consacre mes sons.
Venez, princes; nos champs vous offrent des leçons.
Jadis des dieux bergers fouloient les fleurs champêtres,
Un trône de gazon vous attend sous des hêtres:
Vous porterez un jour le doux nom de pasteur;
Ce nom est, pour un roi, le nom le plus flatteur;
Des devoirs qu'il impose aimez à vous instruire.
Le ciel, dans ses décrets, vous réserve à conduire
Un troupeau qui, docile aux loix de ses bergers,
Ne s'égare jamais sur des bords étrangers.
Il est dans nos hameaux des Socrates champêtres;
Les rois, vous diront-ils, sont plus peres que maîtres.
Le premier trône étoit un gazon façonné,
Et le premier monarque un pasteur couronné.
La douceur du berger, ses soins, sa vigilance,
Sont les devoirs des rois au sein de leur puissance.
Trop heureux s'ils goûtoient la paix que nous goûtons!
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
De fertiles guérets, de rians paysages,
Les moutons bondissans sur de gras pâturages,
Des muses de nos bois les paisibles combats

Non ; celle-ci ne connoît, ne respire
Rien que vertu, c'est sa beauté, son bien.
Comment songer aux erreurs qu'elle inspire !
Elle jugeoit tous les cœurs sur le sien.

*

Je vis encor, lorsqu'elle alloit au temple,
Les yeux s'ouvrir & les cœurs se troubler :
Un seul moment, si-tôt qu'on la contemple,
Adieu raison, il n'en faut plus parler.

*

L'un se disoit : « Moi, sa vertu m'enchante ;
» Non sa beauté ; c'est un frêle ornement.
» L'autre pensoit : que mon ame est contente !
» J'aime l'esprit, & le sien est charmant ».

*

O gens de bien ! c'est ainsi qu'on s'abuse.
Respect, estime est langage emprunté.
Sous un faux nom le sentiment s'excuse,
Tout est amour auprès de la beauté.

*

Mais ses amants, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, dissimulent leurs maux.
On la connoît ; le devoir seul l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

*

L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat se produit sur ses pas ;
Brillants atours, mines, mots à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

✻

De tels muguets que l'engeance est méchante !
Malheur à qui s'en laisse environner !
Ils vont lorgnant une rose naissante,
Se disputant l'honneur de la faner.

✻

En vers galants, faits pour Alexandrine,
Notre indiscret son amour étala :
Les voici tels qu'un jour, à la sourdine,
Sur sa toilette un grison les coula.

✻

« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables ;
» Mais, croyez-moi, je le suis plus qu'eux tous ».

✻

Fuyons, dit-elle, en sa douleur profonde,
Allons gémir au fond des monuments :
Comment peut-on vivre encor dans le monde,
Quand, par malheur, on y fait des amants ?

✻

MADRIGAL.

Ce n'est qu'aux champs qu'Amour est sans feintise,
Toujours enfant, il n'y paroît que nu;
Mais à la cour toujours il se déguise,
Changeant sa voix & son air ingénu;
Ce sont deux dieux. L'un discret, retenu;
Fidele, il craint de se faire connoître.
L'autre volage, & charmé de paroître,
Aux yeux de tous fait briller son flambeau:
Qui le voudra suivre ce dernier maître?
Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.

M. Ferrand.

Ce madrigal est rare.

ODE

A LA SAGESSE.

SAGESSE, don du ciel ! ô seul bien véritable !
Mere de la solide paix,
Source de la gloire durable,
Puisses-tu, dans mon cœur, habiter pour jamais !

*

Sans toi le repentir marcheroit à ma suite,
Conduis ma main dans mes écrits,
Ouvre les yeux sur ma conduite,
Mais sans effaroucher les amours & les ris.

*

De ces tendres enfants l'essaim vif & folâtre
Sur tes pas vient semer des fleurs;
Et des muses que j'idolâtre
Il me fait mieux goûter les tranquilles faveurs.

*

L'Amour, jusqu'à présent, fit soupirer ma lyre;
Fais-la raisonner à ton tour :
Je n'en aime pas moins Thémire;
On peut peindre Socrate & célébrer l'Amour.

*

Cependant si tu vois que l'envie homicide
Soit prête à s'élancer sur moi,
O sagesse sois mon égide !
Que ses traits dangereux s'émoussent contre toi.

*

Ou bien si quelque jour la dent de la satyre
Fait saigner mon sensible cœur,
Qu'elle ait plutôt le pouvoir de me nuire
Que de m'inspirer sa fureur.

*

M. DE SAUVIGNY.

ÉPIGRAMME.

Un gros serpent mordit Aurele ;
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut ? Bagatelle !
Ce fut le serpent qui créva.

LA MARTINIÈRE.

ODE

ODE
SUR FONTENAI.

DESERT, aimable solitude,
Séjour du calme & de la paix,
Asyle où n'entrerent jamais
Le tumulte & l'inquiétude;



Quoi! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'Amour & de la beauté:



Et plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agréments & tes bienfaits!



C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté,
Tu me fais un bonheur extrême.

*

Parmi ces bois & ces hameaux,
C'est-là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.



Emplois, grandeurs tant desirées;
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.



La cour ne peut plus m'éblouir;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.



Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.



Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse & de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée,
Que du murmure de ton eau.

*

Banniſſons la flatteuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſçavoir-faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

*

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune :
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes deſirs.

*

Ah ! quelle riante peinture !
Chaque jour ſe pare, à mes yeux,
Des tréſors dont la main des dieux,
Se plaît d'enrichir la nature.

*

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre ſous ces ormeaux !

*

Puis, ſur le ſoir, à nos muſettes
Ouïr répondre les côteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois & de chanſonnettes !

*

Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence & ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

*

Déja la vieillesse s'avance,
Et je verrai, dans peu, la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

*

Fontenai, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiere ;
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi, je joindrai mes ayeux.

*

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir ;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

*

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter,
Pour le manoir terrible & sombre ;

*

Où, des arbres, dont tout exprès,
Pour un doux & plus long usage,
Mes mains ornerent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.



Mais je vois revenir Lisette,
Qui, d'une coëffure de fleurs,
Avec son teint & leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.



Egayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux me laisse;
Parlons de plaisirs & d'amours,
C'est le conseil de la sagesse.

*

Cette piece, la plus correcte de celles de Chaulieu, est regardée par les connoisseurs comme le triomphe du sentiment.



MADRIGAL.

LA NAISSANCE D'IRIS.

Un jour Vénus, usant du droit de mere,
Contre l'Amour se mit en grand courroux :
« Oui-dà, dit-il ; eh bien ! je m'en vais faire
» Une beauté plus aimable que vous. »
Or admirez jusqu'où va sa rancune !
Voilà d'abord le petit traître Amour
A rassembler les trois Graces en une ;
Ce fut ainsi qu'Iris reçut le jour.

M. de Moncrif.



VERS
AU CARDINAL DE RICHELIEU.

ARMAND ! l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte :
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte :
Là, je serai l'un des suivants
De ce bon monarque de France *
Qui fut le pere des sçavants,
Dans un siecle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il faudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte :
Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Du malheureux jour de Pavie **.

* François I, appellé le pere des sçavants, le restaurateur des lettres.

** François I. fut pris au siége de Pavie, & conduit prisonnier à Madrid.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde *?

MAYNARD.

Le Cardinal de Richelieu répondit brusquement *rien*.

Maynard fit à ce sujet l'épigramme suivante.

ÉPIGRAMME.

PAR votre humeur le monde est gouverné,
Vos volontés font le calme ou l'orage:
Vous riez fort de me voir confiné,
Loin de la cour, au fond de mon village:
N'est-ce donc rien que d'être tout à soi,
La nuit sans soins, & le jour sans emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'espérance?
Ah! si le sort qui m'a traité si bien
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur seroit égal au mien.

Le même.

* L'idée de cette piece paroît avoir été suggérée à Maynard, par un endroit de l'Hécube d'Euripide, *acte* II, *scene derniere*.

ODE

Tirée du Pseaume CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon ame, aux promesses du monde :
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer ;
Quittons ces vanités ; lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre ;
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris & ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit : ce n'est plus que poussiere
Que cette majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers :
Et, dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs *.

MALHERBE.

ÉPIGRAMME.

DAMON pleure sur ses ouvrages,
En pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés :
Pour nous qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que, dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

PIRON.

* Cette ode est sûrement une des plus belles odes de ce poëte, & une des plus purement écrites. Croiroit-on qu'elle a été composée il y a près de 150 ans ?

TRADUCTION

De l'ode onzieme du premier livre d'Horace ;

Tu ne quæsieris.

Du terme de nos jours ne soyons point en peine :
C'est un secret, Philis, qui n'est que pour les dieux ;
Méprise ces trompeurs, dont la science vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des destinées ;
Prêts à leur obéir en tous lieux, en tout temps,
Soit qu'il nous reste encor un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers moments.

Ne songeons qu'aux plaisirs que donne la jeunesse ;
Nos jours durent trop peu pour de plus grands desseins :
Le temps, cet heureux temps, se dérobe sans cesse,
Et fuit bien loin de moi pendant que je me plains.

Profitez, en ce jour, des douceurs de la vie.
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir,
Et qu'après tout, Philis, c'est faire une folie
De perdre le présent à chercher l'avenir.

MADRIGAL.

Puisque tu veux que nous rompions,
Et que prenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre ;
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines :
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

FURETIERE.



LE PORTRAIT MANQUÉ.

A Madame la Marquise DE *B****.

On ne peut faire ton portrait:
Folâtre & sérieuse, agaçante & sévere;
Prudente avec l'air indiscret;
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire;
La ressemblance échappe en rendant chaque trait:
Si l'on te peint constante, on t'apperçoit légere:
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour-à-tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant, en te voyant paraître,
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être:
Serais-tu ce dieu par hasard?

M.r DE VOLTAIRE.



MADRIGAL.

Tous les matins vous êtes mon aurore,
Le soleil ne me luit que lorsque je vous vois;
Vous êtes, au printemps, ma véritable Flore,
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du sage,
Vous êtes ma Minerve & je suis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais;
Je serois content, & j'aurois
Tout l'olympe en votre personne.

M. PANNARD.

VERS

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUAND l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble, avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes
Que d'être seul & de rêver.
La dominante idée à chaque instant présente,
N'en devient que plus dominante.
Elle cause à son gré de trop tendres transports;
Et plus l'esprit rentre en lui-même,
Libre des objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril; & qui le connoît mieux!
Tous les soirs cependant une force secrette
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez seule, & dans ce doux silence,
Absente je vous vois, je suis à vos genoux;
Je vous peins de mes feux toute la violence.
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.

Le soleil, dans les mers, vient alors de descendre,
Sa sœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand, dans l'air, je ne sçais-quoi de tendre,
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guere intelligible,
Vous ne l'entendrez point; je sçais ce que j'y perds.
Un cœur passionné voit un autre univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

FONTENELLE.

ÉPIGRAMME.

Un maltotier gourmandoit des manœuvres
Qu'il avoit fait travailler à son fief,
Pour élever poteaux & hautes œuvres,
Croyant par-là, se donner du relief:
« Par Saint-Mathieu, pareille massepierre,
» S'écria-t-il, ne durera vingt ans.
» Ah! Monseigneur, lui répart maître Pierre,
» C'en sera là pour vous & vos enfants ».

FERRAND.

MADRIGAL

MADRIGAL

A MADEMOISELLE LOIR,

Qui a peint le portrait de l'auteur.

O LOIR ! par ton talent suprême,
Mes yeux parlent sous ton pinceau,
Et le coloris du tableau
Efface l'original même :
Je le vois, le don créateur
Que ravit au ciel Prométhée
Est dans tes mains ; ton art vainqueur
Anime la toile enchantée ;
Le feu de ta pensée a passé dans mes traits,
Le Dieu qui t'inspira d'embellir mon image,
Accroît l'orgueil de mes attraits,
Et la gloire de ton ouvrage.

Madame DU BOCCAGE.



ÉPITAPHE DE MOLIERE.

En ce tombeau giſſent Plaute & Térence,
Et cependant le ſeul MOLIERE y gît;
Il les faiſoit revivre en ſon eſprit,
Par leur bel art réjouiſſant la France.
Ils ſont partis; & j'ai peu d'eſpérance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, ſelon toute apparence,
Térence & Plaute & Moliere ſont morts.

LA FONTAINE.



FABLE.

LE RENARD PEINTRE.

Au temps d'Esope, où tous les animaux,
Discourant comme les sept sages,
Comptoient entr'eux d'illustres personnages,
Des rois, des sçavants, des héros;
Un renard qui marchoit sur les traces d'Apelle,
Avec tel artifice avoit peint un tableau
Que l'âne, l'ours & le taureau
Y retrouvoient, dit-on, leur image fidelle:
Ces gens, comme on croit bien, n'étoient pas peints en beau,
Par-devant le lion ils allerent se plaindre.
Celui-ci, pour toutes raisons,
Leur dit: « Vous l'accusez d'avoir voulu vous peindre.
» Au bas de son ouvrage a-t-il écrit vos noms?
» Nullement, dirent-ils. Eh! qui donc vous oblige
» De vous en appliquer les traits?
» Mais la malignité charge tous ces portraits:
» Qui s'y reconnoît se corrige.

On osa de tout temps attaquer nos défauts
Par l'artifice heureux d'un adroit badinage.
De tout temps le ciel fit les sots
Pour les menus plaisirs du sage.

M. l'Abbé AUBERT.

CHANSON.

« Foin de la paix ! s'écrioit en courroux,
» Une fillette de Nanterre :
» Nos amants devenoient époux
» De crainte d'aller à la guerre ».
Vive la paix ! « dit une autre à son tour »,
« Pour un amant j'en aurois douze.
» C'est avec eux qu'on fait l'amour ;
» Mais il est fait quand on épouse ».

AUTREAU.

MADRIGAL.

Que vos yeux sont touchants ! que leur regard est tendre !
Si je les crois, TIRCIS, vous m'aimez ardemment ;
Mais parlent-ils sincerement ?
Et votre cœur sent-il ce qu'ils me font entendre ?
Si vous ne m'aimez point, hélas !
Ne cherchez point à me séduire ;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.

M. PANNARD.

HÉROÏDE.

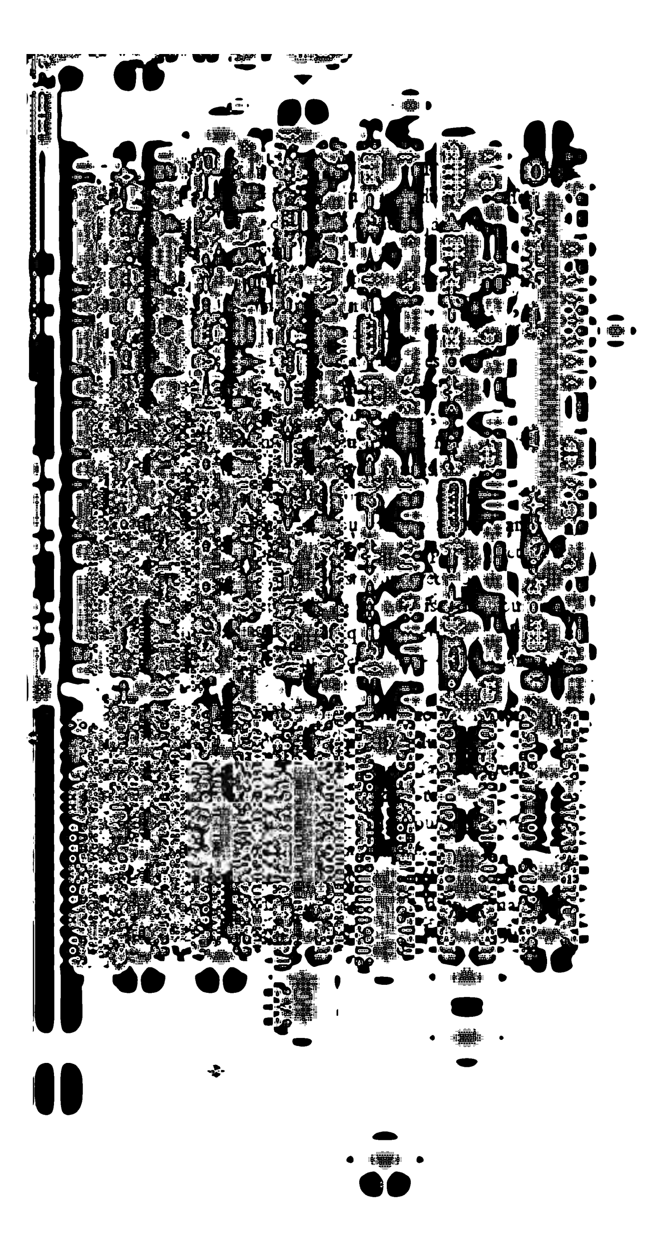
HÉLOÏSE
A ABAILARD.

DANS ces lieux habités par la seule innocence,
Où regne, avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs, asservis à de séveres loix,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix ;
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'éleve dans les sens d'une foible vestale !
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur ?
Amour, cruel Amour, renais-tu dans mon cœur ?
Hélas ! je me trompois ; j'aime, je brûle encore...
O nom cher & fatal Abailard !... je t'adore !
Cette lettre, ces traits, à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus.
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse ;
Abailard ! cher amant ! mais, quelle est ma foiblesse !
Quel nom, dans ma retraite, osé-je prononcer ?
Ma main l'écrit !... hé bien ! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible ! pardonne, Héloïse soupire :
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire !

A tes ordres cruels Héloïse souscrit...
Que dis-je ? mon cœur dicte... & ma plume obéit.

Prison, où la vertu, volontaire victime,
Gémit & se repent, quoiqu'exempte de crime,
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette, vers le ciel, que des cris de douleur :
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques,
Quand j'adore Abailard, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible & froide comme vous !
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire,
Je cede à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prieres, les vœux,
Tout est vain, & mes pleurs n'éteignent point mes feux.

Au moment où j'ai lu ces tristes caracteres,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abailard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse & d'horreurs,
Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes !
Que l'amour, loin de toi, me fait verser de larmes !
Tantôt je crois te voir, de myrthe couronné,
Heureux & satisfait, à mes pieds prosterné ;
Tantôt, dans les déserts, farouche & solitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré.



Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime, & le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumiere ;
Mon ame, dans ton sein, se perdit toute entiere.
Je te croyois un dieu ; je te vis sans effroi ;
Je cherchois une erreur, qui me trompa pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïse !
Tu parlois.... à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur....
La persuasion se glissoit dans mon cœur :
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente,
Tes levres la portoient sur celles d'une amante.
Je t'aimai.... je connus, je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse ;
J'adorois Abailard, & dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.

Tu le sçais ; quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit, cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
L'amour n'est point un crime, il est une vertu.
Pourquoi donc l'asservir à des loix tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?

L'amour

L'amour n'est point esclave, & ce pur sentiment,
Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant.
Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.
Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des amants livrés à l'infidélité.
Je trouve, dans l'amour, mes biens, ma volupté.
Le véritable amour ne craint point le parjure :
Aimons-nous, il suffit, & suivons la nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour,
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
Que le plus grand des rois, descendu de son trône,
Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa couronne,
Et que m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime,
A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
Abailard, tu le sçais ; mon trône est dans ton cœur.
Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
Je porte, avec orgueil, le nom de ton amante :
S'il en est un plus tendre & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !
C'est la premiere loi, le reste est arbitraire.
Quels mortels plus heureux que de jeunes amants,
Réunis par leurs goûts & par leurs sentiments,
Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble,
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,

Qui confondent leur joie, au sein de leurs plaisirs,
Qui jouissant toujours, ont toujours des desirs?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vuide;
La douce illusion à leur bonheur préside;
Dans une coupe d'or, ils boivent à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
Si l'homme, hélas! peut l'être, ils sont heureux sans doute.
Nous cherchons le bonheur; l'amour en est la route.
L'amour mene au plaisir; l'amour est le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton sort & le mien.

Que les temps sont changés! ô jour, jour exécrable!
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa... quoi! je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse Héloïse, ah! que faisois-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auroient... rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares; arrêtez! respectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour, & l'amour est mon crime?
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le sang coule!... ah, cruels!
Quoi! mes cris, quoi! mes pleurs, paroîtront criminels!
Quoi! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste!
Nos plaisirs sont détruits... ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd!
Nous trouvons dans l'abîme, un autre abîme ouvert.
O mon cher Abailard! peins-toi ma destinée.

Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solemnel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur consumé du feu de mes desirs,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & saint, ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton amante,
A peine je baisois ces vêtements sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés:
Du temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit, & les lampes pâlirent;
Tant le ciel entendit, avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidele amant!
Tant l'éternel encor doutoit de sa victoire!
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie;
Que ta présence encor ne me soit point ravie.
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames.
Je brûle... de l'amour je sens toutes les flammes....
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux:

Quels moments, Abailard! les sens-tu? quelle joie!
O douce volupté!... plaisir... où je me noie!
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur,
Nous nous pressons tous deux: mais quelle heureuse erreur!
Je ne me souviens plus de ton destin funeste;
Couvre-moi de baisers... je rêverai le reste.
Que dis-je! cher amant, non, non, ne m'en crois pas.
Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner aux pieds du sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir, sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son amour & sa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi:
Viens, & pense du moins que ce troupeau timide
De vestales, d'enfants, a besoin qu'on le guide.
Ces filles du seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile, & s'imposant tes loix,
Marcherent sur tes pas dans ce climat sauvage;
De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage,
Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus, séjour simple & champêtre,
Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être,
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi;
De l'or du fanatique il n'est point embelli.
La piété l'habite, & voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,
Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,

Mon amant autrefois répandoit la lumiere :
Le soleil brilloit moins au haut de sa carriere ;
Les rayons de sa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ses voiles funebres,
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténebres.
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs, Héloïse attendrie,
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie.
Ah, charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?
Viens, n'écoute que moi, moi seule je t'appelle.
Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois pere, époux, frere, ami ;
Toi, de tous les amants, l'amant le plus chéri ;
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,
Ta fille, ton amie, & sur-tout ton amante ?
Viens, ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'éleve & se perd dans les cieux,
Ces ruisseaux argentés fuyant dans la prairie,
L'abeille, sur les fleurs, cherchant son ambroisie,
Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces sombres forêts ;
Ce spectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,

Dans ces lieux enchantés se traîne, & corrompt tout :
Il seche la verdure, & la fleur pâlissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de souffle, écho n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne sçait plus que gémir dans nos bois.

Hélas ! tels sont les lieux, où, captive, enchaînée,
Je traîne, dans les pleurs, ma vie infortunée :
Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor des poisons de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour quand j'aime avec fureur !
Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?
Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Desirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime.

O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs, & qui suis-je en ces lieux ?
Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi, l'épouse d'un dieu, tu brûles pour un homme ?
Dieu cruel ! prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes feux mutinés ose imposer tes loix.
Tu tiras du cahos le monde & la lumiere,

Hé bien ! il faut t'armer de ta puissance entiere.
Il ne faut plus créer... Il faut plus en ce jour ;
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu ? Mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Cheres sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connoissez que ces froides vertus,
Que la religion donne... & que je n'ai plus ;
Vous qui, dans les langueurs du zele monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude, & non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours !
Héloïse aime & brûle au lever de l'aurore :
Au coucher du soleil elle aime & brûle encore ;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours :
Elle dort pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupieres,
L'amour, me caressant de ses aîles légeres,
Me rappelle ces nuits, cheres à mes desirs ;
Douces nuits, qu'au sommeil disputoient les plaisirs !

Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue :
Je l'entends... je le vois... & mon ame eſt émue.
Les ſources du plaiſir ſe r'ouvrent dans mon cœur ;
Je l'embraſſe... il ſe livre à ma brûlante ardeur.
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines :
Mais que je jouis peu de ces images vaines !
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.

Non, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard ! tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble & ſans chaleur, circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'amour,
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore ;
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard ! que crains-tu près de moi ?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Déſormais inſenſible aux plus douces careſſes,
T'eſt-il encor permis de craindre des foibleſſes ?
Puis-je eſpérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre,
Mon amour ſur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.

Héloïse t'adore, & tu ne peux l'aimer !

Mais que sens-je ? ô pouvoir ! ô puissance suprême !
Quelle main me déchire, & m'arrache à moi-même ?
Tremble, cher Abailard ! un Dieu parle à mon cœur.
De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur.
Vole près d'Héloïse, & sois sûr qu'elle t'aime.
Abailard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même :
Oui, viens... ose te mettre entre le ciel & moi ;
Dispute-lui mon cœur... & ce cœur est à toi.
Que dis-je ? Non, cruel ! fuis loin de ton amante :
Fuis, cede à l'Éternel Héloïse mourante.
Fuis, & mets entre nous l'immensité des mers :
Habitons les deux bouts de ce vaste univers.
Dans le sein de mon Dieu, quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire ;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés.
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mene :
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes serments, ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée...
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée...
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout :
Adieu, cher Abailard, cher époux... adieu tout.

O Grace lumineuse ! ô Sagesse profonde !
Vertu, fille du ciel ! oubli sacré du monde !

Vous, qui me promettez des plaisirs éternels,
Enlevez Héloïse au sein des immortels.
Je me meurs... Abailard, viens fermer ma paupiere.
Je perdrai mon amour en perdant la lumiere.
Dans ces affreux moments, viens du moins recueillir
Et mon dernier baiser & mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes,
Quand la mort, de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire,
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : « Ils s'aimerent trop ; ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

M. Colardeau.

Cette heroïde a été réimprimée tant de fois, que nous nous étions crus dispensés de la remettre sous les yeux du public ; mais elle est si remplie de force & d'énergie, la versification en est si belle & si touchante, que nous n'avons pu prendre le parti de l'exclure de ce recueil.



ÉPITRE

A MADAME DU BOCCAGE,

Sur l'influence des femmes sur les mœurs.

Loin de ces villes musulmanes,
Où le beau-sexe infortuné,
A la sagesse condamné,
Gémit sous des tyrans profanes,
Il est sur des bords plus heureux
Une ville immense & polie,
Séjour des beaux arts & des jeux,
Ouvrage bisarre & pompeux
De Minerve & de la Folie.
C'est-là, qu'arbitre souverain,
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le sort incertain
D'un monde dont il est l'idole,
Et gouverner le genre humain.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime,
Beauté ! l'éclat du diadême
Cede à l'éclat de tes attraits.

Les rois ont un pouvoir suprême :
O beauté ! tu n'as que toi-même ;
Les rois sont tes premiers sujets.
Des rubans forment sa couronne ;
Des sophas lui servent de trône ;
Elle a pour sceptre un éventail,
Pour trésor son cœur & ses charmes,
Pour faste des magots d'émail,
Et des regards pour seules armes.

Ces fiers vengeurs de nos États,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide ;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide,
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent, pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractere
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Vénus a leurs derniers momens ;
Ils feignent des empressements,
Même au-delà de leur automne.
Ils adoucissent leur regard.

A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des ariettes,
Et, pour Chaulieu quittant Folard,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent sous l'étendard
Et des prudes & des coquettes.

Nos magistrats impérieux,
De qui les ames peu communes,
Partageant le pouvoir des dieux,
Reglent d'un ton sententieux
Et nos destins & nos fortunes;
Ces sénateurs facétieux
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode
Au ton empesé des arrêts.
Aux dames, par eux encensées,
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs & flottants,
Et de leur phrases compassées
Les insipides agréments,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger, mais occupé,
Ils vont, ils parlent en cadence,

Ils plaisantent à l'audience,
Ils opinent dans un soupé.

Que dis-je ? un Crésus imbécille
Qui ne sçait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais, dédaigneux
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches autels;
Il s'empresse à soumettre aux belles
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a vernissé Martin,
Ses gros galons & ses dentelles,
Les bijoux qu'étale sa main,
Ses précieuses bagatelles,
Ses architectes, ses brodeurs,
Son faste, ses fausses grandeurs,
Toutes ses risibles hauteurs,
Ses amis que son or éveille,
Les dédicaces des auteurs,
Et ses ancêtres de la veille.

Ainsi, maître absolu des cœurs,
Le beau-sexe, avec un sourire,
Commande tout ce qu'il desire;

Par des danses, des chants vainqueurs,
Par des caprices séducteurs,
Il sçait régler, il sçait prescrire
Les modes, les goûts & les mœurs;
Pour loix il donne des erreurs,
N'aime, ne répand que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et soumet tout à son empire,
Les grands, les sages & les sots.

Mais je vois des maisons riantes,
Temple de ces divinités;
Que leurs douces voix sont puissantes!
On vole aux ordres respectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le cede à la peinture,
Une élégante architecture
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin sur la toile docile,
Dans un sallon voluptueux,
De Boucher le pinceau facile
A des amours tracé les jeux.
De la moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Persans,
Les marbres & la porcelaine

Décorent ces appartements ;
Et le cryſtal poli des glaces
Des belles répete les graces,
Et l'éclat de mille ornements.
Tout reſpire ici l'abondance,
La parure, le doux loiſir.
Ah ! ſans doute on ne voit qu'en France
Les dieux du goût & du plaiſir
Amis du dieu de l'opulence.
L'eſpoir de la félicité,
A l'aſpect de tant de merveilles,
A ſaiſi mon cœur enchanté :
J'ouvre les yeux & les oreilles.

Obſerver l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractere ;
Applaudir un joli ſermon,
Et réformer le miniſtere ;
Rire d'un projet ſalutaire,
Et s'occuper d'une chanſon ;
Immoler les mœurs aux manieres,
Et le bon ſens à des bons mots ;
Dire gravement des miſeres,
Et plaiſanter ſur des fléaux ;
Siffler l'air ſimple d'un héros,
Et chérir les têtes légeres ;
Se flétrir dans la volupté,
N'avoir de l'eſprit qu'en ſaillie,

Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie ;
Généreux sans humanité ;
Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par desir d'être flatté ;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus souvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaisie ;
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie,
Tel est ce monde tant fêté ;
Telle est la bonne compagnie.

Quoi ! faut-il chercher le bonheur,
Sans cesse éloigné de nous-même,
Ignorer le plaisir extrême,
De s'éclairer, d'avoir un cœur ?
Quoi ! sur le théâtre bisarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un sage aimable est-il si rare ?
Et l'art, le don de l'agrément,
Ce don futile, mais charmant,
Du François premier appanage,
Seroit-il l'unique avantage
D'un sexe enchanteur & puissant ?
Non : Paris voit une mortelle,

Simple par goût, belle sans fard ;
Fine sans air, vive sans art,
Et toujours égale & nouvelle.
Comme Vénus elle sourit,
Comme l'Amour elle nous blesse,
De Minerve elle a tout l'esprit,
Hélas ! & toute la sagesse.
Mais elle unit à des appas
Une ame sensible & sublime,
L'art difficile de la rime
Aux traits saillants ou délicats.
C'est elle dont la voix touchante
A fait retentir sur nos bords
Les sons nombreux, les fiers accords
De ce Milton que l'Anglois vante ;
Elle qui, dans de nouveaux airs,
A chanté, rivale d'Homere,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui, d'un vaste & riche hémisphere,
Aggrandit pour nous l'univers.

Aussi dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de son héros,
Gênes, des lauriers de Délos,
Mêlés aux myrthes d'Idalie,
A formé des festons nouveaux ;
A son aspect, des cardinaux
L'ame altiere s'est adoucie,

Enfin le pape l'a bénie.
Mais vingt siecles auparavant
Le doux Tibulle en la voyant,
Eût, je pense, allarmé Délie;
Virgile eût mieux peint Lavinie,
Et son Auguste assûrément
N'eût jamais couronné Livie.

Chere aux sçavants, chere à Cygris,
Illustre & belle du Boccage,
L'honneur & l'amour de Paris,
Jouissez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au sein des ris.

Les grands poëtes & les belles
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les beaux esprits,
Vous faites mille amants fideles;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre sexe, qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillants;
Tandis qu'en faveur de ces charmes,
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talents.

M. BARTHE.

ÉPIGRAMME.

ENFIN Damon s'est fait connoître,
Et dans son dernier opéra,
Il vient de faire un coup de maître,
Que n'eût jamais tenté Campra.
C'est plus qu'il n'osoit se promettre,
Quoiqu'il soit tant soit peu Gascon;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les sifflets à l'unisson.

AUTRE.

DE par le Roi, Criton a fait défendre
Qu'autre que lui n'expose son écrit:
Il peut lui seul le débiter, le vendre;
En quoi, sans doute, il montre son crédit.
Or sçavez-vous ce qu'il faudroit que fît
Le vieux rimeur? En voici la recette.
Criton devroit, par un nouvel édit,
Faire ordonner que chacun en achette.

CHANSON.

LOIN des sots & des critiques,
Des fâcheux & des mélancoliques,
Cinq ou six amis, gens pacifiques,
En certain lieu près de Paris,
Sous des lambris rustiques,
Trouvent le paradis
Que Mahom crut jadis.
A son appétit,
Chacun vit.
On rit, on chante, on fait grand'chere,
On mene sa bergere
Sur le sainfoin;
Le reste est un mystere
Qu'on ne révele point.

Cabinets, lits de verdure,
Ornements de la nature
Pure,
Parterres gais, allée obscure,
Sallons bien frais,
Dont les murs sont discrets,
Peu chargés de dorure,

Mais la cuisine auprès :
Voilà notre palais.

Nous vivons en dieux,
Dans ces beaux lieux ;
Tout flatte notre fantaisie,
Tout nous est ambroisie ;
Point de souci.
Puissions-nous tous mourir ici,
Ressusciter aussi !

AUTREAU.

VERS

Sur l'Horace latin, & sur la traduction des odes d'Horace, en vers françois, par l'Abbé PELLEGRIN.

IL faudroit, soit dit entre nous,
A deux divinités consacrer ces Horaces ;
Le latin à Vénus, souveraine des Graces,
Et le françois à son époux.

DE LA MONNOIE.

ODE

A Madame Princesse de CONTI, *Douairiere.*

PROFANES nymphes du Permesse,
Je ne veux plus suivre vos pas :
Trop long-temps vos trompeurs appas
Ont séduit ma folle jeunesse ;
Plus j'approche du monument,
Plus je vois sans déguisement
Combien vos faveurs sont à craindre ;
Et ma raison est un flambeau
Dont l'éclat n'est jamais si beau
Que lorsqu'il est prêt à s'éteindre.

« Tantôt sur un ton langoureux
» Vous avez ajusté ma lyre,
» Dont souvent mon tendre délire
» A tiré des sons dangereux ;
» Tantôt, rival de Démosthenes
» Tonnant pour le salut d'Athenes,
» J'ai vu sans effroi ses malheurs,
» Et n'ai pas craint, sous vos auspices,

» De parcourir des précipices
» Que vous m'aviez semés de fleurs ».

❦

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laissai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume !
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux séjour *,
Voisin de l'empire des mânes,
Si mes vœux s'étoient reposés
Sur vos Hercules supposés,
Ou sur vos feintes Arianes ?

❦

J'adressai mes humbles regrets
Au dieu qu'adore une princesse (1),
Dont on prise autant la sagesse
Qu'on est charmé de ses attraits.
Alors, agréable surprise !
L'airain de mes portes se brise ;
Ma fuite devance les vents,
Et je vois la plaine liquide

* *Les isles Sainte-Marguerite.*

(1) En 1718, Madame la Princesse de Conti, premiere Douairiere.

M'ouvrir

M'ouvrir une route solide
A travers deux remparts mouvants (1).

Compare, ô chantre de la Grèce,
A ce secours miraculeux ;
Ceux que ton héros fabuleux
Reçut d'une fausse déesse.
Quiconque a Dieu pour son appui,
Et ne met son espoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie :
Parmi les piéges des méchants,
Au milieu des glaives tranchants,
Il ne tremble point pour sa vie.

Armé de si puissants secours,
J'ai rendu ma course célebre (2),
Depuis le Pô, le Tage & l'Ebre
Jusqu'où l'Amstil finit son cours :
De l'Apennin aux Pyrénées

(1) L'auteur se sauva de l'Isle Sainte-Marguerite dans un méchant bateau de pêcheur, après avoir gagné un sergent & deux soldats de la garnison.

(2) L'auteur se sauva à Villefranche, de-là à Turin ; ensuite il s'embarqua à Gènes pour l'Espagne, & se mit sous la protection du Roi Catholique. A la sollicitation du Régent, il fut obligé de sortir de l'Espagne & d'aller à Amsterdam, de-là à la Haye, sous la recommandation du Roi d'Espagne à son Ambassadeur.

J'ai vu des têtes couronnées,
Relever mon sort abattu.
Souvent les ames généreuses
Donnent aux fautes courageuses
Les éloges de la vertu.

Sorti des terres étrangeres,
Où j'ai vu dix ans s'écouler,
Qu'il m'est doux de ne plus fouler
Que l'héritage de mes peres!
Je vis sous leurs antiques toîts,
Qu'aux superbes palais des rois
Préfere mon ame charmée;
Où plus heureux & plus chrétien,
Mon cœur ne se plaint plus de rien,
Que d'un peu trop de renommée.



C'est dans cet asyle assuré,
Que souvent mes erreurs passées
Se sont en foule retracées
A mon esprit plus épuré:
C'est-là que ma lyre profane,
D'un Roi que Dieu prit pour organe,
Préférant les sacrés accords,
J'ai cru que par de saintes rimes,
Je devois réparer les crimes
De celles qui font mes remords.

Vous que vers lui, par tant de graces,
Le Seigneur s'est plu d'attirer,
Vous qu'on peut bien plus admirer,
Qu'on ne peut marcher sur vos traces :
PRINCESSE, versez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,
Ce feu divin qui vous éclaire,
Et favorisez un projet
Qui peut-être a trop pour objet
Un nouveau desir de vous plaire.

Tandis qu'à l'enfant de Cypris
Ma jeunesse a rendu les armes,
J'ai de vous emprunté les charmes,
Que j'ai dépeints dans mes écrits ;
Aujourd'hui, qu'ennemi des fables,
C'est aux vérités ineffables
Que mon luth veut se consacrer,
Je prends sur vos vertus augustes,
Celles que des rimes plus justes
Ont entrepris de célébrer.

LA GRANGE-CHANCEL.

MADRIGAL.

MON IRIS m'eſt toujours fidelle ;
Nous ſommes l'un de l'autre également contents ;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
Que de l'aimer depuis ſix ans.
Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles.
Hélas ! faut-il donc voir ainſi
S'échapper, malgré nous, nos ardeurs mutuelles ?
N'étoit-ce pas aſſez que le temps eût des aîles ?
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous auſſi ?

CHAULIEU.



VERS

SUR RÉNÉLAS (1).

MUSE, qui charmes mes loisirs,
Viens, rends aux François la peinture
De ces jardins, où les plaisirs,
Les ris, la paix & les desirs,
Toujours dans leur juste mesure,
Rassemblent tous les agréments
Que l'art ajoûte à la nature.
C'est-là qu'aux bords d'une onde pure,
Londres, au son des instruments,
Voit chaque jour, malgré les vents,
Mille lampes dans la verdure
Éclairer mille amusements.
Pour peindre à la race future
Faxhall (2) & ses enchantements,

(1) Lieu d'amusement sur la gauche de la Tamise, rival de Vauxhall, où les Anglois s'assemblent à déjeûner & le soir. On écrit *Ranelagh*, & on prononce *Rénélas*.

(2) Jardin sur la Tamise, où les Anglois s'assemblent pour s'amuser. On écrit *Vauxhall*, & on prononce *Faxhall*.

De Voltaire il faudroit les chants,
Et d'Albane la touche sûre.
Mais vous, Rénélas, lieux charmants,
Souffrez qu'une main plus obscure,
Par amour pour vos monuments
En crayonne ici la structure.
Dans votre moderne parure,
Je vois la grandeur du vieux tems
Sous un dôme orné de sculpture
Vos balcons par compartiments,
En trois ordres d'architecture,
D'un vaste cirque ont la figure.
Au centre un feu perpétuel
Du printemps rappelle l'absence,
Et l'idole de cet autel
Est la liberté sans licence.
Ce lieu rempli de sa puissance
Ne fut point un temple payen:
C'est l'ouvrage d'un citoyen,
D'un Vitruve 1 en desseins fertile,
Qui du bien public fait le sien,
Et joint l'agréable à l'utile.

Dans ce séjour Elisien
Où d'Haindel brille l'harmonie,

1 Ce lieu est bâti par un entrepreneur qui en prend soin.

Par les échos l'orgue embellie
S'unit au chant Italien :
Tandis que l'oreille ravie
Admire le musicien,
Du goût tout y prévient l'envie.
Le commerce par son génie
(Des deux mondes l'heureux lien)
Y joint aux dons de la patrie
Les vins grecs, les parfums d'Asie,
Le thé qu'un Chinois offre au Tien 1,
De Moca la liqueur chérie,
Et ce noir breuvage indien
Que l'Espagnol nomme *ambroisie* ;
En un mot, sous les mêmes toîts,
Confondant les rangs & les droits,
Ce lieu charme, par cent merveilles,
Le goût, les yeux & les oreilles,
Des grands, du peuple & du bourgeois.
Grèce, orgueilleuse de tes jeux,
Cede à Rénélas la victoire.
Dans tes champs l'Athlete poudreux
D'un vain laurier tiroit sa gloire ;
Ici mille objets enchanteurs
A l'œil fripon, tendre ou volage,
D'un pas noble, léger & sage,

1 Dieu des Chinois.

Sous des chapeaux ornés de fleurs,
Y recherchent pour avantage
Le prix que donnent au bel âge
Et les graces & la beauté ;
Ces plaisirs, cette volupté
Qu'on rencontre, selon Lucrece,
Dans une douce oisiveté,
Selon Zénon, dans la sagesse.
Ce vrai bonheur, tant souhaité,
Qu'à définir chacun s'empresse,
Sans l'avoir connu ni goûté,
Au Cirque l'Anglois transporté
Semble le trouver dans la presse ;
Du moins le fils de la richesse,
L'ennui dans ces lieux l'a quitté,
Comus en bannit la tristesse ;
Comme au rivage du Léthé,
L'oubli du temps s'y boit sans cesse
Dans le sein de la liberté.
Là le politique entêté
Calme son feu contre la France ;
Du parlementaire irrité
Philis adoucit l'éloquence ;
Le marchand toujours agité
Des mers craint moins la violence ;
L'amateur de l'antiquité
Du présent sent la jouissance ;
La vieille, en savourant son thé,

Voit, sans regrets, Hébé qui danse;
Et la courtisane en gaieté
Prend le masque de la prudence.

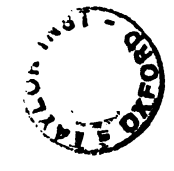
Fuyez, jeux de Flore (1) où jadis
Rome étala son opulence;
Londres proscrit votre indécence.
Sans goût, sans pudeur, vos Laïs
A Plutus y livroient leurs charmes:
D'un faux zele honorant Cypris,
Dans la débauche & le mépris,
A la course, aux combats des armes,
De vils vainqueurs gagnoient le prix;
Et, dans les fêtes que je chante,
L'Amour vrai, délicat, secret,
Vient couronner l'amant discret,
Et la beauté vive & touchante
Qui semble y briller à regret.
Mais dans ce temple où tout l'enchante,
Ce Dieu ne sçait à quel objet
Donner la palme triomphante.

Madame DU BOCCAGE.

---

(1) Jeux licencieux qu'on célébroit à Rome en l'honneur de Flore, fameuse courtisane.





PLACET

D'un Comédien 1 qu'on avoit mandé de Pologne, & qu'on vouloit refuser à cause de sa taille, quoiqu'il fût d'ailleurs bon acteur.

Ma taille, j'en conviens, n'est ni haute ni belle,
Mes rivaux sont d'avis qu'on me la trouve telle ;
Mais, grand prince, après tout, ce n'est pas là le fait.
Recevoir le meilleur est, dit-on, votre envie,
Et je ne serois pas venu de Warsovie,
Si vous aviez promis de prendre le mieux fait.

M. DE LA FOSSE.

1 Ce Comédien est le Grand qui a composé quelques petites comédies en vers.

ODE.

LE PHILOSOPHE DES ALPES.

Près des sources du Rhône & de ces monts énormes,
Qui vont porter l'orgueil de leurs cimes difformes
Dans les hauteurs des cieux,
Avide de jouir, avide de connoître,
Alcidonis goûtoit, dans un réduit champêtre,
Des jours délicieux.

*

Dans la pompe des cours, dans le fracas des villes;
Les plaisirs fastueux & les grandeurs serviles
L'avoient trop occupé;
A la voix de l'erreur il se laissa conduire:
Il avoit éprouvé tout ce qui peut séduire;
Il étoit détrompé.

*

Une lyre à la main, dans ces vallons paisibles,
Vous disoit-il un jour: « O monts inaccessibles,
« Sommets majestueux!
» Vous, siége des hyvers & trône des tempêtes,
» J'aime à vous contempler, à fixer sur vos faîtes
» Un œil respectueux.

*

» Troncs noirs & dépouillés, dont la tige robuste
» Étale tout l'honneur d'une vieillesse auguste,
» Vous entendrez mes chants;
» Redites-les, rochers, dans vos profondeurs sombres,
» Bois épais, consacrés par l'horreur de vos ombres,
» Écoutez mes accents.

*

» Au milieu des cités, loin de ces bords sauvages,
» Dans le cercle des loix, des mœurs & des usages,
» Tout homme est resserré.
» Il est couvert d'un masque, & flétri sous les chaînes,
» Et soumis aux erreurs d'ames foibles & vaines
» Dont il est entouré.

*

» Ah! dans ce lieu désert où l'on pense sans maître,
» J'appelle les humains qui des droits de leur être
» Sont encore jaloux.
» Alpes, c'est à vos pieds, loin d'un joug méprisable,
» Que l'esprit est hardi, fécond, inébranlable,
» Immense comme vous.

*

» Je m'éleve; je crois être assis sur vos cimes,
» Y juger l'univers, les erreurs & les crimes,
» Les rois & les destins.
» Sans crainte, sans dédain mon œil les envisage;
» C'est de cette hauteur que les regards du sage
» Tombent sur les humains.

*

» Où font-ils ces guerriers, dont la valeur altiere
» Franchit de vos fommets l'effrayante barriere
» Par des fentiers nouveaux ?
» Le temps a mis un terme à leur illuftre audace;
» Et vous, fur vos rochers, vous confervez la trace
» De leurs fameux travaux.

✻

» Des fiecles renaiffants vous bravez la puiffance;
» Nous, qui pouvons fentir l'orgueil de l'exiftence,
« Nous repaiffons les vers:
» Nous, fiers de la raifon & du titre de maîtres,
» Nous vivons un moment, tandis qu'il eft des êtres
» Vieux comme l'univers.

✻

» Je ne le perdrai point l'inftant de ma durée;
» De ce jour, de cette heure à moi feul confacrée,
» Je connois tout le prix.
» Dans le fein du repos & de la folitude,
» De mon propre bonheur faifant ma feule étude,
» Mes jours feront remplis.

✻

» Fleuves que je vois naître, enfants de ces montagnes,
» Sujets de l'océan, & tréfors des campagnes,
» Parlez; où fuyez-vous ?
» Vous allez fur vos bords, dévoués au ravage,
» Voir périr les mortels, victimes de leur rage,
« Et des rois en courroux.

✻

» Vous allez voir le sang ruisseler sur vos rives ;
» Les droits cruels du fer, les fureurs destructives,
» Et les combats affreux.
» Contez aux Nations, que leurs forfaits punissent,
» Que, près de ces rochers, d'où vos sources jaillissent,
» Est le mortel heureux.

❋

» Ma main incessamment s'égare sur ma lyre ;
» J'obéis à mon cœur, j'obéis au délire,
» Sans étude & sans soin.
» Du tribunal des arts je crains peu la censure.
» Je chante ici pour moi ; je chante la nature,
» Et je l'ai pour témoin.

❋

» Mais quelle obscurité funebre, menaçante,
» A dérobé du jour la clarté bienfaisante
» A mes yeux effrayés !
» L'air s'agite ; il frémit, & l'écho solitaire
» Roule & répete au loin les éclats du tonnerre ;
» Cent fois multipliés.

❋

» La nature en courroux plaît à mon ame émue ;
» J'aime dans ces horreurs qu'elle étale à ma vue
» Son auguste fierté.
» Que l'éclair est brillant ! que la voix des orages
» Grondant profondément dans le sein des nuages,
» Parle avec majesté » !

❋

Il chantoit, & les vents, dans leur course bruyante,
Précipitant au loin la foudre étincelante,
Déployoient leur fureur :
Et, tandis que les cieux s'enflammoient sur sa tête,
Le sage Alcidonis, seul avec la tempête,
En contemploit l'horreur.

❋

Enfin, la nuit plus sombre, enveloppant la terre,
Aux tranquilles douceurs d'un repos nécessaire
L'invite à se livrer :
Mais, avant de revoir les foyers qu'il adore,
Parcourant l'horison, ses yeux cherchoient encore
Le plaisir d'admirer.

M. DE LA HARPE.

Il est aussi l'auteur de WARWICK, qui a eu beaucoup de succès.



MADRIGAL

A Madame la Marquise DE BOUFFLERS.

Vos yeux sont beaux : mais votre ame est plus belle;
Vous êtes simple & naturelle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sçais pas ce qu'on eût dit de vous :
Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

Lise a beau faire la mignarde ;
Chaque jour elle s'enlaidit ;
Ce n'est pas que je la regarde ;
Mais tout le monde me le dit.

CHARLEVAL.



VERS

Sur Monsieur DE FONTENELLE, *qui, cinquante ans après sa réception, renouvella, pour ainsi dire, ses vœux à l'Académie Françoise, par un très-beau Discours à ce sujet.*

TOI qui fus animé d'un souffle d'Apollon,
Dépositaire heureux de son talent suprême,
Esprit divin, qui n'eus d'autre égal que lui-même;
Héros de Melpomêne & du sacré Vallon,
Paroîs : nous consacrons une fête à ta gloire,
A ce nom, qui suffit pour nous illustrer tous;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une seconde fois revivre parmi nous.
LOUIS, ton regne fut le regne des merveilles;
L'univers est encor rempli de tes hauts faits;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles,
Font voir que tu fus Grand jusques dans tes sujets.
Si ton auguste fils n'a point vû le Permesse
Enfanter sous ses loix un mortel si fameux,
Il a dans ses neveux, un sujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.

Jeune encor, ses écrits exciterent l'envie,
Mais il en triompha par leur sublimité;
A peine il vit briller l'aurore de sa vie,
Qu'il vous parut déja dans sa maturité;
S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point r. lenti ses talents;
L'âge qui détruit tout, rajeunit sa vieillesse,
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion, qui prétend nous servir de modele
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux,
Le Germain que Leibnitz compte peu de rivaux,
Et nous que l'univers n'aura qu'un FONTENELLE.
Prodigue en sa faveur, le ciel n'a point borné
Les présents qu'il lui fit aux seuls dons du génie;
Minerve l'instruisit, & son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison,
Et n'ose prononcer un avis qui décide.
Illustres compagnons de ce nouveau Nestor,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor,
Parez-la des lauriers que votre main moissonne;
C'est ici le séjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces auteurs ténébreux passeront l'onde noire;
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.

Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur;
Les talents, le génie, & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
Le soin de célébrer le plus grand des mortels
N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime
Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.
Daignez donc soutenir le zele qui m'inspire;
Pour chanter FONTENELLE, il faut plus d'une voix:
Ranimez les accents d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins, un moment, prêtez-moi votre lyre.
Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
Ont déja signalé sa brillante carriere:
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumiere;
Condamnez FONTENELLE à dix lustres nouveaux.
Pour pénétrer le ciel & ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains & nombreux;
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

CRÉBILLON.

Cette piece ne se trouve point dans le recueil des œuvres de cet illustre tragique.

CHANSON.

Vous me quittez, charmante Ismene,
Vous m'ôtez ma félicité;
Vous brisez la plus belle chaîne :
Votre cœur vole à l'infidélité.
De votre souvenir pour pouvoir me défendre,
Dans ce moment où vous m'abandonnez,
Ah ! permettez-moi de vous rendre
Tous les plaisirs que vous m'avez donnés.

MADRIGAL.

Beau sexe, où tant de grace abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystere ;
Ce n'est pas l'Amour qui vous perd,
C'est la maniere de le faire.

BUSSY-RABUTIN.



POËME.

Essai sur la déclamation tragique.

O mon maître, mon guide, immortel DESPRÉAUX,
Répands sur cet essai le feu de tes pinceaux,
Ce mâle coloris, cette foule d'images,
Et ces fleurs dont le goût a semé tes ouvrages.
Dans l'art brillant des vers, toi seul sçus nous former;
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous, qui voulez enfin sortir de vos ténebres,
Et ceindre le laurier des actrices célebres,
Renfermez ce desir, gardez de vous hâter;
Connoissez le théâtre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudent & plus sage,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage;
Et pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la raison, & penser & sentir.
L'Étranger plus avide, en sujets plus stérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un asyle:
Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errants,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre;

Et qui de cour en cour promenent leur théâtre.
Votre talent, qu'enfin on sçait apprécier,
A Paris est un art, & là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de superbes conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en souveraine;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scène;
C'est-là que le génie enfante un plus beau jour,
Et que le goût s'épure au flambeau de l'Amour.
Il faut vous y fixer; mais ma muse volage
Vous présente trop tôt cette flatteuse image;
Reprenons, reprenons les séveres pinceaux:
Le calme est l'heureux fruit des pénibles travaux.

Foulez aux pieds les fleurs de l'oisive mollesse;
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse;
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours;
De la langue françoise étudiez les tours.
L'actrice dont l'orgueil entretient l'ignorance,
Rampe malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle, aussi-tôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer il faut sçavoir parler.
Jugez-vous de sang-froid, &, d'un regard sévere,
Observez de vos traits quel est le caractere;
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'amour.

Voulez-vous sur la scene inspirer la tendresse ?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclorre en des cœurs agités,
Le feu des passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans que dans Gaussin j'admire,
Pouvez-vous imiter les larmes de Zaïre,
Ces soupirs enflammés, ces combats douloureux
D'un cœur que l'on arrache à l'espoir d'être heureux ?
Ah ! Gaussin dans ton jeu que de graces nouvelles !
Pour toi seule le temps veut oublier ses aîles ;
Le temps semble à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respécte dans toi l'ouvrage de l'Amour.
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste & le port effrayant :
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant,
Démêle les projets dont votre ame est remplie,
Et lorsque vous entrez reconnoisse Athalie.
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui dans un même cœur, vaste & profond abîme,
Rassemble la vertu, le remords & le crime.
La voyez-vous soumise à l'ascendant du sort
Franchir cette retraite où triomphe la mort ;
Où l'ombre de Ninus sévere & menaçante,
Avec des cris plaintifs à ses yeux se présente
Aux lugubres clartés d'un funebre flambeau,
Elle veut s'arracher de ce fatal tombeau :

Le spectre la poursuit : sanglante elle se traîne :
Dans ce vaste palais, sa terreur la ramene.
Elle ouvre un œil mourant, & renaît pour voler
Dans les bras de son fils qui vient de l'immoler.
Oui, pour graver ces traits dans le fond de notre ame,
A de sombres dehors joignez un cœur de flamme :
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, & non pas des attraits.

Qu'on éloigne sur-tout des yeux de Melpomene
Ces minois indécis, pagodes de la scene,
Êtres inanimés, qui toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est dans son ivresse une actrice arrogante,
Qui sans cesse devant une glace indulgente,
Concerte ses regards, symmétrise ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la nature ;
Dans une glace où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge & non le sentiment ;
Vous y voyez des traits qu'a formé l'artifice,
Et de votre beauté le magique édifice.
Sous ces habits flottants ; sous cet or radieux,
C'est Vénus, c'est Pallas qui se montre à vos yeux ;
Mais y remarquez-vous, aveugle complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante ;
Ces gestes empruntés, ces yeux toujours muets,

Qui,

Qui, répandant des pleurs, n'en arrachent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

Consultez votre cœur, c'est-là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire & l'art de nous toucher.
Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait & l'essor du génie;
Le courage l'éleve, & la crainte l'abbat.
Du grand jour, sans pâlir, envisagez l'éclat;
Paroissez, armez-vous d'une noble assurance
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards distraits & caressants,
Ne semblent mendier les applaudissements;
Le public dédaigneux hait ce vain artifice :
Il siffle la coquette, applaudit à l'actrice.

Qu'en entrant, votre marche en impose à nos yeux,
Et nous offre un maintien, un port majestueux.
Au gré des mouvements dont l'ame est agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.
Que le geste facile & sans art déployé,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrette,
Qu'il soit des passions l'éloquent interprete.
Je hais ces bras qu'on voit, démentant vos transports,
S'agiter, s'élever, retomber par ressorts.

Des passages divers distinguez les nuances,
Ponctuez les repos, observez les silences.
Le jeu muet encor veut une étude à part,
Il est, & le triomphe & le comble de l'art;
C'est-là que le talent paroît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le sentir, sçavoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts & les étudier,
Réunir d'un coup d'œil tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la routine aux actrices frivoles;
Apprenez à creuser, à raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir;
A force d'art craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symmétrie,
Et le compas glacé de la géométrie.
Des passions toujours suivez le mouvement:
Trop de raison nous choque & nuit au sentiment.
Il est d'heureux écarts, & des élans sublimes,
Qu'il ne faut pas soumettre à de froides maximes;
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés:
Melpomene vous voit, vous entend; éclatez;
Et dans le même instant, *par un effet contraire*,
Sçachez *pâlir d'horreur*, *&* *rougir de colere*;

Oubliez, imitant le plus célebre acteur (1),
Votre rôle, votre art, vous & le spectateur.
Tel quelquefois le Kain, dans sa fougue sublime,
Sçait arracher la palme & ravir notre estime.
C'est Oreste sanglant entouré de tombeaux,
C'est ce farouche époux (2) qu'un feu jaloux dévore,
Qui plonge dans les flots l'épouse qu'il adore;
C'est Mahomet enfin, qui, bravant les revers,
Veut par le fanatisme asservir l'univers.
Dès que Phedre mourante a laissé voir sa flamme,
En vain l'honneur blessé murmure dans son ame,
Elle doit n'écouter que la voix de son cœur,
Et de tout son amour accabler son vainqueur;
Ainsi la foudre éclate en brisant le nuage,
Tombe, & de ses débris enflamme le rivage.

---

(1) Lorsque Baron remonta sur le théâtre, la scene étoit livrée à des déclamateurs boursoufflés, qui mugissoient des vers au lieu de les réciter : il débuta par le rôle de Cinna; sa démarche noble, simple & majestueuse, ne fut point goûtée d'un public accoutumé à la fougue des acteurs du temps : mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers:

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur & rougir de colere.

il pâlit & rougit si rapidement, que le feu & la vérité de son jeu lui concilierent tous les suffrages.

(2) Rhadamiste.

Soyez impétueuse & vive en vos récits ;
Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et par un jeu tardif ne fasse point languir
Du parterre incertain l'impatient desir.
D'un combat engagé dans une nuit obscure,
Voulez-vous raconter l'effrayante aventure :
Que votre jeu rapide & vos sons éclatants,
Me retracent les cris, le choc des combattants ;
Que sur-tout la mémoire, en ces moments fidelle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller à son défaut consulter le souffleur.
Ce soin inquiétant nous déplaît & nous gêne.
Seule sçachez remplir le vuide de la scene ;
D'inflexibles Argus, de censeurs rigoureux,
Songez que vos défauts y vont frapper les yeux :
Mais dégagée enfin d'une foule innombrable,
A tous vos mouvements elle est plus favorable.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards,
Nos marquis y briller sur de triples remparts ;
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane ;
Zaïre, sans témoins, entretient Orosmane ;
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,

Appeller en entrant, & sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance,
Du spectateur, peut-être, imitant l'indulgence,
On vous verra bientôt, sans craindre les retours,
Retomber mollement dans le sein des amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue,
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatants,
Mais la perfection est l'ouvrage du temps.
L'amour-propre souvent, juge trop infidele,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, lieu toujours fréquenté,
Qu'habitent l'opulence & la frivolité;
Là, dans les jours brillants, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble;
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparoît, revient au même instant;
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magistrat se rengorge & s'étale;
Et l'épais financier, fougueux dans ses desirs,
Va toujours marchandant & payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige:
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je pas déja de nos illustres fous
L'essaim tumultueux frémir autour de vous,

S'écrier en chorus : *Elle est, ma foi, divine* ;
Et du théâtre enfin, vous nommer l'héroïne ?
Craignez leurs vains éclats : ils sont intéressés ;
La vérité n'a point ces transports empressés.
Faites-vous, imitant nos célebres actrices,
Admirer sur la scene, & non dans les coulisses.
Exercez votre goût ; don tardif & brillant,
Le goût que l'on néglige est le fard du talent ;
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude & vit par la lecture.

Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir :
Au severe costume (1) il faut vous asservir ;
Sans lui, d'illusion la scene dépourvue,
Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
Je me ris d'une actrice indigne de son art,
Qui rejette ce joug & s'habille au hasard,
Dont l'ignorance altiere oseroit sur la scene
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine (2) ;

---

(1) Personne n'a plus perfectionné cet accessoire si essentiel pour la vérité du spectacle, que Mademoiselle Clairon ; elle a joint à la supériorité du talent une connoissance profonde du costume. Lorsqu'elle entre sur la scene, on croit toujours voir le personnage qu'elle représente. L'illusion est complette.

(2) Ce fut une actrice de l'Opéra, qui parut la premiere sur la scene sans panier. Son exemple fut suivi par Mademoiselle Clairon, qui a accrédité ce changement.

Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste accoutumé,
Consulteroit Meri (1) pour draper Idamé.
N'affectez pas non plus une vaine parûre :
Obéissez au rôle, & suivez la nature.
Nous offrez-vous Electre & ses longues douleurs :
Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans les pleurs ;
D'ornements étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis & ne voit que vos fers.
Parcourez donc l'histoire, elle va vous instruire ;
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchants, leurs humeurs,
Quels sont leurs vêtements, & leurs arts & leurs mœurs.
La fable ingénieuse, en leçons si fertile,
Vous ouvre ses trésors, & peut vous être utile ;
C'est-là que la raison est soumise aux pinceaux,
Et reparoît toujours sous des aspects nouveaux.
Ici vous croyez voir la reine de Carthage :
Son front est entouré d'un funebre nuage ;
Luttant contre la mort qu'elle porte en son sein,
Trois fois elle se leve & retombe soudain ;
Ses regards expirants, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore ;
Elle pleure, soupire, & dans son désespoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

---

(1) Marchand de modes, rue S. Honoré.

Plus loin c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mere superbe & bien plus malheureuse.
Quel spectacle ! Elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés ;
A force de souffrir, elle paroît tranquille ;
Son front est abattu, son regard immobile ;
Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce silence dit plus qu'un stérile murmure :
Il est en ce moment le cri de la nature.
Qu'elle seule toujours dirigeant votre jeu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Avec faste étaler vos pompeuses allarmes,
Par un rythme importun corrompre nos plaisirs,
Cadencer vos transports & noter vos soupirs ;
Ni, vous abandonnant à cette emphase vaine,
Faire tonner l'Amour, ou mugir Melpomene.
Le sentiment se tait & sçait bien s'exprimer ;
L'actrice doit le peindre, & non le déclamer.
Voulez-vous qu'une reine en proie à tous les crimes,
Que le remords poursuit, qu'entourent les abîmes,
Et qui voit sous ses pas s'entr'ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers ?
Voulez-vous qu'une amante, outragée, éperdue,
Dans l'ombre de la nuit tremblante & confondue,
Médite, en éclatant, un ténébreux dessein,

Et se plonge avec art un poignard dans le sein !
Il est, il est encore un acteur (1) sur la scene,
Formé par la nature, aimé de Melpomene ;
Son front majestueux me peint, m'annonce un roi :
C'est Alphonse, Alvarez, Auguste, que je voi.
Que je l'aime sur-tout, lorsque du vieil Horace
Il sent revivre en lui la généreuse audace,
Et lorsque, tout Romain, à nos yeux attendris,
Il baigne de ses pleurs les lauriers de son fils !

Muse, soutiens mon vol, ranime mon courage,
Et de ma jeune éleve obtiens-moi le suffrage.
La variété seule a droit de la charmer,
Et c'est en l'amusant que je veux la former.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles ;
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modeles.

Déja la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours ;
Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie,
Dans le même tombeau, se crut ensevelie,
Et s'étonnoit de voir, sans culte & sans autels,
Se faner sur son front les cyprès immortels.
Une actrice parut : Melpomene troublée,
A son sanglant aspect, cessa d'être voilée.
Dumesnil est son nom : la pitié, la terreur,

---

(1) M. Brizard.

Répandent ſur ſes pas l'épouvante & l'horreur.
Les tyrans à ſa voix tombent réduits en poudre ;
Son geſte eſt un éclair, ſes yeux lancent la foudre.
Quelle autre l'accompagne & ſemble l'effacer !
Dieux ! quel charme ont les pleurs qu'elle nous fait verſer!
Victime de l'Amour, c'eſt Didon elle-même,
Qui meurt en pardonnant au parjure qu'elle aime.
Quel geſte ! quel maintien ! quelle noble fierté !
Tout juſqu'à l'art chez elle a de la vérité.
Chaque mot qu'elle dit, émeut, enflamme, touche,
Devient un ſentiment, en paſſant par ſa bouche :
O ſublime Clairon ! quand tu paroîs, je voi
L'ombre du grand Corneille errer autour de toi.

Vous devez avec ſoin conſulter l'une & l'autre,
Et puiſer dans leur jeu des leçons pour le vôtre.
Mais votre premier maître eſt ſur-tout votre cœur :
Soyez toujours vous-même aux yeux du ſpectateur.
Le deſir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez de vous traîner ſur les pas d'une actrice,
De copier ſans goût ſes geſtes, ſes accents.
De ſon rôle il ne faut qu'approfondir le ſens,
Prendre le même eſſor, ſe remplir de ſa flamme,
Puiſer, &, s'il ſe peut, s'approprier ſon ame.
Sans l'aſſervir jamais, créez votre talent ;
Libre, il perce la nue : il rampe en imitant.
Des reſſources de l'art lorſqu'enfin plus certaine,
Vous aurez obtenu le ſceptre de la ſcene,

Quand du parterre altier, enchaîné sous vos loix,
Vous aurez sçu fixer le suffrage & le choix;
Osez alors, osez, sans craindre de déplaire,
Porter encor plus haut votre vol téméraire.
A votre jeu sans cesse ajoûtez quelques traits,
Hasardez : le sublime a souvent ses excès;
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
Saisissez, offrez-nous ces contrastes heureux :
Là prodiguez des fleurs, ici lancez des feux,
Et dans le même rôle, au gré de notre attente,
Soyez toujours parfaite, & toujours différente.
La nature long-temps se plaît à se cacher :
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher;
Pour le vulgaire aveugle, épuisée & stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est ce fleuve fameux qui, par d'obscurs canaux,
Va porter aux moissons le tribut de ses eaux.
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible,
Que le ciseau façonne, & que l'art rend flexible.

Mais je vous ai tracé d'inutiles leçons,
Et ma muse soudain renferme ses crayons,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, ce feu qui nous anime.
Ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux.
Le François plus instruit enfin ouvre les yeux;
S'il outragea votre art, il en rougit encore.

Pourroit-il avilir des talents qu'il adore?
Je sçais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,
Du fond de sa retraite où l'univers l'offense,
A fait tonner sur vous sa fameuse éloquence.
Je sçais que son ennui, dans ses tristes loisirs,
Voulut empoisonner nos plus nobles plaisirs;
Je n'ose le combattre; & ma muse incertaine
Respecte, en le blâmant, ce nouveau Démosthene.
Cependant contre lui je veux vous rassurer:
Un sage n'est qu'un homme, il a pu s'égarer.
Le monde s'offre à lui sous un aspect sauvage:
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains précepteur rigoureux,
Pourquoi nous envier nos prestiges heureux?
Ah! laissez-nous du moins leur brillante imposture,
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talents enchanteurs,
C'est ravir à la terre & ses fruits & ses fleurs.
Sçachez donc repousser de frivoles atteintes:
Déja les vents légers ont emporté ses plaintes;
Tout sévere qu'il est, on peut le désarmer;
Pour lui répondre enfin, faites-vous estimer.
Souveraine au théâtre & reine fantastique,
Ne conservez jamais ce faste despotique;
Sur la scene laissez votre rang, vos ayeux,
Et ce vain appareil qui vous cache à nos yeux.
Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire,

Vous interdire l'art & le desir de plaire ;
La flamme de l'amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet Amour qui fait frémir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces ;
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins ;
C'est ce dieu délicat qu'embellit la décence,
Que l'aimable mystere accompagne en silence,
Qui, sans effaroucher le timide desir,
Verse en secret des pleurs dans le sein du plaisir.
Chaque état a ses mœurs : vous respectant vous-même,
Adoptez de *Ninon* l'ingénieux systême ;
Que l'amant enivré de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante en sortant de vos bras ;
Que la réflexion qui suit toujours l'ivresse,
En la justifiant, augmente sa tendresse ;
Et qu'enfin l'Amitié, nous fixant à son tour,
Vous rende tous les cœurs que lui ravit l'Amour.
Voilà par quels moyens & quelle heureuse adresse,
Hors du théâtre même une actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des censeurs.
C'est ainsi que son nom, consacré par l'histoire,
Parvient à l'avenir sur l'aile de la gloire,
Vole de bouche en bouche, & triomphe du temps,
Que désarme l'éclat des sublimes talens.

Dans une région à nos yeux inconnue,
Construit sur le sommet d'une éclatante nue,
S'éleve jusqu'aux cieux un superbe palais;
Le Génie en défend le redoutable accès
A ces esprits glacés, ces sophistes, ces sages,
Qui de leur siecle en vain réclament les hommages:
Là, sans voile, sans fard paroît la vérité,
Ce temple est le séjour de l'immortalité;
Le triste préjugé, que le vulgaire encense,
Démasqué, confondu, frémit en sa présence;
Et la palme des arts, à ses regards altiers,
S'unit avec orgueil aux palmes des guerriers:
Auguste dans ces lieux est l'égal de Virgile,
Homere y sçait charmer l'impétueux Achille;
Deshoulière & Sapho, le front orné de fleurs,
Entremêlent le myrthe aux lauriers des vainqueurs;
Ovide écrit, penché sur le sein de Corine,
Champmélé pleure encor dans les bras de Racine;
Et le Couvreur, l'œil sombre & les cheveux épars,
De Corneille attentif arrête les regards.
O vous, que Melpomene applaudit & couronne,
Près de nos grands auteurs on vous y dresse un trône;
Terrible Dumesnil, au nom de Crébillon,
Avec des traits de sang la gloire y joint ton nom.
Toi, divine Clairon, ô toi que rien n'efface,
A côté de Voltaire elle a marqué ta place;
Dans ce séjour déjà tous tes honneurs sont prêts;

Mais hélas ! puisses-tu n'y parvenir jamais !
Combien de pleurs suivroient cette perte cruelle !
L'univers perdroit trop à te voir Immortelle.

M. DORAT.

L'AMOUR
REGRETTÉ.

A cet enfant qu'on accuse sans cesse,
Et dont sans cesse on veut suivre les loix,
Je consacrai ma premiere jeunesse ;
Mais le perfide, abusant de ses droits,
Se fit un jeu des troubles de mon ame ;
Je détestai son empire & sa flamme,
Il me quitta, sûr d'être regretté.
Las ! il est vrai : malgré tes injustices,
Reviens, Amour ; j'aime mieux tes caprices
Que cet ennui qu'on nomme *liberté.*



LES BONS GUIDES.

Défiez-vous de vos plats auditeurs,
Tout dévoués à louer vos ouvrages;
Ce sont des sots ou des adulateurs,
Par qui l'on court à de tristes naufrages.
Adressez-vous à de sages censeurs,
Vos vrais amis, jaloux de votre gloire.
Bien éloignés de vous en faire accroire,
Ce sont ceux-là qui font les bons auteurs.
On n'entre point au temple de mémoire,
Quand on y vole entouré de flatteurs.

NÉRICAULT-DESTOUCHES.



FABLE.

FABLE.

L'AMOUR ET L'HONNEUR.

DANS l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant;
C'est une erreur. Il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte:
« J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
» Dit-il; je regne, & je n'ai point de gloire;
» J'aimerois mieux dompter des ennemis,
» Je ne veux plus d'empire sans victoire ».
A ce discours Jupin rêve & produit
L'austere honneur, épouvantail des belles,
Rival d'amour & chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considere en face,
De près, de loin, & puis faisant un saut:
« Pere des dieux, dit-il, je te rends grace;
» Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut ».

ENVOI.

JEUNE beauté, vous que rien ne surmonte,
Je ne dis pas: « Vous aimerez un jour ».

Mais, après tout, ceci n'est pas un conte :
L'honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

ÉPIGRAMME.

Entre le Clerc & son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de compagnie ;
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : « La piece est de mon crû » ;
Le Clerc répond : « Elle est mienne & non vôtre ».
Mais aussi-tôt que l'ouvrage eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Jean Racine.

PORTRAIT;

A Madame la Princesse DE LIXIN, *aujourd'hui Maréchale* DE MIREPOIX.

LA beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle,
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Elle est la jacinthe nouvelle,
Sa tête ne s'élève pas
Sur les fleurs qui sont autour d'elle.
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir sa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.
MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix:
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire usage.
Pour altérer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'osa jamais
Se faire voir sur son visage.

Son esprit a cette chaleur
Du soleil qui commence à naître.
L'Hymen peut parler de son cœur ;
L'Amour pourroit me le faire connoître.

IMPROMPTU,

A Madame la Marquise DE POMPADOUR, *qui dessinoit une tête.*

POMPADOUR, ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage ;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

M. DE VOLTAIRE.



CHANSON.

L'EXIL DE L'AMOUR.

AMOUR, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Alloit, bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe & sa gloire.

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel par dépit le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger.
Dans vos yeux il vint se loger,
Pour de là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

MONTESQUIEU.

MADRIGAL.

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux, précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi par la tristesse.
Dans le cœur des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, content dans ses desirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, & croît par les plaisirs:
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant: mais ses feux sont plus doux;
C'est-là le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

M. DE VOLTAIRE.



ÉLOGE

DE LA SANTÉ.

O charmante fanté,
Que ta préfence aimable
Eft un bien défirable !
Quelle félicité
De t'avoir pour partage,
En tout temps, à tout âge !
Eft-il d'autre bonheur,
Dans le cours de la vie,
Qui doive faire envie,
Et chatouiller un cœur ?
Le luxe, l'abondance,
Le fçavoir, l'éloquence,
Les amours, les grandeurs,
Et les faveurs des princes
Sont des préfens bien minces.
Un monceau de tréfors,
Une grande lignée,
Et la beauté du corps
D'une femme bien née,
Sont-ils des biens fans toi ?
Quand ce feroit un roi,

Si la douleur l'accable,
Je le tiens misérable.
Tous les bienfaits divers
Qu'accorde à la nature
L'auteur de l'univers ;
La charmante verdure
Qui renaît tous les ans
Au retour du printemps ;
Ce qu'il produit de rare
Pour récréer nos sens,
Tout ce qui les répare
Quand ils sont languissants ;
Et ce que sa largesse
Répand sur nous sans cesse,
Peut-il être compté
Comme un bien désirable,
Sans ta présence aimable,
O charmante santé ?

DESHOULIERES.

Cette piece ne se trouve point dans le recueil de ses poésies.



L'INCONSTANCE

ODE ANACRÉONTIQUE.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

IRIS, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

*

Iris parle si tendrement ;
Mon cœur est si foible & si tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

*

Un sourire engageant & doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire ;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

*

Danaé s'offrit dans le bain,
Qu'on est aveugle quand on aime !

Aux lys répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

❋

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
Je cédois à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvoit de desirs
Que par l'image de vos charmes.

❋

Iris, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

*M. le C. de B****

MADRIGAL.

A Madame la Duchesse de ***

J'ai senti pour vous seule une flamme parfaite,
Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour;
Doris étoit ma derniere amourette,
Vous êtes mon premier amour.

La Motte.

LE PRINTEMPS.

SUR l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs;
Et l'aurore arrose
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.

Déja Philomele
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchants.
Sur un lit de mousse,
Les Amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle regne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin,

Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystere,
Servant nos desirs,
Nous mene à Cythere
Chercher les plaisirs.

Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux;
Le doux bruit des eaux;
Tout offre l'image
D'un aimable dieu:
Tout lui rend hommage.

Dans un si beau lieu
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu
Il pénetre l'ame,
Ce feu trop subtil.....
Mais, pourquoi faut-il
Que de cette flamme

Qui peint le printemps,
Tout, en même temps,
Trace à notre vue
La légèreté,
Souvent imprévue
Chez la volupté.

L'onde fugitive,
A l'ame attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagere,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergere
Que l'Amour conduit.

L'haleine légere
Du zéphyr badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers
Peignent du bel âge
Les feux passagers.

Tout ce qui respire,
Nous dit, en ce temps:

L'amoureux empire
Eſt un vrai printemps :
Il plaît, il enchante ;
On l'aime, on le chante ;
Soins trop ſuperflus !
Vaut-il ce qu'il coûte ?
A peine on le goûte,
Qu'il n'eſt déja plus.

M. BERNARD.

ÉPIGRAMME.

TRISTE avorton du Parnaſſe moderne,
Dont le bourbier eſt l'unique élément,
Qui ſifflez tout, & que ſans ceſſe on berne,
Vous dites donc qu'à rimer aiſément,
Dans nos auteurs aucuns ne vous égalent ;
Qu'à votre eſprit les vers ne coûtent rien :
Petit Marmot, allez, on voit trop bien
Que vos écrits vous coûtent ce qu'ils valent.



LE RETOUR D'APOLLON.

A Monsieur le Cardinal DE BERNIS.

QUAND Apollon quitta les cieux,
Il apprit aux bergers à chanter sur la lyre;
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage.
Se plaire en tous les lieux, est le secret du sage.
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des dieux;
Là, faisant plus d'heureux, il le fut davantage;
Il versa ses bienfaits sur cent peuples divers:
Il avoit fait le bonheur d'un village,
Mais il fit dans les cieux celui de l'univers.
On dit aussi, si l'on en croit l'histoire,
Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels,
Et qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire,
Ceux qui, dans sa retraite, encensoient ses autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le sçavoir & le rang, l'esprit & la bonté,

Illustre CARDINAL, c'est à vous de me dire
Si c'est la fable, ou bien la vérité.

M. DE SAINT-MORE.

MADRIGAL.

De votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté;
De vos attraits la grace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sçait pas comme on aime,
Ces dons charmants vous seront superflus:
Un sentiment est cent fois au-dessus,
Et de l'esprit, & de la beauté même.

M. DE VOLTAIRE.



VERS

Adressés à M. DE VOLTAIRE, à l'occasion de la réponse qu'il a faite à S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, qui l'invitoit à aller la voir.

HOMERE étoit aveugle, à ce que dit l'histoire;
La Mothe eut avec lui cette conformité:
Ce fut la seule; &, pour sa gloire,
Il ne fit pas trop mal de perdre la clarté.
Mais vous, à qui du ciel la sagesse infinie,
Outre mille dons précieux,
A donné des yeux d'aigle, emblême du génie,
Qui lut au cœur de l'homme & mesura les cieux;
Vous qui connûtes la lumiere,
Qu'avant vous avoit vu Newton;
Qui la fîtes briller sur un autre horison,
Votre gloire est assez entiere:
Elle est à vous, & je conclus
Qu'il n'est point du tout nécessaire
Que vous ayez avec Homere
Une ressemblance de plus.

VERS

Mis au bas du portrait de LEIBNITS.

IL fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter;
Il instruisit les rois, il éclaira les sages;
Plus sage qu'eux, il sçut douter.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

QUAND Diogene, au milieu d'une rue,
Fut apperçu, priant une statue
De l'assister, il n'en fut pas confus:
« Connoissez mieux l'esprit philosophique »,
Dit lors le chef de la troupe cynique;
« Par-là je veux m'endurcir au refus ».



VERS

A ELISABETH, Impératrice de toutes les Russies, écrits de la main de M. DE VOLTAIRE, à la tête d'un exemplaire de la Henriade destiné pour elle.

SÉMIRAMIS du nord, auguste Impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le ciel me destinoit à peindre les vertus,
Et je dois rendre grace à sa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carriere immortelle ;
Au trône de Russie il plaça mon modele ;
C'est-là que j'éleve mes yeux.

Ces vers ne sont point dans le recueil de ses œuvres.



EPIGRAMME.

Riez, charmante jeunesse,
Des leçons que fait sans cesse,
Contre les tendres desirs,
La raison aux airs séveres :
Hé ! sont-ce là ses affaires ?
Se connoît-elle en plaisirs?

Madame DESHOULIERES.

MADRIGAL.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

Il est un Dieu, maître de l'univers,
Dont tous les Dieux reconnoissent l'empire ;
C'est un enfant : mais, chargé de ses fers,
Quand il lui plaît, le plus sage soupire ;
Il change tout ; le prince qu'il inspire
Devient berger, le berger devient roi :
Ce Dieu pourtant ne peut rien sur Thémire,
Et ne pourroit, sans elle, rien sur moi.

FERRAND.

Fin du troisieme Volume.

Errata du troisieme Volume.

Page 10, *dernier vers*, se lamente, *lisez* se lamentent.
56, *vers* 7, inserre, *lisez* enserre.
87, *vers* 8, *après loix*, *mettez une virgule*; & *vers suivant*, la, *lisez* sa.
158, *vers* 20, le peint, *lisez* se peint.
204, *vers* 4, recueil, *lisez* cercueil.
214, *avant-dernier vers*, suivre, *lisez* suive.
296, *vers* 11, jeu, *lisez* feu.

